

LA GUERRE

ET L'HOMME DE GUERRE

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, 71, RUE DE RENNES.

LA GUERRE

ET

L'HOMME DE GUERRE

PAR

M. LOUIS VEUILLOT

Nouvelle édition



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
(Ancienne Maison VICTOR PALMÉ, éditeur des *Bollandistes*).

PARIS
25, rue de Grenelle, 25.

BRUXELLES
5, place de Louvain, 5.

M D CCC LXXVIII

INTRODUCTION

Pendant la guerre de Crimée, des prêtres volontairement attachés au service des soldats blessés me demandèrent un livre pour leurs chers malades, particulièrement pour ceux qui étaient plus portés à réfléchir, et qui désiraient autre chose qu'un simple amusement.

Je me fis d'abord une image de mes lecteurs. Je me représentai des âmes droites, ardentes, éprises du sacrifice, telles que je me souvenais d'en avoir rencontrées à une époque où j'ai pu voir d'assez près les soldats, les camps et la guerre. C'étaient de jeunes officiers, la plupart remarquablement cultivés, mais, en matière de religion, ignorants et indifférents. Ils ne savaient pas que Dieu se mêle aussi

de leur profession, et ils prenaient pour une façon de parler ce redoutable nom de «Dieu des Armées» prononcé si souvent dans la sainte Écriture. Je les trouvais enclins à se croire dans les mains de la diplomatie plutôt que dans les mains de Dieu. Je combattais une erreur si contraire à la dignité du métier des armes; car le soldat est un protecteur et un vengeur, et Dieu ne l'abandonne pas au caprice de la puissance humaine. A travers les combinaisons diplomatiques, c'est toujours Dieu qui emploie cette force de choix, épée de sa justice, ou bouclier de sa miséricorde.

Commençant donc à écrire, je me figurai que j'étais au chevet d'un de ces excellents et aimables compagnons, blessé ou malade, et que je continuais nos anciens entretiens sur le mystère de la guerre et sur la grandeur éminente du guerrier. Je veux établir, premièrement, que la guerre n'est pas un jeu barbare, comme le prétend une philosophie sans gravité, mais, suivant le mot de Joseph de Maistre, « un phénomène divin » ; secondement, que le soldat, qui est l'homme du Dieu des Armées, est aussi l'homme du Dieu de Justice et de Paix.

La forme polémique ou didactique étant peu opportune dans un hôpital, j'ai pensé que j'atteindrais mieux mon but par un choix de considérations ou d'exemples historiques. Ainsi le livre serait plus facile à lire, et pour tout avouer, plus facile à composer. En cette hâte que l'on me demandait, au lieu de composer, je n'avais guère qu'à recueillir. Plusieurs de nos grands écrivains ont considéré la guerre et l'homme de guerre. Là-dessus Bossuet, Mascaron, Joseph de Maistre, d'autres encore, se sont montrés peintres admirables autant que penseurs profonds. Pressé par le temps, j'ai fréquemment copié dans ces maîtres, essayant de tout ajuster à un même fonds de discours. De ce livre, la *bonne moitié* (c'est bien le mot) n'est pas de moi. J'ai moins écrit qu'encadré, tâchant seulement d'amener le cadre au goût général de la collection, et que rien ne fût trop au-dessous de la langue française dans ce livre où tout respire l'amour de Dieu et de la France.

Je dois faire mention à part d'un auteur qui m'a beaucoup fourni, et que j'ai traité plus familièrement que les autres, usant de ses recherches et de

son texte comme si le tout m'appartenait. Cet auteur se nomme Louis de Sainte-Marie. Inspiré de Joseph de Maistre, il écrivit, en 1807, une brochure sur l'*effusion du sang humain par la guerre*. La pensée en est élevée, le style ferme et éloquent. J'ai pris à Louis de Sainte-Marie le tiers de mon premier chapitre. Des corrections et des développements nécessaires m'ont empêché de marquer le sien et le mien. En lui attribuant ce qui semblera meilleur, on ne risque pas de se tromper.

Une dernière observation. Ce livre, réimprimé après quinze ans, se ressent de certaines illusions au milieu desquelles il fut composé. Les événements ont démenti ce que je voulais alors espérer d'un nom et d'un règne désastreusement obscurcis. La religion et la France versent des larmes et du sang. Nous avons vu, après une longue suite d'erreurs en tout genre, le pape abandonné, la France envahie, et le drapeau français, cessant d'être le drapeau du Christ, cruellement humilié, par nos propres mains à Rome, chez nous par les armes de l'étranger.

La juste et glorieuse guerre de Crimée nous per-

mettait d'espérer une autre suite. J'ai cru devoir laisser dans mon livre les traces d'une illusion qui, d'ailleurs, devait peu durer. Ce n'est pas mon illusion que je regrette, c'est qu'elle ait été une illusion. Dieu avait fait lui-même ce qu'il fallait pour que l'illusion devînt une réalité splendide.

La défection des hommes ne détruit pas mon espérance; elle l'élève au contraire plus haut. La France a une mission qu'elle remplira. Dieu n'a pas permis qu'une indigne politique souillât son épée. L'épée réparera les défaillances de la politique. A travers toutes les entreprises de l'esprit d'erreur, le royaume des Francs affermira et élargira le royaume du Christ.

De Paris, pendant le siége, 21 septembre 1870.

LA GUERRE
ET L'HOMME DE GUERRE

CHAPITRE PREMIER

La guerre depuis le commencement du monde.

I

Répandre le sang, donner la mort, faire triompher la mort, semble être le principal et le plus constant effort de la liberté humaine. « Le premier enfant d'Adam et « d'Eve fait voir au monde naissant la première action « tragique. » Ce spectacle ne cessera plus. L'épée flamboie dans toutes les pages de l'histoire. « La guerre « sévit sans interruption, comme une fièvre continue « marquée par d'effroyables redoublements. »

Les géants d'avant le déluge, ces *puissants* dont parle la Genèse, Baruch les appelle des hommes de guerre expérimentés, *scientes bellum.* Après le déluge, l'effusion du sang recommence. Nemrod, arrière-petit-

fils de Noé, se rend *puissant sur la terre.* Babylone s'élève, Ninive est bâtie ; la guerre éclate, renaît, s'installe. Les bords de l'Indus n'attendront pas Alexandre pour être arrosés de sang.

De Nemrod à Abraham, la tradition ne parle que de sang versé. Elle note, en Egypte, l'irruption des rois-pasteurs. De longs massacres établissent une longue tyrannie ; la tyrannie provoque enfin une expulsion sanglante.

Au temps d'Abraham, Chodor-la-Homor, roi d'Elam, levait un tribut sur cinq rois de la Palestine. Abraham le défait.

En Egypte, Sésostris s'étend du Gange au Danube, et fait traîner son char par des rois vaincus. Hérodote a vu l'Asie-Mineure couverte des monuments qui racontaient ses victoires, l'étendue de sa domination, les tributs qui lui étaient payés. *Sésostris, roi des rois.* En Grèce, établissement violent d'Inachus à Argos, de Cécrops à Athènes ; batailles entre Danaüs et Gelanor, pour le trône d'Argos. Jason et ses amis vont à la découverte de la toison d'or ; c'est le développement de la navigation et l'invention de la piraterie. Polyphême demande à Ulysse s'il voyage pour le négoce ou « pour écumer la mer. »

Hercule, Thésée, et les autres héros destructeurs de monstres, sont au moins gens de guerre, probablement eux-mêmes un peu brigands. Toute la Grèce n'est qu'une arène de combats. Trente villes, trente peuples, trente

ennemis acharnés à s'entre-détruire. La haine survit à la mort, et les cendres des frères se raniment pour manifester encore la fureur avec laquelle ils se sont haïs; il y a des forfaits qui font reculer le soleil. Mais la conscience qui sait trouver ces images pour exprimer son horreur de la guerre, ne sait pas établir la justice et la paix. On se réunit un instant sous un chef commun; c'est pour mieux faire la guerre. Troie est détruite après un siége de dix ans. Les Grecs, chargés des dépouilles des Troyens, reviennent s'entr'égorger dans leur patrie. Les Troyens défaits vont en Italie tuer les Rutules et fonder la puissance qui mettra les Grecs sous le joug.

Les Israélités s'établissent dans la Terre promise. « Terre de lait et de miel, » plus encore terre de sang. Josué, leur grand général, sur le point de mourir, énumère trente et un rois vaincus par eux, trente et un peuples détruits jusqu'au dernier homme. Mais il reste des ennemis; la guerre continue. Juda et son frère Siméon atteignent les Chananéens, leur tuent dix mille hommes, coupent l'extrémité des mains et des pieds du roi Adonibésec. « Alors Adonibésec dit : J'ai fait « couper l'extrémité des mains et des pieds à soixante « et dix rois qui mangeaient sous ma table les restes « de ce qu'on me servait : Dieu m'a traité comme j'ai « traité les autres. » Tels étaient ces rois et ces peuples, marqués pour l'extermination. De part et d'autre on se battait sans merci. Après chaque bataille, les

Israélites peuvent chanter que les torrents ont roulé des cadavres. *Torrens Cison trahit cadavera eorum, torrens Cadumin, torrens Cison.*

∴. Qu'un sang impur abreuve nos sillons!...

Mais le cantique de Déborah est plus beau.

Israël, le peuple de Dieu, le seul peuple honorable de toute l'antiquité, est à la fois le vrai peuple de la paix et le vrai peuple de la guerre. A travers ses fautes et crimes, c'est lui qui fait le plus souvent la guerre juste, qui soutient plus vaillamment la guerre sainte; et jamais chants de guerre n'ont égalé la mâle éloquence de ceux que lui ont inspirés l'amour de la patrie et l'amour des autels.

Chusan, roi de Mésopotamie, opprime les Israélites, Othoniel les délivre. Ils tombent sous le joug d'Eglon, roi de Moab; Aod tue Eglon, attaque les Moabites, en extermine 10,000 en une seule bataille. Longue et cruelle tyrannie de Jabin, roi de Chanaan: Barac et Déborah détruisent son armée, où l'on comptait 900 chariots de guerre. Gédéon massacre 150,000 Madianites, mais son fils Abimélech usurpe le pouvoir souverain et multiplie les crimes. Ce monstre est tué par la main d'une femme. Les Amorrhéens et les Ammonites accourent et sont vainqueurs jusqu'à ce que Dieu suscite Jephté. Affranchis de ce joug, les Israélites se battent entre eux, et 40,000 hommes d'Ephraïm périssent en une journée. Toute la vie de Samson est une guerre contre

les Philistins ; sa mort est promptement suivie d'une nouvelle guerre intestine. C'est la tribu de Benjamin que les autres veulent exterminer tout entière. Les Benjamites se défendent et font tomber 40,000 des assaillants, mais ils succombent sous le nombre. 50,000 périssent en divers combats, le reste est passé au fil de l'épée. Six cents hommes seulement demeurent de tout un peuple florissant, et le nom du plus aimé des enfants de Jacob est près de s'éteindre en Israël. Agression des Philistins ; une seule journée coûte aux Israélites 30,000 hommes. La monarchie s'établit par la volonté du peuple.

Saül roi. Suite de combats, suite de victoires. Saül meurt sur le champ de bataille, vaincu pour la première fois. David lui succède, et ne dépose pas, pour ainsi dire, les armes. Toute sa vie est un double combat contre les ennemis de sa couronne et de son peuple, et contre le péché, ennemi de son âme. Il chante cette guerre perpétuelle où le secours de Dieu lui apporte une double victoire : « Seigneur, arrachez l'im-« pie, qui est votre épée contre moi. C'est vous, Sei-« gneur, qui avez instruit mes mains à combattre et « qui avez fait de mes bras comme un arc d'airain. « Vous m'avez revêtu de force pour la guerre ; par « vous mes ennemis ont tourné le dos devant moi ! » Belle prière, double action de grâces du roi victorieux et du pécheur pénitent.

Salomon, le roi savant et pacifique, prépare à l'a-

venir, en gardant la paix, des maux que l'ardeur guerrière de David eut pu écarter. Il laisse un chef de brigands ravager sa frontière et fonder le royaume rapace de Damas ; il laisse la semence du schisme en Israël. Roboam monte sur le trône, les dix tribus se séparent; commencement d'une guerre de tous les jours entre Israël et Juda. Et les deux noms de la haine sont Jérusalem et Samarie.

Invasion de Sésac, roi d'Egypte. Douze mille chariots de guerre et soixante mille cavaliers écrasent la Palestine. L'envahisseur emporte de Jérusalem tous les trésors que Salomon avait tirés d'Ophir. Il les dépense à bâtir une pyramide, sur laquelle il écrit : *Je surpasse autant les autres pyramides que Jupiter les autres dieux.*

Cependant Jacob a toujours des guerriers. Ses défaites, suivies de prompts retours vers Dieu, semblent l'épuiser moins que ses victoires. Après quelques années de paix, Abia, fils de Roboam et son successeur sur le trône de Juda, peut mener quatre cent mille hommes contre Samarie, qui lui en oppose deux fois autant. « Et en ce jour-là les fils d'Israël furent humiliés et les fils de Juda prévalurent, parce qu'ils « avaient espéré en Dieu. » Asa, fils d'Abia, marche d'abord dans la bonne voie. En dix années de paix, il fortifie toutes ses villes, d'où il ôte les idoles. Prévoyant une invasion des Ethiopiens, il lève dans Juda trois cent mille hommes qui portaient des boucliers et des

piques, et dans Benjamin deux cent quatre-vingt mille hommes qui tiraient des flèches et qui avaient aussi des boucliers, et tous gens de cœur, *ommes isti viri fortissimi.* Zara, roi d'Ethiopie, vient avec un million d'hommes, et trois cents chariots. Asa range son armée et invoque le Seigneur. Il dit : « Seigneur, c'est même « chose à vous de nous sauver soit avec beaucoup, soit « avec peu. Secourez-nous donc, Seigneur, notre Dieu, « car nous avons eu foi, et en votre nom, nous avons « marché contre cette multitude. Seigneur, notre Dieu, « que l'homme ne prévale point contre vous! » Et le Seigneur frappa les Ethiopiens ; ils tombent jusqu'au dernier, broyés devant le Seigneur.

Ingrat après trente-six ans de prospérités, ce même Asa, menacé par Samarie renaissante, se met à craindre. Au lieu d'implorer Dieu, qui lui avait été si fidèle, il achète l'alliance reprouvée du pillard de Damas, et triomphe par sa main mercenaire. Le prophète Hanani lui reproche cette victoire honteuse de la politique. Il lui annonce que s'il avait mis sa confiance en Dieu et noblement déclaré une juste guerre, il aurait battu non-seulement Israël, mais encore ses alliés les Syriens. « Car les yeux du Seigneur contemplent toute « la terre, et ils inspirent de la force à ceux qui croient « en lui d'un cœur parfait. O roi, ajoute le prophète, « vous avez donc agi sans sagesse, et à cause de cela « même, des guerres vont, dès à présent, s'élever con- « tre vous. » Ainsi, le roi Asa perdit la grâce de Dieu

pour avoir pris d'indignes alliés, qu'il devait au contraire combattre, et sa gloire fut à jamais ternie. Il commença de persécuter les justes qui lui disaient la vérité. Étant tombé malade, il n'eut point recours au Seigneur, mais il mit plutôt sa confiance dans les médecins, et il mourut.

Guerre du roi de Syrie contre Achab, siége de Samarie. Le Syrien essuie deux sanglantes défaites, et la seconde lui coûte 100,000 hommes. Il emporte pourtant un avantage considérable sur les armées réunies d'Achab et de Josaphat. D'autres guerres suivent, d'autres immolations se préparent. « Spectacles effroyables « dans les royaumes de Juda et d'Israël (1). »

Jéhu extermine toute la maison d'Achab et monte au trône par un escalier de cadavres. Athalie, fille d'Achab, extermine toute la maison d'Ochosias, son époux, et le seul Joas échappe. Jéhu est vaincu par Hazaël, roi de Syrie.

Sparte reçoit de Lycurgue ses fameuses lois « éta« blies toutes pour la guerre. » Carthage commence à combattre pour s'affranchir et pour conquérir. Sabacon, roi d'Éthiopie, envahit l'Egypte et fait brûler le roi Bocchoris, ce qui dit assez le caractère de la conquête. Les Mèdes et les Babyloniens se révoltent contre Sardapale. Après trois batailles, Sardanapale soutient dans Ninive même un siége de deux ans. Or, Ninive, sous le

(1) Bossuet.

père de Sardanapale, quand Jonas lui annonçait la vengeance de Dieu, était une ville de trois jours de chemin, et outre la multitude des pervers, elle contenait 120,000 âmes qui étaient sans péché (1).

On n'a jusqu'ici présenté que les faits appuyés sur l'Écriture-Sainte. Si l'on écoutait les traditions, il faudrait énumérer bien d'autres immolations humaines. Et voici que Rome s'élève !

La guerre n'a pas cessé en Judée. Elle continue. Achaz, roi de Judée, pressé à la fois par les rois de Syrie et par les rois d'Israël, demande secours à Théglat-Phalasar, roi de Ninive. Isaïe peint l'armée assyrienne se répandant en Palestine comme un fleuve débordé. Le royaume de Syrie est détruit, celui d'Israël, tributaire. Osée, appuyé sur l'Égypte, veut secouer le joug et consomme sa ruine; Samarie succombe après un siége de trois ans.

En Grèce, guerre de Lacédémone et de Messine. En Italie, Rome extermine, et grandit pour exterminer.

Sennachérib veut assiéger Jérusalem. Ezechias s'allie aux rois d'Egypte et d'Ethiopie qui ne peuvent pas même se défendre chez eux. L'Egypte est cruellement ravagée. Le prophète prédit le châtiment de Ninive, cette courtisane qui s'est prostituée à toutes les alliances pour trahir tous ses alliés : « Je vois les glaives « étincelants, les lances qui brillent comme l'éclair,

(1) Jonas.

« les multitudes égorgées; je ne peux compter les « cadavres. » Ezechias, assiégé une seconde fois, est secouru de Dieu. En une nuit, 185,000 Assyriens périssent sous d'invisibles coups.

Asarhaddon rétablit l'empire de Babylone. Aphraortes le Mède, se soumet les Perses, attaque sans succès le roi de Ninive. Mais Nabuchodonosor victorieux voit s'élever contre lui Judith et Cyaxare, fils d'Aphraortes. Judith lui tue Holopherne ; Cyaxare achève les Assyriens échappés de Béthulie et paraît devant Ninive. Dans ce moment les Scythes fondent sur la Médie, poussant devant eux les Cimmériens vaincus. Le torrent passe sur Cyaxare, inonde toute la haute Asie et la ravage pendant vingt-huit ans. Les Mèdes se délivrent par une conjuration sans exemple. Le même jour, à la même heure, chaque Scythe est assassiné par le Mède qui l'a invité à un festin.

Le jour de Ninive n'a été que retardé. Délivrée des Mèdes par l'invasion des Scythes, elle succombe sous une révolte des Babyloniens. La superbe Ninive est noyée dans son sang, détruite à jamais. Les orages qui l'ont écrasée sont partis de Babylone. Jusqu'à la fin Nemrod devait opprimer Assur.

Rome, sous Tullus Hostilius, poursuit cette guerre *plus que civile* qui se termine par la destruction d'Albe. La Grèce, en proie aux discordes, voit s'élever plusieurs tyrans.

Nechao, roi d'Egypte, s'empare de Jérusalem et en

est chassé. Psammétique, son successeur, se jette sur l'Ethiopie. Les rois de Lydie se jettent sur les Cimmériens et ensuite sur les colonies grecques de l'Asie mineure. Apriès fait des conquêtes en Phénicie et se brise contre les Cyrénéens. Expéditions, révolutions, séditions, révoltes et massacres partout. Nabuchodonosor subjugue l'Asie, force trois fois Jérusalem, prend Tyr après de telles fatigues de ses soldats, que tous en perdirent les cheveux et eurent les épaules écorchées. Ainsi Nabuchodonosor devint très-grand sur la terre. C'est ce Nabuchodonosor qui fut pendant sept années réduit à l'état de bête des bois.

Pendant que Nabuchodonosor triomphait, Tarquin l'Ancien envahissait la Toscane ; les Gaulois de Bellovèse s'établissaient dans le nord de l'Italie, ceux de Sigovèse pénétraient jusqu'en Bohème. La Grèce voyait Pisistrate à Athènes, deux fois détrôné, remonter deux fois sur le trône.

Entre les successeurs de Nabuchodonosor et les Mèdes commence la guerre où Babylone périra. Cyrus paraît. L'Arménie est subjuguée. A Thymbrée, choc de 600,000 hommes, les Assyriens perdent Sardes et tous les trésors de Crésus. Enfin, l'imprenable Babel est surprise dans cette nuit de fête où le cri de mort du Mède interrompit ses chansons. « Tuez tous ses soldats, n'épargnez pas ses enfants ! De tous ceux que vous trouverèz dans ses murs, que pas un n'échappe au glaive ! » L'oracle s'accomplit, l'orgueilleuse Babylone reçoit le

même sort qu'elle a fait à l'orgueil de Ninive et de Tyr. L'empire passe aux Perses. Cyrus, prédit et nommé un siècle et demi avant sa naissance par le prophète Isaïe, vint exécuter tout à la fois les menaces de Dieu sur les péchés de Babylone, et les promesses de sa miséricorde envers les Juifs pardonnés. « Je marcherai devant Cyrus, je le prendrai par la main, j'ouvrirai les portes, je briserai les gonds de fer. » En effet, les portes donnant sur l'Euphrate, qui coulait à travers la ville, n'avaient pas été fermées cette nuit-là. Autrement les Perses, pénétrant par le lit du fleuve, auraient été pris comme dans un piége et facilement massacrés.

Cambyse, fils de Cyrus, avait plus de brutalité que de génie militaire. Il envoya 50,000 hommes périr dans les sables, et conduisit si mal l'expédition qu'il commandait contre les Ethiopiens, que ses soldats durent se nourrir de la chair de leurs compagnons morts. Il fit néanmoins des conquêtes. Dieu jette la victoire où il veut.

Sous le règne de Darius, guerres en Grèce et en Italie. Les Pisistratides sont chassés d'Athènes, les Tarquins de Rome. Crotone ruine Sybaris. Carthage s'est étendue en Afrique, en Sardaigne, en Sicile. Darius ne cesse de combattre. Repoussé en Scythie, plus heureux dans l'Inde, vainqueur des Ioniens, il attaque les Grecs. Les Thraces lui détruisent une première armée; la seconde, plus nombreuse, arrive à Marathon, et le prestige des armes persanes y périt.

Xerxès, fils de Darius, soulève contre la Grèce tous les peuples connus : *Concitabit omnes adversus regnum Græciæ*, avait dit Daniel. Il arrive aux Thermopyles, traînant à sa suite un million d'hommes. Le passage lui coûte 20,000 soldats. Le même jour, sa flotte est également maltraitée par celle des Grecs et par la tempête, et les Carthaginois, ses alliés, perdent 150,000 combattants sous les murs d'Himère, où ils rencontrent Gélon. Après avoir brûlé Athènes abandonnée, Xerxès, vaincu à Salamine, retourne en Perse. L'année suivante, 300,000 hommes, reste de son armée innombrable, périssent à Platée; le même jour encore, les débris de sa flotte disparaissent près du promontoire de Mycale. Il meurt, laissant à la Grèce les colères et les terreurs qui préparent Alexandre.

Sous le règne d'Artaxerce-Longue-Main, les victoires de Cimon donnent à Athènes l'empire de la mer. La révolte d'Inarus en Egypte, quoique étouffée, coûte aux Perses 300,000 hommes; Mégabyze leur coûte plus cher ; de nouvelles victoires de Cimon les forcent à une paix désavantageuse. Mais Artaxerce divise les Grecs. Sparte, échappée à la sédition des Ilotes, laisse éclater sa longue jalousie contre Athènes, déjà brouillée avec Corinthe : c'est la guerre du Péloponèse.

Rome combat tour à tour les Latins, les Èques, les Sabins, les Herniques, les Volsques, et se combat elle-même. Le Capitole est au pouvoir d'une troupe d'esclaves révoltés. Coriolan, injustement banni, menace sa

patrie d'une ruine totale. De quelle année de Rome ne pourrait-on pas dire ce que Tite-Live a remarqué une fois : *Fuit annus domi forisque infestus?*

En Chine, renouvellement des guerres civiles entre les princes tributaires : elles remplirent trois cents années, que les historiens chinois appellent *siècles belliqueux.*

Les fils d'Artaxerce se disputent l'empire. Darius-Nothus l'emporte après quelques batailles. La révolte de plusieurs de ses généraux, celle de l'Egypte, celle des Mèdes, ne lui laissent pas un moment de repos. Athènes et Sparte se battent sans relâche. La guerre du Péloponèse s'étend jusqu'en Sicile ; elle dure vingt-sept ans, toujours très-meurtrière, souvent féroce. Syracuse, réduite à l'extrémité par les Athéniens, est sauvée par le Lacédémonien Gylippe. D'effroyables cruautés souillent la victoire. Les Carthaginois, appelés par les ennemis de Syracuse, débarquent 200,000 hommes, écrasent Sélinonte et Himère. Trois ans après, ils détruisent Agrigente et laissent Syracuse aux proscriptions de Denys. La même année, les Athéniens détruisent la flotte de Callicratidas ; l'année suivante, par un retour surprenant, Lysandre gagne la bataille d'Ægos-Potamos, prend Athènes, y établit les trente tyrans et finit ainsi cette guerre cruelle.

Bataille de 1,200,000 hommes dans la plaine de Cunaxa, où Cyrus-le-Jeune et Artaxerce-Mnémon se disputent l'empire. A cette bataille étaient les Dix-Mille de

Xénophon. Les villes ioniennes, qui avaient suivi le parti de Cyrus, appellent les Lacédémoniens. Agésilas fait trembler l'Asie. Il revient à Sparte pour la défendre contre la ligue des Grecs. Conon, assisté des Perses, rétablit Athènes, que Lysandre avait ruinée avec l'aide des Perses.

Evagoras, loué par Isocrate, se défend six ans en Chypre, et il faut une armée de 300,000 Persans pour le chasser de cette petite île. Le grand roi attaque ensuite les Cadusiens, et bientôt il doit se défendre contre Datame, un de ses meilleurs capitaines, révolté.

Thèbes paraît et balance la fortune de Lacédémone dans les plaines de Coronée. Elle a Pélopidas et Épaminondas; les femmes de Sparte voient *la fumée d'un camp ennemi*. Épaminondas victorieux, mais atteint d'une blessure mortelle, s'écrie: « Je ne meurs pas sans enfants; je laisse deux filles, Leuctres et Mantinée. » La postérité a gardé sa mémoire, cultivée par les professeurs de rhétorique. Leuctres et Mantinée ont bu le sang de 50,000 hommes.

Cependant Denys avait commencé une nouvelle guerre avec Carthage, en faisant massacrer tous les Carthaginois qui se trouvaient à Syracuse sur la foi des traités. Himilcon perd 200,000 hommes sous les murs de cette ville. Carthage est menacée par une révolte des Africains. Délivrée de ce péril, elle envoie en Sicile de nouvelles armées. Denys triomphe des Grecs d'Italie et détruit une ville en représailles de quelques

épigrammes. Sa mort ne rend pas la paix à la Sicile. Denys le Jeune, Dion, Timoléon, Hipparius, y multiplient les funérailles.

Rome prend Véies après un siége de dix ans. Les Gaulois prennent Rome : les temples sont incendiés, les maisons saccagées, les habitants passés au fil de l'épée; un hasard sauve le Capitole. Camille se lève : les Gaulois sont taillées en pièces deux fois.

Artaxerce-Ochus, meurtrier de tous ses frères et vainqueur des satrapes rebelles, ruine Sidon, prend Jérusalem, remet sous le joug la Phénicie, Chypre et l'Egypte.

Sous son règne, les Athéniens, de plus en plus affaiblis, terminent par une paix onéreuse la guerre dite des Alliés. Les Rhodiens, affranchis par cette paix, ne tardent guère à tomber sous la loi d'Artemise, reine de Carie. L'inconsolable veuve était une guerrière.

Rome s'attaque aux Samnites, ennemis plus redoutables que tous ceux qu'elle avait encore vaincus. Guerre de cinquante ans.

A cette époque, Philippe, père d'Alexandre, avait déjà soutenu ses premières guerres contre les Hyriens, les Péoniens et les Thraces. La Guerre Sacrée lui donne occasion de se mêler des querelles des Grecs. Bataille de Chéronée, où la phalange macédonienne enfonce le bataillon sacré des Thébains. La Grèce a un maître.

Alexandre est roi. *Hic autem vir bellator est ab ado-*

lescentia sua (1). L'Esprit-Saint lui-même a dicté l'histoire d'Alexandre :

« Après qu'Alexandre, fils de Philippe, fut sorti du « pays de Céthim (la Macédoine) et qu'il eut vaincu « Darius, roi des Perses et des Mèdes, il livra de nom- « breuses batailles, il prit les villes fortes, il tua les « rois, il passa en vainqueur jusqu'à l'extrémité du « monde, s'enrichissant des dépouilles des nations, et « leur imposant le tribut ; et la terre se tut devant lui. « Son cœur s'enorgueillit : il tomba malade, et mourut « après avoir régné douze ans. Les grands de sa cour « se disputèrent son empire et chacun voulut être roi ; « et les maux se multiplièrent sur la terre (2). »

Les douze années d'Alexandre coûtèrent des millions d'hommes. Il avait dit en mourant : « On me prépare d'étranges jeux funèbres ! » La guerre entre ses généraux, saisis de la fureur de régner, dura dix-huit ans, et toute sa famille périt. En ce temps-là, les Athéniens décrétèrent « que tout ce que commanderait et ordon- « nerait le roi Démétrius serait tenu pour saint envers « les Dieux et juste envers les hommes. » Démétrius, surnommé le Preneur de villes, était fils d'Antigone, général d'Alexandre. Sur le point de réunir tout l'empire, la perte d'une bataille le réduisit à la condition d'aventurier. Le décret des Athéniens lui fit prononcer

(1) I Reg., XVII, 33.
(2) I Machab., c. I, v. 10.

ce mot, depuis répété par Tibère: *O homines, ad servitutem paratos!* lâche troupeau des hommes, toujours prêt pour un maître!

Au milieu de ces désordres, l'on vit en Asie se former les royaumes de Pont, de Bithynie, de Pergame, d'Arménie, de Cappadoce. Cratésipolis, veuve du fils de Polysperchon, autre général d'Alexandre, défit en bataille rangée les Sicyoniens, meurtriers de son époux, s'empara de leur ville et s'y maintint plusieurs années.

A la même époque, Agathoclès, aux abois dans Syracuse, avait hardiment porté la guerre chez ses vainqueurs et effrayait à son tour Carthage. Les empereurs de Chine, pour se défendre des Tartares, bâtissaient la grande muraille, ouvrage près duquel les Pyramides ne paraissent qu'un jeu d'enfants.

L'empire d'Alexandre est enfin partagé entre Ptolémée, Lysimaque, Cassandre et Séleucus. *Et multiplicata sunt mala in terra.* Démétrius se relève et prend la Macédoine; il en est chassé par Pyrrhus, Pyrrhus par Lysimaque, Lysimaque par Séleucus, son ami de quatre-vingts ans. Presque aussitôt Séleucus est assassiné par Ptolémée-Céraunus, lequel, peu de temps après, perd la vie dans une bataille contre les Gaulois. Ces Gaulois étaient une division de la prodigieuse armée de Brennus, qui ravagea la Macédoine, la Thrace et la Grèce, et fut enfin dispersée près de Delphes, ayant déjà commencé de piller le temple.

Chassé de la Macédoine, Pyrrhus avait porté la guerre

en Italie aux Romains, en Sicile aux Carthaginois, et, partout vainqueur, n'avait su nulle part conserver ses conquêtes. De retour en Grèce, il reprend la Macédoine, envahit le Péloponèse, livre trois assauts à Sparte, et court recevoir, à Argos, de la main d'une femme, la tuile qui l'étend mort dans la rue.

La Sicile, suivant la prédiction de Pyrrhus, devient le champ de bataille des Carthaginois et des Romains. Première guerre punique, de vingt-quatre ans. D'un côté Duillius et Régulus, de l'autre, Adherbal et Amilcar-Barca. Chacun de ces noms rappelle d'illustres victoires et de terribles défaites.

La paix faite avec Rome, Carthage a sur les bras la guerre des Mercenaires et la révolte de l'Afrique : trois ans d'effroyables carnages des deux côtés. Vainqueur, Amilcar-Barca passe en Espagne : guerre de conquête pendant neuf ans.

En Asie, Ptolémée-Philadelphe combat contre Antigone-Gonatas, contre Magas, son frère, contre Antiochus-Soter. Celui-ci combat contre Eumène, roi de Pergame; Antiochus-Deus, son fils, combat contre l'Égypte. Arsace fonde cet empire des Parthes qui, plus tard, occupera si sérieusement les Romains. Le royaume de Syrie est déchiré à la fois par la guerre étrangère et par la guerre intestine; les rois de Pergame y font des conquêtes importantes, et le royaume nouveau de la Bactriane s'agrandit aux dépens des Séleucides.

En Grèce, la république achéenne, obscure jusqu'alors, s'élève et met une borne à l'ambition des Macédoniens. Rome prend à la reine Teuta une partie de l'Illyrie et l'île de Corfou, qu'elle avait usurpée.

En Chine, la quatrième dynastie se fonde sur l'usurpation et la guerre. Schi-Hoang-Ti fait la guerre vingt-cinq ans, détruit tous les souverains indépendants, repousse les Tartares et réunit ce vaste empire.

Sparte est prise pour la première fois. Elle succombe sous les efforts réunis de la ligue des Achéens et d'Antigone-Doson, roi de Macédoine. Celui-ci meurt bientôt, vainqueur des Illyriens. Dans la joie de cette nouvelle victoire, il s'était rompu une veine à crier : *Oh! la belle! oh! l'heureuse journée!*

Deux jeunes rois, tous deux d'humeur entreprenante, montent à peu près en même temps sur le trône : Philippe en Macédoine, Antiochus en Syrie. Le Macédonien fait la guerre aux Étoliens; le Syrien la fait à l'Égypte. Les Romains ne restent pas en repos : ils attaquent les Gaulois établis en Italie, leur prennent Milan et presque toute la contrée. Mais voici Annibal. Il achève la conquête de l'Espagne et se prépare à remplir son serment.

Sagonte succombe. L'ambassadeur romain paraît devant le sénat de Carthage. Montrant le pan replié de sa robe : « Je porte ici, leur dit-il, ou la guerre ou la paix; choisissez. » On lui répond qu'il peut lui-même choisir. Il déplie sa robe : « La guerre! » Rome et Carthage

sentaient également que l'une des deux était de trop dans le monde. Ce fut la seconde guerre Punique. Elle eut pour théâtre l'Italie, la Sicile, l'Espagne et l'Afrique. Le sort en fut tellement balancé, que le parti qui triompha fut celui qui s'était trouvé plus près de périr.

Annibal quitte Carthagène à la tête de plus de 100,000 hommes, passe sur les peuples qui habitaient entre l'Èbre et les Pyrénées, sur les Gaulois, sur les Allobroges, franchit les Alpes, tombe sur l'Italie à la tête de 26,000 combattants. Il bat les Romains au Tésin, à la Trébia, au lac de Trasymène. Victoire de Cannes, l'une des plus retentissantes de l'histoire. Tous les peuples de Sicile et d'Italie abandonnent les Romains; Philippe de Macédoine leur déclare la guerre. Mais Rome a Fabius et Marcellus. Ils rétablissent en Italie les affaires de la république; en Espagne, les deux Scipions font des progrès rapides; en Sardaigne, Carthage est battue. La fortune change encore une fois. Elle abandonne les Scipions, et la dernière ressource de Rome a semblé périr. Asdrubal peut amener à son frère une seconde armée de 60,000 combattants; leur jonction va se faire. Non, et Rome triomphe. Asdrubal est vaincu avant d'avoir pu se réunir à son frère; les machines d'Archimède ne gardent pas Syracuse; Philippe est défait; le jeune Scipion reprend l'Espagne, se précipite sur l'Afrique, écrase les armées de Syphax et d'Asdrubal. Tout se soumet à la puissance romaine. Ce désastre oblige Annibal d'accourir: après seize années

de victoires, il lâche en frémissant sa proie, il abandonne l'Italie, il vient à Zama. Il est toujours le plus grand capitaine, mais Scipion est le plus heureux. Carthage ne disputera plus l'empire du monde, peut-être parce que son destin lui a fait don d'un grand guerrier.

Autour de ce grand théâtre de mort, sur des scènes moins illustres, se jouaient de sanglants épisodes de l'éternelle tragédie. Philopœmen, le dernier Grec, avait gagné la bataille de Mantinée; Philippe, humilié par les Romains, avait humilié Rhodes et Pergame; un Antiochus, en sept campagnes contre les Parthes et les Bactriens, avait acquis le surnom de *Grand*, trop prodigué dans l'histoire. L'année même de la défaite de Carthage, un aventurier chinois, simple soldat, puis chef de brigands, puis général d'une armée de séditieux, attaque l'empereur, le détrône, et fonde la cinquième dynastie. L'autorité souveraine lui est disputée par un autre général. Après plusieurs batailles sanglantes, ce compétiteur redoutable se tue de désespoir et le laisse régner.

Les vainqueurs de Carthage inaugurent la politique de protection qui les agrandit autant que leurs armes. Ils étendent l'épée de Rome sur le jeune Ptolémée-Epiphane, menacé par Antiochus et par Philippe; ils entrent en guerre ouverte avec ce dernier, sous prétexte de secourir les Athéniens et de venger les Abydéniens. La bataille de Cynoscéphales impose à Phi-

lippe une paix assez dure. Guerre des Achéens contre Nabis, tyran de Sparte; guerre des Romains contre les Étoliens. Les Etoliens appellent Antiochus : il ose accepter cette tutelle, et bientôt Antiochus-le-Grand, vaincu par Acilius aux Thermopyles, par Scipion à Magnésie, mendie honteusement une paix honteuse. Mais c'est là que Rome commence à s'infecter des vices de l'Asie.

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Le peuple-roi est un roi débauché. Quelles sources de sang vont s'ouvrir! On fera la guerre afin d'avoir des prisonniers pour les jeux du cirque; des armées de vaincus mourront pour amuser les vainqueurs.

Cependant la politique romaine se sert de tout, et triomphe de tout. Toutes les divisions lui profitent, toutes les faiblesses accroissent sa force, tous les événements contribuent à ses succès. Philopœmen meurt, et la liberté des Grecs expire. La phalange macédonienne est écrasée à Pydna. Popilius n'a besoin que de sa baguette pour sauver un roi et pour arracher à un autre une conquête assurée. La Macédoine, patrimoine d'Alexandre, est réduite en province romaine. Mummius prend, dépouille et brûle Corinthe, suprême rempart de la ligue achéenne. C'est la dernière année de Carthage; il n'en reste que les débris. Numance éprouve le même sort.

Pour se venger des humiliations que Rome lui fait dévorer, le fol Antiochus veut conquérir la Judée; ou plutôt Dieu avèugle un orgueil qui ose s'attaquer à lui et l'attire dans ce piége. Antiochus s'y jette : il y trouve les Machabées, dont nous parlerons plus loin, et ses meilleures armées sont détruites par une poignée de héros qui bravent cent fois la mort pour défendre la patrie et les autels.

A cette époque, l'histoire des deux royaumes de Syrie et d'Égypte n'offre qu'une suite de guerres, de trahisons, de révoltes, de massacres, de révolutions : catastrophes dont les chronologistes ont peine à fixer les dates, tant elles s'entassent et se pressent. La fortune de Rome a envahi le monde : la guerre des Esclaves, les dissentions civiles, les héros qu'elle rencontre encore çà et là sur la terre n'y peuvent rien; seulement le sang coule avec une plus effroyable abondance. Écoutons Joseph de Maistre :

« Marius extermine, dans une bataille, 200,000 Cimbres et Teutons. Mithridate fait égorger 80,000 Romains; Sylla lui tue 90,000 hommes dans un combat livré en Béotie, où il en perd lui-même 10,000. Bientôt on voit les guerres civiles et les proscriptions. César, à lui seul, fait mourir un million d'hommes sur les champs de bataille. Avant lui, Alexandre avait eu ce funeste honneur. Auguste ferme un instant le temple de Janus; mais il l'ouvre pour des siècles, en établissant un empire électif. Quelques princes laissent respirer l'État;

mais la guerre ne cesse jamais, et, sous l'empire du bon Titus, 600,000 hommes périssent au siége de Jérusalem. La destruction des hommes opérée par les armes des Romains est vraiment effrayante. Le Bas-Empire ne présente qu'une suite de massacres. A commencer par Constantin, quelles guerres et quelles batailles! Licinius perd 20,000 hommes à Cybalis, 34,000 à Andrinople, et 100,000 à Chrysopolis. Les nations du Nord commencent à s'ébranler. Les Francs, les Goths, les Huns, les Lombards, les Alains, les Vandales, etc., attaquent l'empire et le déchirent successivement. Attila met l'Europe à feu et à sang. Les Français lui tuent plus de 200,000 hommes près de Châlons; et les Goths, l'année suivante, lui font subir une perte encore plus considérable. En moins d'un siècle, Rome est prise et saccagée trois fois (1). Dans une sédition qui s'élève à Constantinople, 40,000 personnes sont égorgées. Les Goths s'emparent de Milan et y tuent 300,000 habitants.

(1) Rome se rachète d'Alaric en 408; il s'en empare en 409, y fait un empereur et exige une nouvelle rançon. Les Goths y reviennent en 410, et la mettent au pillage. En 455, elle est pillée pendant quatorze jours par les Vandales, sous les ordres de Genséric. En 469, elle est ensanglantée, insultée et pillée par Ricimer. En 476, elle obéit aux Hérules. En 488, elle tombe au pouvoir des Ostrogoths, et Odoacre forme quelque temps le projet de changer la population et le nom de Rome, et de la nommer désormais *Odoacria*. En 541, Totila, roi des Goths, la vide entièrement, et Bélisaire, venant la secourir, n'y trouve personne.

Totila fait massacrer tous les habitants de Tivoli, et 90,000 hommes au sac de Rome. Mahomet paraît : le glaive et l'Alcoran parcourent les deux tiers du globe. Les Sarrasins courent de l'Euphrate au Guadalquivir. Ils détruisent de fond en comble l'immense ville de Syracuse; ils perdent 30,000 hommes près de Constantinople dans un seul combat naval, et Pélage leur en tue 20,000 dans une bataille de terre. Ces pertes n'étaient rien pour les Sarrasins; mais le torrent rencontre le génie des Francs dans les plaines de Tours, où le fils du premier Pépin, au milieu de 300,000 cadavres, attache à son nom l'épithète terrible qui le distingue. L'Islamisme, porté en Espagne, y trouve un rival indomptable. Jamais peut-être on ne vit plus de gloire, plus de grandeur et plus de carnage. La lutte des Chrétiens et des Musulmans, en Espagne, est un combat de huit cents ans. Plusieurs expéditions et même plusieurs batailles y coûtent 20, 30, 40, et jusqu'à 80,000 vies.

« Charlemagne monte sur le trône, et combat pendant un demi-siècle. Chaque année il décrète sur quelle partie de l'Europe il doit envoyer la mort. Présent partout et partout vainqueur, il écrase des nations de fer, comme César écrasait les hommes-femmes de l'Asie. Les Normands commencent cette longue suite de ravages et de cruautés qui nous font encore frémir. L'immense héritage de Charlemagne est déchiré; l'ambition le couvre de sang, et le nom des Francs disparaît à la bataille de Fontenay. L'Italie entière est saccagée par

les Sarrasins, tandis que les Normands, les Danois et les Hongrois ravagent la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce. Les nations barbares s'établissent enfin et s'apprivoisent. Cette veine ne donne plus de sang ; une autre s'ouvre à l'instant : les Croisades commencent. L'Europe entière se précipite sur l'Asie ; on ne compte plus que par myriades le nombre des victimes. Gengis-Khan et ses fils subjuguent et ravagent le globe depuis la Chine jusqu'à la Bohême. Les Français, qui s'étaient croisés contre les Musulmans, se croisent contre les hérétiques. Guerre cruelle des Albigeois. Bataille de Bovines, où 30,000 hommes perdent la vie. Cinq ans après, 80,000 Sarrasins périssent au siége de Damiette. Les Guelfes et les Gibelins commencent cette lutte qui devait ensanglanter si longtemps l'Italie. Le flambeau des guerres civiles s'allume en Angleterre. Vêpres siciliennes. Sous le règne d'Édouard et de Philippe de Valois, la France et l'Angleterre se heurtent plus violemment que jamais, et créent une nouvelle ère de carnage. Massacre des Juifs; bataille de Poitiers ; bataille de Nicopolis : le vainqueur succombe sous les coups de Tamerlan (1), qui répète Gengis-Khan. Le duc de Bourgogne fait assassiner le

(1) A la bataille d'Ancyre, en Phrygie, qui dura trois jours et où l'on dit qu'il mourut près de 300,000 hommes. Tamerlan fit toutes les conquêtes d'Alexandre. Il régna trente-huit ans, qui furent remplis de ses victoires, et toutes ses victoires furent des carnages.

duc d'Orléans, et commence la sanglante rivalité des deux familles. Bataille d'Azincourt. Les Hussites mettent à feu et à sang une grande partie de l'Allemagne. Mahomet II règne et combat trente ans. L'Angleterre, repoussée dans ses limites, se déchire de ses propres mains. Les maisons d'York et de Lancastre se baignent dans le sang. L'héritière de Bourgogne porte ses États dans la maison d'Autriche, et, dans ce contrat de mariage, il est écrit que les hommes s'égorgeront pendant trois siècles, de la Baltique à la Méditerranée. Découverte du Nouveau-Monde : c'est l'arrêt de mort de 3 millions d'Indiens. Charles V et François Ier paraissent sur le théâtre du monde : chaque page de leur histoire est rouge de sang humain. Règne de Soliman. Bataille de Mohatz ; siége de Vienne ; siége de Malte, etc.

« Mais c'est de l'ombre d'un cloître que sort un des plus grands fléaux du genre humain. Luther paraît, Calvin le suit : guerre des paysans ; guerre de Trente-Ans; guerre civile de France ; massacre des Pays-Bas ; massacre d'Irlande ; massacre des Cévennes ; journée de la Saint-Barthélemy ; le meurtre de Henri III, de Henri IV, de Charles Ier, et, de nos jours, la Révolution française, qui part de la même source (1). »

L'illustre auteur n'a guère noté que ce qui s'est passé dans la sphère de l'action européenne. Quelque effroyable que soit ce tableau, si l'on entrait dans le détail, il

(1) *Considérations sur la France*, ch. III.

paraîtrait bien plus épouvantable encore. De Tibère à Constantin, il y a, outre les guerres, les proscriptions, les persécutions contre les Chrétiens et les jeux du cirque. L'Islamisme a ses déchirements intérieurs; la Chine, l'Inde, l'extrême Orient sont toujours un théâtre de révolutions, de guerres et de carnage. Quand les Européens découvrent le Nouveau-Monde, ils y trouvent des peuples conquérants et des peuples conquis, des inimitiés de races, de tribus, de familles, et l'anthropophagie. Le Protestantisme va jusqu'au Japon noyer dans le sang les chrétientés naissantes. Guerre de Trente-Ans en Allemagne, pleine d'horreurs. Remise du Protestantisme et de l'anarchie qui en avait été la suite naturelle, la France, par une conséquence naturelle encore, voit naître un roi conquérant. Parmi tant de noms illustres qui décorent le règne de Louis XIV, on voit au premier rang ceux des Condé, des Turenne, des Luxembourg, écrits en sanglants caractères. Le siècle de Louis XIV est un siècle guerrier. On cite deux courtes époques, l'une après la paix de Ryswyk en 1697, l'autre après la paix de Carlowitz en 1699, où il n'y eut point de guerre, non-seulement dans toute l'Europe, mais même dans tout le monde connu. Mais qui connaît tout le monde, et qui connaît tout ce qui passe dans le monde connu ?

II

Rien que pour la France, avec le XVIIIe siéle commença une guerre cruelle contre Louis XIV vieilli ; elle ne fut terminée qu'en 1714, par le traité de Rastadt. En 1719, la France déclare la guerre à l'Espagne ; la paix n'y met fin qu'en 1727. La guerre se rallume à l'occasion de l'élection du roi de Pologne, pour trois ans. Quatre ans après, guerre terrible de la succession autrichienne, jusqu'en 1748. Après huit ans de paix, l'ambition de l'Angleterre force la France de reprendre les armes : c'est la guerre de Sept-Ans. Quinze ans après, révolution d'Amérique. La paix est signée en 1782 ; la Bastille est prise en 1789. Quarante années de guerre sur quatre-vingt-seize, pour la France seulement.

Lorsque Louis le Grand mourut en France, Pierre le Grand était né en Russie. Ce réformateur s'efforça d'organiser son peuple pour la conquête et pour la guerre. On sait ce que coûta son éducation militaire, faite par Charles XII. Catherine vient après lui. Frédéric II, capitaine habile, succède à un père soldat. C'est l'ère des souverains philosophes. Beaucoup de rois ont versé plus de sang, jamais d'une main plus tranquille. Le XVIIIe siècle est en outre signalé, avant la Révolution, par un de ces crimes dont Dieu demande longtemps justice

aux peuples qui l'ont commis : une nation périt, la Pologne est partagée. Quand est-ce que les spoliateurs auront payé leur dette? Bientôt peut-être. *Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum.*

Le bilan de la Révolution française en guerre civile et étrangère, incendies, assassinats, meurtres juridiques, proscriptions en masse, peste des prisons, famines, invasions, etc., qui se succédèrent sans relâche ou éclatèrent simultanément pendante une trentaine d'années, se solde par une dépense d'environ 9 millions d'hommes. La guerre de la Vendée seule en a dévoré 500,000; Napoléon a levé un total de 2,473,000 conscrits. C'est le compte pour la France; mais l'Europe fut en feu depuis Lisbonne jusqu'à Moscou.

La paix se fait : le fléau va sévir dans l'Orient, sans nous quitter encore. Guerres civiles en Italie; guerre d'Espagne; insurrection grecque, où la France prend part. Déchirements de l'Amérique espagnole, semence de guerre. Expédition européenne contre la Porte-Ottomane; bataille de Navarin. Méhémet-Ali s'est déclaré indépendant et a transformé en Etat héréditaire le pachalik d'Egypte. Guerres continuelles des Anglais dans l'Inde; extermination systématique des Peaux-Rouges dans l'Amérique du Nord. Prise d'Alger, guerre de quarante ans, non encore finie. Dans le moment qu'Alger succombe, la révolution de 1830 éclate : bataille à Paris. La Belgique se sépare de la Hollande : prise d'Anvers. La Pologne s'insurge : mas-

sacres. La Russie tue en Pologne et tue dans le Caucase; la France tue dans l'Algérie; l'Angleterre continue de tuer dans l'Inde. Mouvements en Italie, guerre civile en France, guerre civile en Espagne. Ibrahim-Pacha, tantôt pour, tantôt contre la Porte, ensanglante la Palestine et le désert. Prise de Constantine, bataille de Nezib, bataille d'Isly, soulèvement du Dhara. La traînée de sang n'est pas interrompue : la Suisse, qui a toujours payé son impôt de sang en France et en Italie, se bat maintenant chez elle. Révolution de 1848! Feu partout! sang partout! Paris, Lyon, Milan, Berlin, Vienne, Prague, Palerme, Rome, Francfort, Naples, presque toutes les capitales et les grandes villes de l'Europe sont hérissées de barricades : on fait la guerre et on assassine. Journées de juin. Guerres cruelles en Hongrie, en Bohême, en Lombardie; prise de Bude, sac de Milan, bombardement de Brescia et de Venise, siége de Rome, bataille de Novare. Aux Etats-Unis, entreprise de pirates contre Cuba, expédition régulière contre l'Amérique espagnole, séditions continuelles. Dans l'Inde, envahissement continuel des Anglais; dans l'Algérie, campagnes continuelles des Français; dans la Chine, sédition presque partout victorieuse contre la dynastie tartare. Entreprise de la Russie contre la Porte, alliance des Français et des Anglais pour protéger la Turquie, guerre dans la Baltique, dans la mer Noire et aux bouches du Danube, siége de Silistrie, prise de Bomarsund, bataille de l'Alma, bataille d'Inkermann, siége et prise

de Sébastopol, qui empêchent d'entendre les fusillades de Madrid et du Caucase.

La paix est signée à Paris dans un congrès où le Piémont intervient, on ne sait pourquoi, comme il était sans titre intervenu dans la guerre, et ce petit royaume conspirateur se trouve introduit parmi les puissances européennes auxquelles son ambition ne tardera pas à demander du sang. Bientôt, en effet, la France déclare la guerre à l'Autriche « pour affranchir l'Italie, » c'est-à-dire pour la donner au Piémont. La France souffre que l'aventurier Garibaldi combatte auprès d'elle comme allié quasi-indépendant du roi de Piémont; elle constitue ainsi à ce pirate une sorte de souveraineté. Combat sanglant de Magenta, bataille sanglante de Solférino. 100,000 hommes succombent dans cette rapide campagne, où l'on essaie des armes nouvelles, qui atteignent plus loin l'ennemi et le tuent plus sûrement. L'Autriche y perd le Milanais, la France y gagne la Savoie et le petit pays de Nice, mais se charge de la protection de l'Italie érigée en grand royaume, fardeau qui lui coûtera plus que de la sueur, et plus peut-être que du sang.

Des conspirations nouées autour de la guerre font crouler les principautés de Toscane, de Parme et de Modène. Le royaume de Naples, attaqué, succombe à son tour et devient italien, c'est-à-dire piémontais. La trahison y sert plus que les armes. Garibaldi ouvre les forteresses avec des fausses clefs. Le Souverain-Pontife

est dépouillé comme les autres princes italiens. Il résiste. Sa petite armée, commandée par un héros, est accablée sous le nombre. L'Autriche effrayée se renferme dans ses forteresses et laisse commettre cette spoliation ; la France, liée à l'Italie, détourne les yeux et se rend complice. Le magnanime Pie IX ne s'abat point. Le premier peut-être dans l'histoire, il attache à la poitrine de ses soldats un souvenir de leur défaite, et la médaille de Castelfidardo est la décoration de guerre la plus honorée. Avec l'honneur de la bataille, il en a d'ailleurs le véritable gain historique et politique. Le vainqueur, un nommé Cialdini, n'ose marcher sur Rome, ou plutôt ses alliés et conseillers secrets n'osent le pousser jusque là ; le fruit du crime est perdu pour eux. Comme des assassins qui n'ont pu prendre que la bourse de la victime dont ils voulaient la vie et l'héritage, ils ramassent un lambeau de territoire turbulent, condamné à vivre un temps sous de tels maîtres, probablement pour les expulser d'une main plus dure. La guerre retrouvera bientôt ce général Cialdini, elle retrouvera aussi le général Garibaldi. L'un et l'autre seront fouettés de leurs lauriers.

Un hypocrite bavardage de probité, d'humanité, de fraternité même, fatigue les oreilles humaines, et en même temps tout l'effort de la politique est à ménager des prétextes de guerre et de rapine, tout l'effort de la science se tourne à inventer des engins de destruction. Terrible révolte aux Indes contre l'Angleterre ; la ré-

volte est noyée dans des flots de sang, et ce sang n'est répandu que pour arroser un poison. Guerre en Amérique, allumée par les prédicants de philanthropie sous prétexte d'abolir l'esclavage des noirs, poursuivie en réalité pour forcer les blancs du Sud à travailler au profit des blancs du Nord. Plusieurs cités florissantes sont foudroyées, plusieurs centaines de milliers d'hommes perdent la vie ; mais la religion catholique fait un grand progrès, et c'est elle qui abolira l'esclavage. Là, comme ailleurs, la justice et la miséricorde de Dieu gagnent seules toutes les batailles. La France va en Syrie, en Chine, au Mexique, expéditions coûteuses, toutes trois avortées, et plus qu'avortées, dont l'avenir seul révèlera le véritable dessein, inconnu de ceux qui les ont ordonnées. Sachant mal ce qu'ils s'étaient proposé de faire, ils semblent l'avoir oublié totalement, une fois engagés dans l'action. Point de plan, point de principes, point de constance, sauf à fournir du sang.

Tragique histoire de Maximilien d'Autriche, type des princes modernes, lettré, instruit, artiste ; versé dans toutes les sciences, hormis la connaissance du bien et du mal ; parlant toutes les langues, excepté la langue du commandement, faute de savoir que la langue du commandement est celle de la vérité. Personnellement honnête, il trahit le parti qui lui a donné la couronne, à dessein de flatter celui qui le tuera. Son ambition, qui ne manquait pas de noblesse, appuyée sur les désirs de la meilleure partie d'un peuple, sur les vœux

des couronnes européennes, sur le bras de la France, se termine dans un fossé, entre la banqueroute et la folie. A Rome, aux pieds du pape, avant de partir pour monter sur son trône, il avait fait des promesses qu'il n'a point tenues. *Et nunc erudimini reges!* Insurrection en Pologne, plus révolutionnaire que nationale. La Russie multiplie les égorgements. Pour la Russie, à l'égard de la Pologne, le glaive de la justice est le fer des assassins. Elle tue les Polonais, non parce qu'ils sont séditieux, mais parce qu'ils sont catholiques. Elle ne fait plus la guerre au foyer, elle la fait à l'autel. Lorsqu'elle aura arraché l'autel, elle sait qu'alors il n'y aura plus de Pologne. On ne l'ignore pas dans le reste du monde, et les sympathies pour la Pologne, jadis si ardentes, diminuent sensiblement. Les nations, détournées du juste et du vrai, laissent égorger cette nation. Semence de terribles justices, semence de guerre, semence de sang.

Nouvelle guerre en Italie. L'Italie, appuyée par la Prusse, provoque l'Autriche. Elle est honteusement battue sur terre à Custozza, où Cialdini porte son drapeau, sur mer à Nizza, où elle voit honteusement couler les vaisseaux qu'elle a pris au roi de Naples et fuir l'amiral qui les lui a livrés. Mais l'Autriche est battue à Sadowa par le nouveau fusil prussien. Le résultat de la campagne livre à l'Italie Venise et ce fameux quadrilatère dans lequel l'armée autrichienne s'était renfermée quand Cialdini écrasait la petite armée pontificale au

guet-apens de Castelfidardo. En faisant son devoir ce jour-là, l'Autriche eut mieux protégé ses destinées. Elle livre sans combat, elle ouvre de ses propres mains à un méprisable ennemi, les forteresses où elle mettait encore son orgueil après y avoir endormi son honneur. Telles sont les représailles de la justice divine dans le jeu de la guerre, et ainsi, la Prusse, la France, l'Autriche, par divers moyens, ont échafaudé l'Italie.

Aux yeux de l'univers, les aigles
Sont les pourvoyeurs du chacal !

Une autre particularité signale cette campagne, qui démembre en un seul jour l'empire d'Autriche : la partie dominante de la bourgeoisie de Vienne, craignant un siége, pétitionne auprès de l'empereur pour que la ville ne soit pas défendue !

Comme les petites principautés italiennes à Solférino, les petites principautés allemandes croulent à Sadowa. Un seul coup de fusil à aiguille tue plusieurs patries ; le Hanovre, la Saxe, le pays de Bade, la ville libre de Francfort, la Bavière même deviennent prussiens. La France, qui voit poindre la redoutable unité allemande, s'occupe de perfectionner ses armes.

L'Italie croit le moment venu d'en finir avec Rome et de venger sa victoire de Castelfidardo. Elle lance Garibaldi sur le reste de l'Etat pontifical. Mais ce pirate rencontre partout quelque poignée de héros qui le tiennent en respect. Les cadavres d'un petit nombre

de généreux enfants, tombés sur la frontière sacrée, empêchent le ravisseur de passer. Après une escarmouche de près de deux mois, les bandes de Garibaldi, très-supérieures en nombre, sont enfin rompues à Mentana. Il fuit.

Cependant la France, inquiète du fusil de Sadowa, s'en est emparée. Elle a, de plus, une arme nouvelle, la *mitrailleuse*, dont elle désire voir l'effet. Les motifs de guerre ne manquent pas. L'unité de l'Allemagne menace l'équilibre du monde ; elle s'accomplit. La Prusse, orgueilleuse de sa fortune, y court ouvertement, sans tenir compte des traités. La France peut dire encore qu'elle est catholique, et qu'elle ne peut souffrir que le protestantisme allemand et le schisme russe deviennent tout à fait prépondérants en Europe. Mais cette grande raison n'est plus, en France, du nombre des raisons politiques. Il faut aussi ménager les principes qu'on a établis, et les dogmes qu'on a créés pour d'autres circonstances, le principe de non-intervention, le principe de la liberté des peuples, le dogme des nationalités. De quel droit empêcher la Prusse de faire ce que l'on a trouvé bon que fit l'Italie ? Et puis, enfin, et surtout, il faut satisfaire le besoin malheureux de ne pas dire la vérité. On cherche donc un pretexte : il se présente à point. Il vient d'Espagne, Dieu sait comment, et la guerre est déclarée. Elle s'annonce formidable, et elle est saluée avec un enthousiasme que son motif officiel ne justifie pas. Qu'importe à la France que

M. de Bismark ait fait une impertinence à M. Benedetti, et qu'un Hohenzollern monte sur le trône d'Espagne, devenu la proie des Prim et des Serrano? La France n'a plus ni tant de souci de la politesse diplomatique, ni tant de prévoyance sur l'avenir des peuples voisins, et sait assez que l'Espagne est pour longtemps perdue. Néanmoins elle pousse un cri de guerre unanime, elle court aux armes avec une joie furieuse et redoutable, et le monde s'attend à un de ces chocs qui font crouler les empires.

Plus on considère ce mouvement, plus on écoute la foule qui s'y abandonne, moins on y trouve une cause que cette foule puisse accepter. Ils mettent de côté leurs maximes, ils oublient leurs intérêts, ils méprisent jusqu'à leurs besoins. Ils veulent la guerre, et ils ne savent pas pourquoi ils la font. Ils parlent de venger de vieilles injures, de délivrer des opprimés, de s'affranchir eux-mêmes; ils chantent la *Marseillaise*, qui dans cette circonstance n'a aucun sens. Ils laissent égorger la Pologne, et ils veulent ressusciter le Hanovre et la Saxe. Il ont trouvé bon que Parme, Modène, Florence et Naples fussent envahis, ils applaudiraient peut être à l'invasion de Rome, et ils veulent empêcher Bade et Munich de s'annexer. Il ont prêté leur argent à Cavour, ils ont décerné à Garibaldi des couronnes, et il haïssent Bismark qui ne fait pas davantage et qui les a moins insultés. Quelques-uns, pour consoler leur philanthropie et la mettre d'accord avec la passion qui les anime,

disent que cette guerre, devînt-elle universelle, est bonne cependant, « parce qu'elle sera la dernière ! » Ayant ainsi calmé leurs scrupules d'humanité, ils s'occupent joyeusement d'organiser des ambulances et chantent : *Qu'un sang impur abreuve nos sillons !*

Ils convient de noter ces contradictions. Quoique douloureusement visibles, elles vont d'ailleurs au but de Dieu, et elles aident à comprendre le phénomène de la guerre.

CHAPITRE II

La guerre est un phénomène divin.

« Qu'on remonte au berceau des nations, dit Joseph de Maistre, qu'on descende jusqu'à nos jours; qu'on examine les peuples dans toutes les positions possibles, depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de civilisation la plus raffinée : toujours on trouvera la guerre. Par cette cause, qui est la principale, et par toutes celles qui s'y joignent, l'effusion du sang humain n'est jamais suspendue dans l'univers. Tantôt elle est moins forte sur une plus grande surface, et tantôt plus abondante sur une surface plus étendue; en sorte qu'elle est à peu près constante. Mais, de temps en temps, il arrive des événements extraordinaires qui l'augmentent prodigieusement, comme les guerres puniques, les triumvirats, les victoires de César, l'irruption des Barbares, les Croisades, les guerres de religion, la succession d'Espagne, la Révolution française... *Il n'y a qu'un moyen de comprimer le fléau de la guerre,*

c'est de comprimer les désordres qui amènent cette terrible purification.

« Dans Euripide, Hélène, est soustraite par les dieux au juste ressentiment des Grecs, et placée dans le ciel à côté de ses deux frères, pour être avec eux un signe de salut aux navigateurs. Apollon justifie cette étrange apothéose : « La beauté d'Hélène, dit-il, ne fut qu'un « instrument dont les dieux se servirent pour mettre « aux prises les Grecs et les Troyens et faire couler « leur sang, afin d'*étancher* sur la terre l'iniquité des « hommes devenus trop nombreux (1). »

« Apollon parlait fort bien ; ce sont les hommes qui assemblent les nuages, et ils se plaignent ensuite des tempêtes.

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre ;
C'est le courroux des cieux qui fait armer les rois (2). »

Le moment n'est pas favorable pour railler le *Congrès de la paix*, et son bruit assez ridicule. Néanmoins, à la vue de ce qui se passe et de ce qui s'est toujours passé dans le monde, il faut avouer que parmi les personnes qui composaient cette assemblée (il y en avait de très-honnêtes), aucune n'a paru avoir suffisamment réfléchi sur les causes profondes, sur le caractère et sur les effets de la guerre. Toute guerre offre quelque chose de mys-

(1) Euripide, *Oreste*.
(2) J.-B. Rousseau.

térieux dans son origine, dans sa marche et dans ses résultats. Même lorsqu'elle produit ce que l'on en attend, elle le produit autrement qu'on ne l'attendait. Il en sort des conséquences imprévues, des forces dont on ne sait plus la mesure, des hommes dont on ne peut prévoir la destinée. L'anecdote prête à Turenne une parole grossière, et qui ne saurait être en tout cas l'expression de sa vraie pensée. *Dieu*, aurait-il dit, *est toujours pour les plus gros bataillons*. Il n'y a rien qui soit démontré plus faux par le tableau que nous avons tracé de la guerre depuis le commencement du monde, et Turenne lui-même gagna presque toutes ses batailles sans avoir les plus gros bataillons. Dieu n'est pas même du côté des plus habiles généraux et des soldats les plus courageux, force qui vient de lui également, bien supérieure à celle du nombre. Dieu est du côté de la justice, mais à sa manière, qui n'est pas toujours la nôtre. Par des moyens secrets et tout-puissants, par des vues dont le résultat immédiat nous trompe et dont le résultat futur nous échappe, tantôt cette justice inflige à ceux qu'elle veut servir une défaite heureuse, tantôt elle concède la victoire à ceux qu'elle veut perdre, et leur donne l'empire du monde, *comme un présent de nul prix*.

« Les rois, s'écrie Massillon, s'élèvent contre les rois, les peuples contre les peuples ; les mers, qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur ; un misérable champ

de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé (1). »

Mais Massillon déclame. Joseph de Maistre nous jette des aperçus bien contraires : « Il y a lieu, dit-il, de douter que cette destruction violente soit, en général, un aussi grand mal qu'on le croit : du moins, c'est un de ces maux qui entrent dans un état de choses où tout est violent et *contre nature*, et qui produisent des compensations. D'abord, lorsque l'âme humaine a perdu son ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangreneux qui suivent l'excès de la civilisation, elle ne peut être retrempée que dans le sang. Il n'est pas aisé, à beaucoup près, d'expliquer pourquoi la guerre produit des effets différents suivant les différentes circonstances. Ce qu'on voit assez clairement, c'est que le genre humain peut être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche, et qui gagne souvent à cette opération. A la vérité, si l'on touche le tronc, ou si l'on coupe en tête de saule, l'arbre peut périr : mais qui connaît les limites pour l'arbre humain ? Ce que nous savons, c'est que l'extrême carnage s'allie souvent avec l'extrême population, comme on l'a vu surtout dans les anciennes républiques grecques et en Espagne (2). Les lieux communs sur la guerre ne signifient

(1) Massillon, *Avent.*

(2) L'Espagne, à cette époque, a contenu jusqu'à 40 millions d'habitants, aujourd'hui elle n'en a que 10... Autre-

rien : il ne faut pas être fort habile pour savoir que plus on tue d'hommes, moins il en reste dans le moment, comme il est vrai que plus on coupe de branches, moins il en reste sur l'arbre ; mais ce sont les suites de l'opération qu'il faut considérer. Or, en suivant toujours la même comparaison, on peut observer que le jardinier habile dirige moins la taille à la végétation absolue qu'à la fructification de l'arbre : ce sont des fruits, et non du bois et des feuilles, qu'il demande à la plante. Or, les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent surtout à l'état de guerre. On sait que les nations ne parviennent jamais au plus haut point de grandeur dont elles sont susceptibles qu'après de longues et de sanglantes guerres. Ainsi, le point rayonnant pour les Grecs fut l'époque terrible de la guerre du Péloponèse ; le siècle d'Auguste suivit immédiatement la guerre civile et les proscriptions ; le génie français fut dégrossi par la Ligue, et poli par la Fronde, etc. ; tous les grands hommes du siècle de la reine Anne, naquirent au milieu des commotions politiques. En un mot, on dirait que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *Génie*.

fois, la Grèce fleurissait au sein des plus cruelles guerres ; le sang y coulait à flots et tout le pays était couvert d'hommes. « Il semblait, dit Machiavel, qu'au milieu des meurtres, des proscriptions, des guerres civiles, notre république en devînt plus puissante. »

« Je ne sais si l'on se comprend bien lorsqu'on dit que *les arts sont amis de la paix.* Il faudrait au moins s'expliquer et circonscrire la proposition ; car je ne vois rien de moins pacifique que les siècles d'Alexandre et de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de François Ier, de Louis XIV et de la reine Anne (1). »

Conclurons-nous que la guerre est un bien, ou seulement n'est pas un mal ? Non ; mais nous conclurons qu'elle entre dans les moyens de Dieu, qui marche à ses desseins à travers les vaines agitations des hommes, et qui sait faire de leurs désordres mêmes autant d'instruments de l'ordre qu'il a établi. Quand les crimes de la terre, poussés au delà de toute mesure, fatiguent enfin sa patience, alors, laissant agir les causes secondes, il se sert de la guerre pour punir et corriger en même temps cette corruption ; et il déchaîne ces cruels événements que saint Augustin trouve nécessaires : *Clades quibus per certa intervalla locorum et temporum genus humanum* oportet *affligi.* Terrible *il faut !*

En déchaînant les fléaux, Dieu ne laisse pas de s'en réserver la conduite. La sentence est d'un juge irrité, le résultat révèle le cœur d'un père. Il déchaîne les maux de la guerre, il les arrête, il les répare, et le champ le plus dévasté est celui qui donnera demain les plus belles moissons. La faiblesse des hommes éclate dans ces formidables jeux de leur puissance.

(1) *Considérations sur la France*, ch. III.

C'est à propos des rois qui font la guerre que l'on peut dire avec Bossuet : « Tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force supérieure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus ; ni ils ne sont les maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils. Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense pour la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie, qu'il voulait détruire, devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs. En un mot, il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens (1). » Ainsi, des tyrans qui voulaient s'emparer de toute la terre, ont fait la guerre sans autre succès que de perdre leur propre couronne; et des peuples orgueilleux, mettant leur confiance dans une force longtemps triomphante, ont péri par la suite même de leurs triomphes.

(1) *Hist. univ.*

L'heure est venue d'une de ces grandes immolations, voulues par la justice divine, nécessitées par l'intérêt même des peuples qui vont la subir. *Mors*, *sanguis*, *contentio et rhomphæa*, *oppressiones*, *fames et contritio*, et *flagella*, *super iniquos creata sunt.* La mort, le sang, les querelles, l'épée, et les oppressions, et la famine, et les ruines, et les autres fléaux ont tous été créés pour accabler les méchants (1). « N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang ? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre ; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à *éteindre l'expiation dans le monde* (2). »

L'arrêt est porté : il s'exécute. De même qu'il n'y a point de roi guerrier qui se puisse assurer du résultat de la guerre, il n'y a point de roi pacifique qui puisse procurer la durée de la paix. Son adversaire ne veut rien entendre ; l'ambition le pousse, l'orgueil lui ferme les yeux et les oreilles. Il est trompé par ses conseillers, il met sa confiance dans le nombre de ses soldats et

(1) Ecclésias., XI, 9-10.
(2) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

dans la force de ses murailles ; son peuple même est animé d'une fureur guerrière, et le parti qui veut courir l'aventure l'emporte sur celui qu'elle effraie. Ou bien, s'il n'existe pas cause de guerre, si les peuples sont épuisés par de longues vicissitudes, — je ne dis pas s'ils sont assez sages pour vouloir en masse les douceurs de la paix : cette sagesse est inconnue aux peuples, surtout aux peuples corrompus ; — si leur faiblesse paraît telle à leurs ennemis et telle à eux-mêmes qu'il suffise d'un coup pour leur faire accepter même l'esclavage sous le nom de paix, alors Dieu fait naître quelque part un homme de guerre, et tous les conseils de la sagesse ou de la peur sont écartés. Dieu appelle Cyrus deux cents ans avant sa naissance : « Viens ! *Tu n'es pas encore ; mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton approche, je mettrai les rois en fuite, je briserai les portes d'airain* (1). Il appelle Alexandre. Daniel prophétise le vainqueur des Perses, comme Isaïe a prophétisé le vainqueur des Assyriens : *Le voyez-vous ce conquérant ? Avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds, et ne touche pas la terre* (2) ! Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, dit Bossuet, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses

(1) Isaïe.
(2) Dan., VIII, 5.

saillies, et n'est arrêté ni par montagnes, ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains. *A sa vue il s'est animé; efferatus est in eum*, dit le prophète; *il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie.*

C'est Alexandre, c'est César, c'est Napoléon. « La terre n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine* étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. Sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais. Il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir.* Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat. Innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort.

« L'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les

crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères (1). »

De Maistre écrivait ces pages, ou du moins concevait ces pensées à Saint-Pétersbourg, il y a un demi-siècle, au milieu de cette période de guerres où l'*ange exterminateur, tournant autour de l'Europe, était présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite*. L'Europe expiait le XVIII[e] siècle; et de tous ces fleuves de sang qui étanchaient la terre, le plus large coulait des veines de la France. La Russie, encore à demi barbare, moins coupable dans sa corruption que les autres peu-

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

ples, était aussi la nation la plus ménagée. Le sang que la guerre lui coûta lui fut payé avec usure. Elle sortit du combat glorieuse, aguerrie, agrandie, presque dominante, libre du moins sur toutes les voies de son ambition. Bossuet établit que Dieu supporte les erreurs et les crimes des peuples avec une longue patience : « *Les iniquités des Amorrhéens ne sont pas encore accomplies*, dit le Seigneur à Abraham. Quelque volonté qu'il eût de lui donner l'héritage qu'il avait promis à sa foi, il en suspend la donation actuelle par un conseil de miséricorde. Il accorde aux Amorrhéens quatre cents ans, pendant lesquels il exerce la patience de son peuple, et attend ses ennemis à la pénitence. Arbitre de l'univers, qui vous obligeait à tant de ménagements, vous qui ne craignez personne? — *C'est que vous voulez montrer que vous faites tout avec justice, et que plus vous êtes puissant, plus vous aimez à pardonner.* »

CHAPITRE III

Mission de Napoléon Bonaparte.

Etudions la mission de cet homme, qui est apparu au monde moins comme un guerrier que comme la formidable et mystérieuse figure de la guerre.

Dans le milieu de la dernière moitié du XVIII[e] siècle, l'Europe tout entière n'offrait qu'un spectacle de scandale. Jamais, depuis que la société chrétienne avait une existence politique, la souveraineté ne s'était signalée par un pareil et plus unanime oubli de ses devoirs. Les noms des rois de cette époque sont autant de souvenirs de débauche, de frivolité, d'irréligion, de despotisme. Sous un vernis général de philosophie et de littérature, c'était partout le mépris de Dieu et le mépris de l'âme humaine poussé aussi loin qu'il peut aller. En France, Louis XV; en Allemagne, l'athée Frédéric, le sectaire Joseph, la foule corrompue des petits princes, dont les uns habitaient un sérail, dont les autres vendaient leurs sujets. Catherine *la Grande* régnait en Russie, du fard sur la joue et du sang aux mains. Le monstrueux

Joseph souillait le trône de Portugal : un historien philosophe nous le montre repu de voluptés sacriléges, dormant du sommeil de la brute, tandis que son ministre Pombal faisait monter la noblesse sur l'échafaud et le sacerdoce sur le bûcher. Les rois d'Angleterre brillaient à la fois par la galanterie des Français et par l'ivrognerie des Allemands, et l'homme d'État du parlement britannique était le cynique Walpole. Charles III d'Espagne, peut-être incrédule sous des dehors chrétiens, livré en tout cas aux conseils des philosophes, étonnait l'opinion par l'une des plus violentes iniquités qui pèsent sur les mémoires royales. En Italie, on se souvient à peine des princes ; mais on sait les noms de leurs ministres, complices des encyclopédistes, véritables pionniers de la destruction. Le patriciat vénitien, aux trois quarts hérétique, entièrement corrompu, allait disparaître sans même laisser de débris. Gênes, digne d'un meilleur sort, attaquée cependant par le ver du philosophisme, n'avait plus que l'ombre de son ancienne puissance et de son ancienne vertu.

Souverains et aristocraties se détachaient de l'Église, la haïssaient, l'opprimaient, travaillaient à sa ruine, les uns pour s'enrichir de ses dépouilles, les autres par un simple effet de cette affreuse maladie de l'âme qui s'appelle la haine de Dieu. Durant ce malheureux siècle, la haine de Dieu s'était répandue comme une épidémie dans l'Europe, arrivée au comble de la prospérité et de l'ingratitude. La conjuration était générale; Voltaire

donnait le mot d'ordre au monde civilisé. Depuis le triomphe de l'Arianisme, — mais alors il restait les Barbares, — l'Eglise n'avait jamais été attaquée avec autant de ruse et d'ensemble; jamais ses défenseurs n'avaient paru si faibles et si déconcertés. Du côté de Dieu, pas un peuple, pas un prince, pas un grand homme! On eût dit que la séve ne circulait plus dans l'arbre catholique. Des branches immenses semblaient déjà mortes, quoique non encore détachées du tronc. Là même où la résistance était de strict devoir, on laissait faire le mal, lorsqu'une lâche jalousie n'y applaudissait pas. Nulle part, pas même parmi ceux qui étaient désignés pour périr, ne s'élevait une protestation courageuse en faveur des droits de saint Pierre. Le pontife romain, contemplant l'univers, n'y voyait debout que ses ennemis. Le Maître éternel des événements et des hommes voulut éprouver jusqu'à l'angoisse la foi qui ne désespérait pas encore, lorsque, après ce conclave obsédé d'embûches politiques où les souverains s'étaient promis de trouver un pape à leur gré, on vit le successeur conciliant de l'héroïque Clément XIII, cédant à des considérations que le monde ne pouvait pas comprendre, remplir, en effet, l'attente des couronnes, et leur sacrifier la Compagnie de Jésus!

Une immense clameur s'éleva insolemment sur la terre. Mesurant les suites de ce succès, qui du même coup éteignait presque l'apostolat et mettait sous leur influence et bientôt dans leurs mains l'éducation de la

jeunesse, les ennemis de l'Église crurent avoir vaincu. Ivres de leur victoire et parodiant le mot de l'Apostat mourant, ils s'écrièrent qu'ils en avaient fini du Galiléen.

Mais pendant qu'ils se réjouissaient, il y avait quelque part un berceau qui contenait la vengeance de Dieu.

Sur les grèves d'une île sans gloire, il y avait un enfant, non pas de race royale, non pas même de race illustre ; un enfant pauvre, presque un enfant du peuple, le fils d'un pauvre gentilhomme, le neveu d'un pauvre prêtre. Cet enfant, Dieu le gardait là pour châtier de son épée la félonie des rois, pour châtier de son bon sens l'orgueil des lettrés et des philosophes ; pour livrer les uns à ses soldats, les autres à sa police ; pour relever par un acte de sa volonté l'Église qu'ils s'étaient flattés d'avoir abattue.

La république de Gênes n'avait pas voulu laisser mourir de faim, au milieu des flots, les Pères de la Compagnie de Jésus, que Charles III d'Espagne envoyait au Pape, que le Pape lui renvoyait, et à qui les gouvernements philosophes fermaient leurs ports, comme s'ils eussent été pestiférés. Émue de pitié sur tant d'innocence accablée de tant d'infortune, Gênes leur avait ouvert la Corse, qui lui appartenait. Mais Choiseul s'en étant irrité, la République, pour l'adoucir, avait cédé la Corse à la France. C'était en 1769. Deux mois après, le jour de l'Assomption, naissait à Ajaccio, et *naissait*

Français, cet enfant dont je viens de parler, cet enfant qui fut Napoléon Bonaparte !

Louis XIV, sous prétexte de venger une prétendue insulte faite à son ambassadeur à Rome par la garde corse du pape, mais en réalité pour humilier le pape jusque sous les yeux des Romains, avait fait élever dans la ville éternelle une pyramide sur laquelle on lisait que désormais la nation corse ne pourrait plus servir le Saint-Siége : et voilà que, moins de cent ans après, la Corse donne au monde cet enfant qui s'asseoira sur le trône de Louis XIV, cette famille qui deux fois en un demi-siècle attachera son nom à deux grandes victoires de la papauté : en 1803 par le Concordat, en 1849 par la restitution de Rome.

Dès que Napoléon Bonaparte est né, dès que l'histoire a prononcé ce nom, toute la face des choses prend un autre aspect. La Révolution, si habilement préparée, si follement voulue, éclatera ; elle remplira sa mission de colère. Mais pour le spectateur, le bras de Dieu est présent. On sait ce qui devra périr et ce qui sera sauvé.

Bonaparte est perdu dans la foule ; tout le monde l'attend et personne ne le voit ; il s'ignore lui-même ; il fait obscurément, comme mille autres, son métier militaire. Enfin Dieu l'appelle : il paraît, l'un des plus jeunes soldats de ces armées immenses, bientôt leur plus illustre général. Dieu le conduit partout où le soleil de la victoire jette de plus éblouissants rayons. Entre tant d'hommes de guerre, il n'est question que de lui ; entre

tant de politiques, et lorsque toute cette race royale pour qui la Vendée a combattu est encore vivante et jeune, la France n'espère qu'en lui. Il revient d'Égypte seul, plus triomphant que s'il ramenait son armée. Une acclamation unanime le salue. Tout fut dit, tout fut fait ce jour-là. Toutes les férocités, toutes les rancunes, toutes les ambitions, tous les services, tous les droits, font place à l'empereur. Il relève l'autorité, il impose la règle, il restaure la discipline, il rétablit le culte, il ramène le sentiment de la durée. On sent qu'il existe une tutelle sociale, on a un avenir. Dans les débris de l'ancienne société Bonaparte trouve des courtisans; la Vendée lui donne des soldats.

Sans doute, l'Empire n'est qu'un camp; il ne pouvait être autre chose. Mais dans ce camp, la science, les lettres, l'étude, ont leur quartier plein de priviléges. Il ne dépendait pas du maître tout seul d'y introduire et d'y faire régner la raison, et ce n'est pas uniquement sa faute si les lettres ont manqué à la vérité. « Tout homme « qui peut espérer quelques lecteurs, disait alors Chateaubriand, rend un service à la société en tâchant « de rallier les esprits à la cause religieuse; et dût-il « perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé en « conscience de joindre sa force, toute petite qu'elle est, « à celle de cet homme puissant qui nous a retirés de « l'abîme (1). »

(1) Préface de la première édition du *Génie du christianisme*, 1802.

La Révolution avait compté avec Bonaparte ; les monarchies comptent à leur tour. Un ouragan de fer et de feu se promène quinze ans à travers l'Europe. Dans cet écroulement des trônes, dans ces longs abaissements de toute l'aristocratie européenne décimée tant de fois, dans ces antiques fortunes ou radicalement anéanties ou terriblement humiliées, dans cette domesticité de vieux rois remplissant les antichambres du roi de la Révolution, vainqueur de la Révolution, aveugle qui ne veut pas voir la vengeance de Dieu ! Oui, ce sont des choses douloureuses et sanglantes ! Jamais Dieu n'avait ainsi traité la souveraineté, depuis que la Croix surmontait les couronnes. Mais pourquoi ces monarques avaient-ils abjuré la Croix ? Pourquoi avaient-ils permis et trouvé bon qu'un ramas de scribes entreprissent de rendre méprisable l'emblème sacré qui est le double gage des peuples et des rois, garant à ceux-ci de leur puissance, à ceux-là de leur dignité ? Ces rois qui formaient la cour de Napoléon, qui venaient chercher ses ordres, qui loin de lui tremblaient devant ses ambassadeurs, ils avaient soudoyé les blasphèmes des disciples de Voltaire ; leurs pères ou eux-mêmes avaient refusé au vicaire de Jésus-Christ, non-seulement leur obéissance en matière spirituelle, mais jusqu'aux égards extérieurs qu'on se doit entre souverains. Le pape n'avait été pour eux qu'un prêtre, un homme de rien, un intrus qui déparait la famille des majestés humaines. Les voilà inclinés devant ce soldat de fortune qui ôte et

donne les couronnes à qui lui plaît. *Intelligite, reges!* Vous avez si bien fait que le pape n'est plus grand'-chose sur la terre; mais Dieu est au ciel ce qu'il a toujours été, et vous n'avez dans sa main que votre poids. *Intelligite*, comprenez, souvenez-vous, ne diminuez pas le nombre de ceux qui prient pour vous!

Mais si Dieu promène sa vengeance, il promène aussi la miséricorde et la résurrection. Où allaient les monarchies, où menaient-elles les peuples? Quant à l'Église, quelles que fussent les intentions des hommes, dans le cours de ces événements déchaînés contre elle, tout semble s'être fait pour elle. L'apostasie l'épure, le martyre la rajeunit, l'exil et la pauvreté la fécondent; elle est affranchie par la guerre. Que d'entraves se relâchent ou tombent avec les gouvernements qui les avaient lentement et savamment établies! La renaissance catholique de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hollande, de Genève, est inaugurée ou préparée par ces ébranlements. Le canon de l'Empire a rompu l'édifice politique du Protestantisme; il y a fait une brèche qui ne sera jamais réparée.

Tout, jusqu'à l'hostilité prête à dégénérer en persécution générale où Napoléon eut le malheur de se laisser entraîner; tout, par la grâce de Dieu, a servi la cause de l'Église. D'un côté, les pensées de Napoléon furent un grand malheur; de l'autre, il a été bon que cette conséquence extrême des thèses régaliennes se révélât, qu'on en vît tout le péril, que les consciences

alarmées cherchassent et reconnussent le seul terrain où la résistance est invincible.

Il a été bon aussi que le pontife romain, timide et prisonnier, parût cependant, à la face du monde, le seul prince que Bonaparte n'ait pas su contraindre à l'abandon d'un devoir. Quand l'Angleterre ourdissait tant de mensonges et soldait tant de défections; quand l'orgueilleuse Autriche donnait la main d'une archiduchesse à l'époux divorcé de Joséphine, ce pape captif, ce souverain détrôné, ce pauvre prêtre, regardant son crucifix après avoir écouté les messages impérieux de la toute-puissance humaine, répondait : « Non, je ne donnerai pas ma conscience pour retrouver ma couronne : *Non possumus!* » Le monde avait besoin de cet enseignement si humble et si fier.

Je ne fais pas le panégyrique de Napoléon : je considère simplement sa destinée, et j'y vois plus d'un trait des complaisances d'en haut. Dieu ne lui permit pas de triompher; il daigna le punir.

Dieu ne veut pas qu'il s'assouvisse de succès, comme ceux de qui une prospérité vengeresse éloigne à jamais toute pensée de retour sur eux-mêmes. Il le punit; il le fait redescendre, peut-être devrais-je dire il le fait remonter à la condition humaine, le réveillant de l'ivresse de la fortune et de l'oubli de la dernière heure, lui donnant le temps propice pour cette bataille suprême ou tout homme rencontre en face le seul ennemi dont il importe de n'être pas définitivement vaincu.

Mais quelle punition, quelle défaite et quel théâtre de mort! Cet effort de tous les rois contre lui seul, cette conjuration des éléments, ces dernières foudres lancées d'une main si sûre et dont chaque coup abat une armée, ce rocher où il va s'éteindre, comme le soleil dans les flots, prisonnier que peut seule garder l'immensité des abîmes, cercueil auquel il faut l'immensité de la mer : quel conquérant, rêvant d'élever sa poussière au-dessus des splendeurs de sa vie, eût imaginé rien de plus auguste? Cinq années lui sont accordées pour se voir dans le passé et dans l'avenir, pour se justifier ou s'expliquer devant les hommes, pour s'abaisser devant Dieu. Durant cinq années, il reste debout sur le seuil du tombeau; il y descend pas à pas, environné d'admiration, d'amour, de pitié, sacré par l'expiation comme il l'avait été par la gloire.

Ainsi il entra dans la postérité, dans la poésie, dans la douleur populaire, léguant au plus fier des peuples, avec tant de souvenirs illustres, devenus touchants, une défaite à venger; laissant, pour avocats de sa mémoire, un million de vieux soldats vainqueurs par lui, vaincus une fois en lui. Il n'a pas pu craindre d'avoir passé comme un météore. Le soldat se pare de sa cicatrice, et oublie le médecin qui a pansé sa blessure. Ainsi font les peuples; le nom des conquérants leur reste cher. On dirait qu'un instinct sublime leur fait reconnaître la main de Dieu qui les flagelle, mais qui les purifie.

Tels avaient été les maux de l'anarchie que la France, après avoir payé à son libérateur un tribut de près de trois millions d'hommes, resta reconnaissante. Au bout de trente ans, voyant l'anarchie reparaître, elle donna soudain au nom de Bonaparte la force nécessaire pour museler l'hydre. Huit millions de voix, s'élevant vers le neveu du grand tueur d'hommes, lui dirent : « Prends « l'épée, prends le sceptre, fais la paix, fais la guerre ; « mais sauve-nous des forbans, des sectaires et des « athées ! Sauve-nous de l'anarchie ! » Proud'hon, de sa plume faite pour tuer les âmes, a voulu peser le sang que Bonaparte fit couler. Oui ! du sang de près de trois millions de soldats, il n'est resté que les tables mortuaires les plus étendues qui aient été dressées sous le même espace de temps parmi les nations modernes ! Mais auparavant, le guerrier avait abattu les échafauds, relevé les autels, rétabli la borne des héritages, ranimé la civilisation, rendu à la France son honneur, peut-être sauvé sa nationalité ; en un mot, il avait vaincu l'anarchie. Pour cette première victoire, tout le reste lui a été pardonné. Le 18 brumaire, la plaie intérieure a été guérie : un maître est venu appesantir sa main sur les laquais révoltés qui pillaient la maison ; trente millions d'âmes ont été arrachées au joug du crime, aux impuissantes tentatives de la demi-vertu. Il a fallu obéir encore, mais à un héros, non plus à d'ignobles sicaires et dans la défaillance d'une ignoble terreur. Il a fallu mourir encore, mais sur le champ de bataille,

de la belle mort française, à l'ombre du drapeau glorifié. Le sophiste ne fait pas de différence de cette mort avec celle qu'on allait chercher en charrette et recevoir par la main d'un bourreau, qui partageait la dépouille des cadavres. Le Français qui mourait sous la République laissait après soi sa famille en péril et la France déshonorée; celui qui tombait sous l'Empire léguait aux siens l'honneur de son sacrifice, et il pouvait croire, en tombant, qu'il agrandissait la patrie. Se soulevant sur ses membres mutilés, du dernier regard de ses yeux et du dernier son de sa voix, il saluait l'Empereur: Sois béni, César, pour la gloire de ma mort! Et après tout, cet enthousiasme ne s'est pas entièrement trompé, ce noble sang n'est pas resté stérile: s'il n'a pas élargi la frontière, il la préserve encore par l'impression durable que le monde en a gardée. Il n'y a pas un de nos champs de bataille en Europe qui ne soit un poste avancé de la France au cœur de l'ennemi; et c'est pourquoi la France ne comptera jamais le sang que Napoléon lui a coûté : ce sang a été son expiation, sa délivrance et le gage de sa splendeur future.

CHAPITRE IV

Le conquérant injuste.

Dieu fait dire à David : « Béni soit le Seigneur mon « Dieu, qui me rend fort pour le combat, et qui forme « mes mains à la guerre (1). » Dieu donc, suivant la remarque de Bossuet, veut que nous sachions que c'est lui-même qui forme les princes guerriers. Mais il ne livre pas pour cela la terre à leur bon plaisir, et ils lui rendront compte de la force qu'il leur a donnée.

« Dieu a tant d'horreur des meurtres et de la cruelle effusion du sang humain, qu'il veut, en quelque façon, qu'on regarde comme coupables jusqu'aux bêtes qui le versent : « Je redemanderai votre sang de la main de « toutes les bêtes et de celles de tous les hommes qui « auront répandu le sang humain, qui est celui de leurs « frères. » Il semblerait à entendre ces paroles que Dieu voudrait obliger les animaux farouches à respecter l'ancien caractère de domination qui nous avait été

(1) Ps. CXLIII.

donné sur eux, quoique presque effacé par le péché. Le violement en est réputé aux bêtes comme un attentat, et c'est une espèce de punition où il les assujettit de les rendre si odieuses, qu'on ne cherche qu'à les prendre et à les faire mourir.

« La raison de cette défense est admirable : « C'est, « dit-il, que l'homme est fait à l'image de Dieu (1). » Cette belle ressemblance ne peut trop paraître sur la terre. Au lieu de la diminuer par des meurtres, Dieu veut, au contraire, que les hommes se multiplient : « Croissez, leur dit-il, et remplissez la terre. »

« Que si ravir à un seul homme le présent divin de la vie, c'est attenter contre Dieu, qui a mis sur l'homme l'empreinte de son visage, combien plus sont détestables à ses yeux ceux qui sacrifient tant de millions d'hommes et tant d'enfants innocents à leur ambition. »

Aussi l'Écriture-Sainte est pleine d'anathèmes contre les rois ambitieux et ravisseurs. Au milieu de leurs succès, elle les menace d'un prochain et cruel retour; elle applaudit à leur chute et les tourne en dérision. Bossuet trace le portrait du conquérant injuste, d'après la peinture que l'Esprit-Saint nous a laissée de Nabuchodonosor, roi de Ninive et d'Assyrie.

« Il croit que tout est à lui ; il n'y a peuple qu'il n'opprime; et si l'on refuse le joug, son orgueil s'irrite. Il

(1) Gen., IX, 6.

ne parle point d'attaquer : il croit avoir sur tous un droit légitime. Parce qu'il se croit le plus fort, il ne se regarde pas comme agresseur ; et il appelle défense le droit d'envahir les terres des peuples libres. Comme si c'était une rébellion de conserver sa liberté contre son ambition, il ne parle que d'une vengeance, et les guerres qu'il entreprend ne lui paraissent qu'une juste punition des rebelles.

« Ce superbe n'a pas besoin de conseil ; l'assemblée de ses conseillers n'est qu'une cérémonie, pour déclarer d'une manière plus solennelle ce qui est résolu d'avance, et pour mettre tout en mouvement.

« Mais voici un dernier trait : c'est de ne respecter ni connaître ni Dieu ni les hommes, et de n'épargner aucun temple, pas même celui du vrai Dieu, qu'il voudrait mettre en cendre au milieu de Jérusalem. Le roi de Ninive avait commandé à son général *d'exterminer tous les Dieux, afin qu'il n'y eût de Dieu que le seul Nabuchodonosor, dans toutes les terres que ses armes avaient subjuguées.* »

« Tantôt il s'attribue ouvertement les honneurs divins, ainsi qu'il est arrivé à presque tous les conquérants du paganisme ; tantôt, avec un orgueil outré, il rapporte ses victoires à soi-même, à sa force et à ses conseils, et il semble dire en son cœur : Je suis un Dieu et je me suis fait moi-même.

« Il contemple ses tours, ses arsenaux, ses flottes, ses trésors ? *N'est-ce pas là cette grande Babylone que*

j'ai bâtie dans la force de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire, pour être le siége de mon empire? sans songer qu'il y ait un Dieu à qui l'on doit tout.

Tel est le caractère du conquérant ambitieux et injuste. Enivré du succès de ses armes, il se dit le maître du monde et que son bras est son Dieu.

Il réussit pour un temps; Dieu le permet ainsi : « J'ai donné toutes les terres et toutes les mers à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur (1) » et ministre de mes justes vengeances : donné, non pour qu'il en fût le légitime possesseur, mais abandonnées à son ambition, pour les occuper et les envahir.

Mais le retour est terrible : « Le marteau qui a brisé « les nations de l'univers est brisé lui-même (2). Le « Seigneur a brisé la verge dont il a frappé le reste du « monde (3). Je tombe sur toi, ô superbe, dit le Sei- « gneur des armées : ton jour est venu, et le temps où « tu seras visité. Dieu renversera Babylone comme il a « fait Sodome et Gomorrhe, et ne lui laissera aucune « ressource (4). Il n'y a plus de remède à ses maux; « son jugement est monté jusqu'aux cieux et a percé « les nues. »

L'Esprit-Saint insulte au conquérant jeté par terre. Ecoutons Isaïe :

(1) Jérém., XXVII.
(2) Jérém., L.
(3) Isaïe, XIV.
(4) Jérém., L.

« Comment êtes-vous tombé, bel astre qui luisiez au « ciel comme l'étoile du matin, vous qui frappiez les « nations, et disiez en votre cœur : Je monterai jusqu'au « ciel ; je m'élèverai au-dessus des astres ; je prendrai « séance sur la montagne du temple où Dieu a fixé sa « demeure à côté du nord ; je volerai au-dessus des nues « et je serai semblable au Très-Haut ? Mais je vous vois « plongé dans les enfers, dans l'abîme profond du tom-« beau. Ceux qui vous verront se baisseront pour vous « considérer dans ce creux, et diront en vous regardant : « N'est-ce pas là celui qui troublait la terre, qui ébran-« lait les royaumes, qui a renfermé ses captifs dans des « cachots ? Les rois des Gentils sont morts dans la gloire « et enterrés dans leurs sépulcres ; mais vous, on vous « en a arraché, et vous êtes resté sur la terre comme « branche inutile et impure, sans laisser de posté-« rité (1). »

Terribles et foudroyantes menaces contre les rois ivres d'eux-mêmes, contre les despotes qui se font dieux, contre les oppresseurs de l'Église ! menaces toujours pendantes et toujours accomplies !

(1) Isaïe.

CHAPITRE V

Il y a de justes guerres. — Force que donne la justice. — Dieu législateur de la guerre.

Puisqu'il y a des hommes méchants et puissants, des hommes d'orgueil et d'avidité qui attaquent les nations pour s'enfler, pour s'agrandir, pour faire parade de leur puissance ou de leur génie ; qui traînent des multitudes à ces grandes immolations du champ de bataille, dans le but de trancher à leur avantage des différends que les négociations et la bonne foi devraient accommoder au profit de chacun : en un mot, puisqu'il y a d'injustes guerres, il y en a aussi de justes et de légitimes. Il faut répondre à l'agresseur, défendre le sol qu'il veut envahir, le poursuivre jusque sur le sien, lui dicter là les conditions d'une paix qui le mette pour longtemps et pour toujours hors d'état de nuire.

On trouve dans l'Ecriture-Sainte l'exemple d'un commandement exprès de Dieu pour faire la guerre : « Vous « détruirez devant vous plusieurs nations, le Réthéen, « le Gergéséen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Phéré-

« séen, le Héréen et le Jebuséen : sept nations plus « grandes et plus fortes que vous ; mais Dieu les a li- « vrées entre vos mains, afin que vous les exterminiez « de dessus la terre. Vous ne ferez jamais de traités « avec elles, et vous n'en aurez aucune pitié (1). » Saül est puni sans miséricorde et privé de la royauté, pour avoir épargné les Amalécites, un de ces peuples chananéens maudits de Dieu.

« C'étaient, dit Bossuet, des nations abominables, et dès le commencement abandonnées à toutes sortes d'idolâtries, d'injustices et d'impiétés ; race maudite depuis Cham et Chanaan, à qui la malice avait passé en nature par ses habitudes corrompues. Il est écrit dans le livre de la Sagesse : « Seigneur, vous les aviez en « horreur, parce que leurs actions étaient odieuses et « leurs sacrifices exécrables. Ces peuples immolaient « leurs propres enfants à leurs dieux ; ils n'épargnaient « ni leurs hôtes ni leurs amis ; et vous les avez perdus « par la main de nos ancêtres, parce que leur malice « était naturelle et incorrigible. » Tels étaient les anciens habitants de la Terre-Sainte, et Dieu, après les avoir supportés avec une longue patience, les en chassa par un juste jugement pour la donner aux Israélites (2). »

Ce fut encore le juste motif des Croisades, en Asie et

(1) Deut., VII, 1, 2.

(2) *Politique tirée de l'Ecriture Sainte.*

en Europe. L'Église les ordonna pour délivrer le Saint-Sépulcre, pour purger l'Europe du paganisme qui renaissait avec les hérésies, pour mettre à la raison des rois qui violaient les saintes lois de Jésus-Christ. Elle fut juste, prudente et miséricordieuse en ordonnant ces guerres, sans lesquelles la civilisation chrétienne aurait péri et qui maintinrent parmi les hommes une doctrine et des mœurs qui sont les seules bases possibles de la paix.

Bossuet marque, d'après l'Écriture, d'autres justes motifs de faire la guerre : ce sont des actes d'hostilité injustes, le refus de passage demandé à des conditions équitables, le droit des gens violé en la personne des ambassadeurs.

« Quatre rois conjurés entrèrent dans le pays du roi de Sodome, du roi de Gomorrhe et de trois autres rois voisins. Les agresseurs furent victorieux et se retiraient chargés de butin et emmenant leurs captifs, parmi lesquels était Lot, neveu d'Abraham, qui demeurait dans Sodome. Mais Dieu lui avait préparé un libérateur. Son oncle Abraham poursuivit les ravisseurs, les tailla en pièces, ramena Lot, les femmes captives avec un peuple innombrable et tout le butin, dont Abraham ne voulut rien garder pour sa part. Dieu agréa sa victoire et le fit bénir par son pontife Melchisédech, la plus excellente figure de Jésus-Christ.

« Og, roi de Basan, vient aussi à main armée à la rencontre des Israélites, pour les attaquer; et ils le taillè-

rent en pièces, comme un agresseur injuste, et lui prirent soixante villes, malgré la hauteur de leurs murs et de leurs tours.

« Pour le refus du passage, le traitement rigoureux, mais juste, que l'on fit à Séhon, roi d'Hésébon, en est un exemple bien remarquable.

« Les Israélites lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui dirent: « Nous passerons par votre terre ; mais nous « nous ne prendrons aucun détour suspect, ni à droite « ni à gauche ; nous marcherons dans le grand che- « min. Vendez-nous nos aliments et jusqu'à l'eau que « nous boirons ; nous ne vous demandons que le seul « passage. »

« Le grand chemin est du droit des gens, pourvu qu'on n'entreprenne pas le passage par la force, et qu'on le demande à condition équitable. Ainsi on déclara justement la guerre à Séhon, dont Dieu endurcit le cœur, pour ensuite lui refuser tout pardon ; et il fut mis sous le joug.

« Voilà donc deux justes motifs de faire la guerre : l'injuste refus de passage demandé à des conditions équitables, et l'hostilité manifeste qui vous rend agresseur injuste.

« Il faut rapporter à ce dernier motif ce qu'a fait le peuple de Dieu pour s'affranchir d'un joug injustement imposé, pour venger sa liberté opprimée, et pour défendre sa religion par l'ordre exprès de Dieu. Et tel a été le motif des guerres des Machabées.

« Enfin, le motif du droit des gens violé en la personne des ambassadeurs est un des plus importants. « Naas, roi des Ammonites, étant mort, et son fils étant « monté sur le trône, David dit : Je montrerai de l'amitié à Hanon, comme son père m'en a fait paraître. » Les Ammonites, qui connaissaient peu le cœur généreux et reconnaissant de David, persuadèrent à leur roi que les ambassadeurs étaient des espions qui venaient reconnaître le faible de la place et exciter les peuples à la rébellion. Ainsi il leur fit un traitement indigne ; et, sentant combien il avait offensé David, il se ligua contre lui avec les rois voisins. Mais David envoya contre eux Joab avec une armée, et marcha lui-même en personne pour achever cette guerre qui fut heureuse. »

Ainsi, Dieu permet que les nations aient soin de leur honneur, qui est une partie si essentielle de leur puissance, et la guerre est encore légitime pour venger un affront.

« On combat toujours avec une sorte de désavantage quand on fait la guerre sans sujet. On a, au contraire, sujet d'espérer qu'on met Dieu de son côté quand on y met la justice.

« Une bonne cause ajoute aux autres avantages de la guerre le courage et la confiance. L'indignation contre l'injustice augmente la force et fait que l'on combat d'une manière plus déterminé et plus hardie. On a même sujet de présumer qu'on a Dieu pour soi, parce qu'on y a la justice, dont il est le protecteur naturel.

On perd cet avantage quand on a fait la guerre sans nécessité et de gaîté de cœur ; de sorte que, quel que puisse être l'événement, selon les terribles et profonds jugements de Dieu, qui distribue la victoire par des ordres et par des ressorts très-cachés, lorsqu'on ne met pas la justice de son côté, on peut dire, par cet endroit-là, que l'on combat toujours avec des forces inégales.

« C'est même déjà un effet de la vengeance de Dieu d'être livré à l'esprit injuste de la guerre. Et il est écrit d'Amasias que ce prince ne voulut pas écouter les sages conseils du roi d'Israël, qui le détournait d'une guerre injustement entreprise, « parce que c'était la volonté du Seigneur qu'il fût livré aux mains de ses ennemis, à cause des Dieux d'Idumée qu'il avait servis. »

« Avec les conditions requises, la guerre n'est pas seulement légitime, mais encore pieuse et sainte. Au temps des Machabées, chacun disait à son prochain : « Allons, combattons pour notre peuple, pour nos saints « lieux, pour nos saintes lois, pour nos saintes cérémo- « nies (1). » C'est de telles guerres qu'il est dit véritablement : « Sanctifiez la guerre. » au sens que Moïse disait aux Lévites : « Vous avez aujourd'hui consacré vos mains au Seigneur, » quand vous les avez armées pour sa querelle (2). »

(1) I Machab., III.

(2) Bossuet, *Politique tirée de l'Ecriture Sainte.*

Dieu, sans doute, n'aime pas la guerre, il l'a assez expressément déclaré. La guerre est une punition ; Dieu n'aime pas à punir. David, quoique saint et agréable à Dieu, n'eut point la permission de bâtir le temple, pour la construction duquel il avait amassé tant de trésors et tant de matériaux, et réuni de toutes parts un si grand nombre d'excellents ouvriers. Dieu lui dit : Vous avez répandu beaucoup de sang et entrepris beaucoup de guerres; vous ne pouvez édifier une maison à mon nom. La gloire de conduire et d'achever cet ouvrage fut donnée à Salomon, le roi de la paix, dont les mains étaient pures de sang.

Néanmoins, le fléau de la guerre étant, aux mains de Dieu, un moyen d'exercer sa justice, qui est toujours un bien, et de ramener ceux qui s'écartent de sa loi par un abus de la liberté, il a fait une grande place dans son peuple même aux institutions et à l'esprit militaires. Il suscita parmi les Juifs de bons et grands capitaines, de braves soldats, d'illustres héroïnes, nommés dans les livres saints avec une gloire immortelle pour avoir vaillamment donné et cherché la mort. « Soyez homme; ne craignez rien, n'appréhendez rien (1). » C'est la première qualité qu'on demande aux hommes de commandement et le fondement de tout le reste. Néhémias, gouverneur de la Judée, lorsqu'on lui inspirait des conseils timides, disait : « Mes pareils

(1) Jos., I.

n'ont point peur et ne fuient jamais (1). » Josué leva les yeux et vit devant lui un homme qui le menaçait l'épée nue. Il s'avance sans s'effrayer et lui dit : « Êtes-vous des nôtres ou du parti de l'ennemi ? » C'était un ange. « Je suis, répondit-il, un des hommes de l'armée du Seigneur, » de cette armée invisible, toujours prête à combattre pour les serviteurs de Dieu. Et Josué l'adora, ayant néanmoins montré qu'il ne faut rien craindre à la guerre, pas même un ange de Dieu en forme humaine.

« Que chacun fasse comme moi, et suive ce qu'il me verra exécuter. » Ainsi parla Gédéon au commencement d'un combat, Ces paroles font battre le cœur de Bossuet : C'est, dit-il, l'ordre le plus noble et le plus fier que général donna jamais à ses soldats.

Judas Machabée, n'ayant que 800 hommes, ne voulut pas fuir devant 20,000 hommes et 2,000 chevaux : « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que nous fassions une action si honteuse et que nous prenions la fuite ! Si notre heure est venue et qu'il nous faille mourir, mourons en combattant pour nos frères. » Il attaqua et périt. La gloire de mourir courageusement peut valoir mieux que la victoire. La gloire, ajoute Bossuet, soutient la guerre. Ceux qui savent braver une mort assurée laissent à leur pays une réputation de valeur qui étonne l'ennemi, et, par ce moyen, morts, ils continuent de combattre.

(1) II Esdr., VI.

Jamais, chez aucun peuple, aucun poëte n'a fait entendre d'aussi beaux chants de guerre qu'on en trouve dans les Prophètes. C'est là qu'éclatent avec une sublime simplicité, au milieu des plus amères afflictions, l'amour des lois et de la patrie, l'ardeur des combats, la confiance au Dieu des armées, le mépris de la mort, la certitude d'un triomphe suprême.

« Publiez ceci parmi les peuples, s'écrie Joël : qu'ils « se liguent, qu'ils consacrent leurs soldats pour la « guerre, que leurs braves s'animent, et que tout ce « qu'ils peuvent mettre d'hommes en campagne se lève « et marche contre Dieu :

« Forgez des épées du coutre de vos charrues ; du fer « de vos hoyaux, faites des lances ; que le faible même « dise : Je suis fort :

« Venez, peuples, venez, accourez, assemblez-vous, « envoyez de toutes parts vos braves ; — envoyez-les « au lieu où le Seigneur les fera périr !

« Que les peuples viennent à la vallée de Josaphat : « j'y serai assis, dit le Seigneur, pour juger toutes les « nations.

« Mettez la faucille dans le blé, la moisson est mûre ; « Venez, descendez, le pressoir est plein, les cuves re- « gorgent, le mal est au comble.

« Peuples ! peuples ! à la vallée du carnage ! le jour « du Seigneur est proche ; il éclatera dans la vallée du « carnage !

« Le soleil et la lune sont voilés, les étoiles ont retiré
« leur lumière ;

« Et Dieu rugit de Sion, et sa voix retentit formida-
« blement du milieu de Jérusalem, et le ciel et la terre
« ont tremblé. Le Seigneur est l'espoir de son peuple,
« il est la force des enfants d'Israël :

« Vous saurez que j'habite Sion, ma montagne sainte,
« moi, le Seigneur votre Dieu ; et désormais Jérusalem
« sera sainte, et l'étranger n'y passera plus (1) ! »

Toute l'histoire des Machabées n'est pour ainsi dire qu'un traité de la sainteté de la guerre, où l'on voit le devoir et l'avantage de mourir pour Dieu et pour la patrie : *Fecimus pro legibus et pro sanctis prœlia*, dit Simon Machabée après la mort de ses trois frères.
« Mes frères et moi et toute la maison de mon père,
« nous avons combattu pour nos lois et pour le saint
« temple. Quelles ont été nos souffrances, on le sait !
« Tous mes frères ont péri, et je suis demeuré seul ;
« mais, à Dieu ne plaise que je veuille m'épargner
« quand l'affliction d'Israël n'est pas finie, et que je re-
« garde ma vie comme plus précieuse que celle de mes
« frères ! Les nations nous haïssent ; elles se sont as-

(1) Joel, III, 9-17. Quoique cette prophétie s'applique aux pécheurs et dépeigne l'état de l'Eglise sur la terre et les triomphes qu'elle remportera avant la fin des temps, les Juifs l'entendaient de la Jérusalem terrestre ; et, comme beaucoup d'autres, elle était pour eux un de ces chants inspirés qui promettaient l'éternité à leur patrie.

« semblées pour nous opprimer : et moi je vengerai « mon peuple, et nos enfants et nos femmes. » A ces mots, tout le peuple, que les préparatifs de l'ennemi avaient effrayé, s'écria d'une seule voix vers Simon : « Tu es notre chef à la place de tes frères. Conduis- « nous dans nos combats. Tout ce que tu nous diras de « faire, nous le ferons : *Pugna prœlium nostrum, et « omnia quæcumque dixeris nobis, faciemus* (1). » Les soldats de Simon valurent ceux de Judas. Ils combattirent avec joie les combats d'Israël : *Prœliabantur prœlium Israel cum lætitia.* Après tant d'efforts généreux et de noble sang versé, Dieu, qu'ils avaient prié dans les combats, leur donna la victoire.

« Simon délivra tout le pays et étendit ses frontières. « Il reprit la forteresse de Jérusalem et en ôta toutes les « impuretés. Sous sa protection, chacun cultivait en « sécurité son champ; et le pays de Juda était couvert « de blé, et les arbres de la campagne donnaient leurs « fruits. Les vieillards, dans les places publiques, s'en- « tretenaient de l'abondance des biens de la terre ; les « jeunes gens se paraient avec magnificence d'habits « guerriers. Chacun se tenait assis en paix sous son « figuier et sa vigne, et nul, parmi les ennemis, n'était « si hardi que d'attaquer Israël, car leurs rois furent « abattus durant tout ce temps-là. Cependant Simon « protégeait les pauvres, faisait observer la loi, punis-

(1) I Mach., XIII, 3-9.

« sait les injustes, exterminait les méchants. Et il ré-
« tablit la gloire du sanctuaire et multiplia les vases
« saints (1). »

Quelle glorification de la guerre, dans cette peinture de la paix !

Bossuet, dans sa *Politique tirée de l'Écriture-Sainte*, décrit assez longuement l'état militaire des Juifs. On voit l'importance qu'il y attache. Il fait remarquer que Salomon, ce prince si pacifique, entretenait parmi le peuple l'humeur guerrière. Rapportant tout à l'inspiration divine, « Dieu, dit-il, voulait montrer dans son peuple un État parfaitement constitué, non-seulement pour la religion et pour la justice, mais encore pour la guerre comme pour la paix, et conserver la gloire aux princes guerriers. »

(1) Mach., XIV, 6-15.

CHAPITRE VI

La guerre devant l'Eglise catholique. — Un mot sur les guerres de religion.—Abolition des sacrifices humains.

L'Église catholique prie sans cesse pour la paix; mais elle ne condamne pas la guerre en elle-même, et, loin de blâmer la profession des armes, nous verrons qu'elle l'honore et la sanctifie. Les philosophes, qui n'ont jamais réussi à faire régner la paix dans le monde, et moins que jamais lorsque le monde les a écoutés, ont reproché à l'Église de ne pas tonner contre la guerre, de bénir, au contraire, les enseignes du carnage, de chanter des cantiques d'actions de grâces lorsqu'il y a eu beaucoup de sang répandu. D'autres ont dit que le christianisme interdisait aux chrétiens le service militaire.

Bergier (1) leur répondait avec sa raison vigoureuse: Quand on remercie Dieu pour une victoire, on ne se réjouit pas du sang qui a coulé ; mais puisque la guerre

(1) *Dict. de théologie.*

ne peut être terminée que par des batailles, il est naturel de souhaiter que l'avantage soit de notre côté plutôt que de celui des ennemis, et de regarder la victoire comme un bienfait de Dieu qui peut nous acheminer à la paix. Jamais l'Église n'a chanté un *Te Deum* en pareil cas sans y joindre des prières pour la paix.

« Il n'est pas vrai qu'il soit interdit à un chrétien de porter les armes. L'Évangile rapporte la leçon que fit saint Jean aux soldats : « Ne faites violence à personne « injustement; contentez-vous de votre solde. » Il ne leur ordonna point de quitter les armes. Lorsque notre Seigneur loua la foi du centurion et lui accorda un miracle, il ne blâma point sa profession. Tertullien atteste que de son temps les armées étaient remplis de chrétiens, et qu'ils étaient bons soldats puisqu'ils ne craignaient point la mort. S'il décida qu'un chrétien ne doit pas embrasser l'état militaire, c'est qu'alors on exigeait que le soldat fît son serment par les Dieux de l'empire et rendît un culte aux enseignes chargées de leurs images. Lorsque ce danger n'exista plus, le concile d'Arles excommunia ceux qui désertaient même pendant la paix. L'horreur pour la profession militaire est une erreur des quakers, réfutée par Bellarmin. »

Il faut la hardiesse de l'ignorance pour imputer cette erreur à l'Eglise, qui honore comme saints tant de guerriers.

Aucune contradiction n'embarrassant jamais ces sophistes incrédules, toujours assurés de rencontrer

partout de nombreux complices, ils ont adressé au christianisme un reproche tout contraire et plus grave. Voltaire, répété, commenté, amplifié par quantité d'autres, s'est appliqué à peindre la religion catholique sous l'aspect d'une secte essentiellement sanguinaire, à qui l'humanité doit demander compte de tous les maux qu'elle a soufferts, au moins depuis Constantin.

« C'est, dit-il, la *superstition* (on sait ce qu'il entend) « qui a fait assassiner Henri III, Henri IV, Guillaume « d'Orange et tant d'autres ; c'est elle qui a fait couler « des rivières de sang depuis Constantin. Il n'y a pas « un siècle où la superstition n'ait causé des crimes qui « font horreur (1). »

Il est revenu maintes fois sur cette idée dans ses nombreux ouvrages ; il l'a mise aussi en vers très-plats, comme il en a fait plus souvent qu'on ne l'avoue.

Des chrétiens divisés les infâmes querelles
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'*a désolé* jamais l'Allemagne et la France... (2).

On vit plus d'une fois, plein d'une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de sa foi,
Lui crier : Meurs, impie, ou pense comme moi (3).

(1) *Pensées sur l'administration publique.*
(2) *Poëme sur la religion naturelle.*
(3) *Poëme sur la religion naturelle.*

Voltaire est plein de ces inepties, que sa fortune a accréditées, mais que l'on pardonnerait à peine aujourd'hui à nos moindres barbouilleurs de journaux. Le premier chapitre de cet ouvrage montre ce qu'il faut croire des beaux jours de l'humanité avant le Christianisme ; personne n'ignore assez l'histoire pour ne pas savoir quel cas les rois faisaient alors de la vie des hommes, et les hommes de la vie des rois. On n'a qu'à se rappeler les empereurs qui régnèrent pendant trois siècles, depuis Auguste jusqu'à Constantin. Le premier est Tibère, le dernier est Maxence ; dans l'intervalle il y a Néron, Caligula, Claude, Élagabale et tant d'autres : sur toute la suite, plus de la moitié ont été assassinés. Ces trois siècles ne sont qu'un massacre presque sans interruption. Les païens massacrent les chrétiens, les légions se massacrent entre elles, la moitié du monde est armée pour massacrer l'autre. Jamais tant de sang innocent n'a coulé sur la terre. C'est précisément avec le règne de Constantin que l'univers pacifié vit la fin de ce long martyre, et commença de respirer sous des princes chrétiens.

La guerre, les divisions, les révolutions, les conquêtes, les crimes enfin et les maux qu'ils produisent, sont de tous les siècles. Ils existaient avant le Christianisme, ils ont existé après lui ; ce qui s'est fait se fera, les passions des hommes étant les mêmes. *Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum est* (1). Mais quelle

(1) Ecclésiaste, c. VII.

odieuse mauvaise foi d'attribuer cet inévitable résultat des passions humaines à la religion qui seule fait les pacifiques, qui ne veut de triomphes que par la vertu de ses disciples, n'attaque ses ennemis que par des bienfaits, et lorsqu'elle autorise une défense légitime, condamme et réprouve encore tous les excès, toutes les cruautés, toutes les injustices !

Constantin, sans être un parfait modèle des vertus chrétiennes, fut cependant le premier prince victorieux qui donna des exemples publics d'humilité, vertu jusqu'alors si peu connue des rois et des gens de guerre. Il refusa les honneurs que ses prédécesseurs avaient acceptés, et il distribua des médailles où il était représenté lui-même dans l'attitude de la prière. Un flatteur lui parlant de sa puissance en ce monde et du juste espoir qu'il avait d'être heureux en l'autre, il répondit qu'il fallait prier pour lui, afin qu'il pût être le digne serviteur de son Maître céleste dans cette vie et dans la vie future. Il est loin de Caracalla, qui se faisait rendre un culte, et de Domitien, qui exigeait qu'on l'appelât dieu.

Notre-Seigneur Jésus-Christ mourant prie pour ses meurtriers : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Saint Étienne, au moment d'être lapidé, se met à genoux et s'écrie : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Y a-t-il rien de plus fortement inculqué aux fidèles que le précepte difficile de l'oubli des injures ? — « Opposez la douceur à leur colère, dit

« saint Ignace ; à leur erreurs, opposez la fermeté de « votre foi. Quant ils sont cruels, soyez doux, traitez-« les en frères, ô vous, adorateurs d'un Dieu qui a subi « plus d'injustices, qui a été plus pauvre et plus méprisé « que qui que ce soit ! » Un autre martyr, Paul, déjà lié au billot, rassemble ses forces et prie Dieu à haute voix de convertir les peuples plongés dans l'ignorance, de pardonner à la foule insensée qui l'insulte, à l'empereur qui fait périr les Chrétiens, au juge qui a prononcé sa sentence, au bourreau qui va l'exécuter. Sa prière finie, il pose la tête sur le billot. Voilà l'esprit du Christianisme. Comment cet esprit aurait-il répandu plus de sang

Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France !

Mais, dira-t-on, le fanatisme religieux, s'ajoutant à tous les levains de discorde qui fermentent dans le monde, n'a-t-il pas multiplié les causes de guerre, et n'a-t-il pas rendu la guerre elle-même plus cruelle?

Autant vaudrait demander si l'absence de toute religion ne rendrait pas les hommes meilleurs, et le genre humain plus heureux.

Les guerres dites « de religion » sont les guerres que la société catholique a soutenues contre les hérésies qui l'attaquaient : nulle cause de guerre n'est plus légitime ; s'il y a une guerre qu'il faille faire, c'est celle-là. Mieux vaut combattre pour le maintien d'un dogme que pour

un traité de commerce ou pour un agrandissement de territoire.

Ce ne sont pas les Catholiques qui, les premiers, courant sus aux Ariens, puis aux Musulmans, puis aux Albigeois, aux Wiclefites, aux Hussites, aux protestants, leur ont dit : *Meurs, impie, ou pense comme moi !* Ce sont, au contraire, ces sectaires qui, devenus forts et entreprenants, se sont jetés sur le monde catholique, et l'ont mis dans l'alternative d'étouffer leur doctrine ou de l'embrasser. Imputera-t-on à la religion catholique la résistance qu'elle opposa à l'invasion arienne et à l'invasion mahométane ? Les Chrétiens sont-ils plus coupables d'avoir arrêté les Musulmans que les Grecs d'avoir arrêté les Perses, plus coupables d'avoir été chercher leurs ennemis à Jérusalem, qu'Alexandre d'avoir été chercher les siens à Babylone?

Mais s'il s'agit seulement « des *infâmes* querelles des Chrétiens divisés, » cela ne commence et ne devient en réalité une guerre qu'au XIIIe siècle, avec le soulèvement des Albigeois. Les opinions des Albigeois étaient un mélange extravagant d'impiétés, de superstitions et d'obscénités qui remontaient jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise, et que les empereurs païens et chrétiens avaient proscrites également, malgré le faux vernis de christianisme que ces sectaires s'efforçaient de leur donner. Les Catholiques, c'est-à-dire la presque totalité de l'Europe civilisée, eurent l'*infamie* de ne pas vouloir accepter ces horreurs ; et ils s'en délivrèrent par la

guerre, tout autre moyen étant inefficace. Mais dès que la guerre eut suffisamment abattu l'orgueil des Albigeois, alors on eut recours à la science: par l'un des articles du traité de paix, on leur imposa la fondation d'une université.

D'ailleurs, cette guerre, comme toutes celles qui eurent pour cause des questions religieuses, fut en même temps une guerre civile. Les novateurs renversaient tout l'Etat par le renversement de la croyance établie. Après avoir froissé et insulté leurs concitoyens catholiques dans leur foi, ils ravageaient leurs intérêts en leur imposant une révolution sociale.

Les guerres de religion, de la part des Catholiques, n'ont été ni plus ni moins cruelles que les autres guerres civiles. Les novateurs s'étaient constitués au sein de la famille nationale en étrangers; ils furent traités en étrangers. Il s'étaient livrés à des actions cruelles, ils s'attirèrent de cruelles représailles. La conscience catholique, la même à l'égard de tous les ennemis, désapprouve tout ce qui se fait de trop, tout ce qui n'est pas selon la justice, et même tout ce qui n'est pas selon la charité. Si les catholiques ont abusé de leur force et de leur victoire, ils n'en avaient pas pris la pensée à la messe, ils en répondront. Dieu les jugera. Cependant, ce sont leurs ennemis qui ont commencé; pour eux, ils défendaient une cause sainte. La plupart du temps, ils l'ont saintement défendue.

Mais, quelque reproche qu'on leur puisse faire, dès

le XIII[e] siècle, cette guerre, trop dure encore, n'était déjà plus la guerre païenne. « On n'y vit point ces horreurs, ces cruautés qu'on avait vues avant Constantin et pendant les incursions des barbares; on n'y vit point la désolation que produisirent, pendant ce siècle même, dans l'Orient, les armes des Mogols, des Huns, des Tartares et de tous ces peuples dont les passions n'étaient point arrêtées par la religion (1). »

A coup sûr, cet adoucissement des pratiques de la guerre ne fut point le fait des Albigeois, ni plus tard des protestants. Nous avons tout à l'heure entendu le langage des martyrs ; écoutons celui de Luther : « Si « j'étais le maître, écrivait-il, je ferais un même paquet « du pape et des cardinaux pour les jeter tous ensemble « dans la mer. » Voltaire publiait un programme encore plus bref : *Ecrasons l'infâme!* Voilà ces agneaux de la paix et de la tolérance.

Ce qui est vrai, c'est que la religion, sans pouvoir empêcher les guerres, a reussi à les rendre moins fréquentes, moins longues, moins meurtrières, à leur ôter le caractère atroce qu'elles avaient dans l'antiquité. M. de Maistre en indique la plus mystérieuse et la principale raison, lorsqu'il dit que la guerre, qui est une expiation, devient d'autant plus inévitable et sanglante aux époques où un aveuglement stupide tra-

(1) Pluquet, *Des Egarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne.*

vaille *à éteindre l'expiation dans le monde.* Or, avec le Christianisme commencent l'expiation volontaire, la prière publique et incessante, la pénitence des saints. En dehors de ce qui échappe à nos regards, l'humanité a visiblement retiré un profit immense du sacrifice de tant d'âmes dignes des complaisances de Dieu, qui ont voulu s'écarter de la mêlée des intérêts humains pour ne servir que la justice et n'appartenir qu'à la vérité. Il n'est pas nécessaire d'énumérer ici les bienfaits de l'institution monastique : conservation et accroissement des lettres et des sciences, propagation de l'Evangile, protection des pauvres, progrès de la liberté; par conséquent, amélioration et adoucissement des mœurs. L'ingratitude qui les conteste ne peut les faire oublier. Voyons des faits, non pas plus positifs, mais plus matériels.

Le temple de Janus à Rome ne fut fermé que trois fois durant l'espace de sept cent vingt-six ans, et durant les cinq premiers siècles de la ville, depuis l'an Ier jusqu'à l'an 496, les Romains n'eurent que quarante-trois ans de tranquillité. Dans le même espace de temps après l'établissement du Christianisme, de l'an 476 à l'an 840 de Jésus-Christ, les intervalles de paix en Italie forment un total de deux cent cinquante-huit ans. Comparons les batailles données avant le premier empereur chrétien et celles qui furent livrées ensuite, jusqu'à l'invention de la poudre à canon. On tua 300,000 hommes en une seule année dans la guerre Sociale;

100,000, en deux ans, dans la guerre de Sylla contre Marius; plus encore dans les guerres de Pompée et de César, de Brutus et de Cassius. Claude fit périr en une seule fois 320,000 Germains; Marc-Aurèle passa ce nombre. A la bataille de Crémone, entre Othon et Vitellius, 50,000 tués; autant dans les combats entre les généraux de Vitellius et de Vespasien; davantage au combat qui se livra dans Rome. On ne compte que les grosses batailles; on ne dit rien de la consommation ordinaire en guerres, séditions et spectacles. La perte d'hommes ne fut pas aussi grande de moitié chez les nations chrétiennes durant les huit siècles qui suivirent Constantin, malgré les invasions des Goths, des Vandales et des autres Barbares, aussi féroces que les plus féroces des anciens ennemis de Rome. Bozius établit ces calculs dans son savant livre : *De signis Ecclesiæ.*

Ils n'étonnent pas, si l'on considère que le clergé ne cessa d'employer son influence et son autorité pour recommander la modération dans la guerre. Constantin voulut que ses soldats usassent de miséricorde envers leurs captifs; il accorda une récompense à ceux qui leur conservaient la vie, et beaucoup furent renvoyés en sûreté, l'empereur payant leur rançon. Dans les annales les plus glorieuses des païens, il n'y a pas un trait que l'on puisse comparer à cette humanité du premier prince chrétien. C'était une vertu nouvelle.

Au VIe siècle, saint Grégoire le Grand, pape, négocie et conclut la paix entre l'empereur Maurice et les Lom-

bards. On sait combien d'évêques eurent par la suite le même succès. Ainsi le pape Étienne III, en 754, obtint de Pépin qu'il fît la paix avec les Lombards. Ainsi le pape Nicolas exhorta avec fruit Charles et Louis, rois des Francs : « Ne faites pas usage du glaive, redoutez « l'effusion du sang, réprimez votre colère, accordez-« vous, bannissez la haine de vos cœurs. Que chacun « de vous, content de son héritage, en jouisse sans en-« vahir les droits des autres. Gardez-vous de l'orgueil, « de la vaine gloire, de l'ambition ; n'entreprenez pas « sur vos voisins. Que la justice, la charité, l'harmonie « et la paix règnent entre vous. Quiconque agit autre-« ment est haï de notre Père céleste (1). »

Les réconciliations opérées par l'Église sont sans nombre. Le roi Othon et son fils, armés l'un contre l'autre, étaient près d'en venir aux mains. Deux évêques s'avancent, entrent dans les camps et terminent cette guerre parricide. Souvent la paix fut imposée sous la menace de l'excommunication. Aucun philosophe, aucun prêtre païen ne sut s'interposer de cette manière ; aucun ministre même d'une secte chrétienne ne se sentirait assez d'autorité pour agir ainsi. C'est au vicaire de Jésus-Christ qu'il appartient d'intervenir entre les princes.

Une atrocité dont le Christianisme a délivré le monde, et qui n'a pu disparaître que devant lui, c'est la coutume

(1) Baron., vol. X.

d'offrir aux dieux des victimes humaines, sacrifices fréquents surtout en temps de guerre. Ils tenaient à la tradition partout répandue de la nécessité d'un médiateur, et à la croyance que la colère divine est apaisée par les souffrances des autres créatures substituées à celles du vrai coupable.

Cette croyance, raisonnable dans son principe, était devenue une abominable superstition, contre laquelle murmurait inutilement la raison toujours facilement intimidée d'un petit nombre de sages. L'histoire nous montre son triomphe à peu près partout. Xerxès, dans son expédition contre les Grecs, fit enterrer vivants, non loin du fleuve Strymon, neuf jeunes gens et neuf jeunes filles de la contrée. De leur côté, les Grecs, avant la bataille de Salamine, obligèrent Thémistocle de sacrifier sur son vaisseau amiral trois jeunes Perses, neveux du roi. Cette action lui répugnait; mais le devin insista, et les trois jeunes gens furent immolés à Bacchus Omestès (Bacchus qui dévore la chair palpitante). La coutume se perpétua dans les îles et les colonies. Les habitants de Marseille, colonie des Phocéens, avaient auprès de leur ville une forêt consacrée aux sacrifices humains. César la détruisit. Cependant les Romains, quoique plus rarement, sacrifiaient aussi des hommes. L'an 520 de Rome, menacés par l'oracle d'une invasion des Grecs et des Gaulois, ils imaginèrent, pour apaiser les Dieux, d'enterrer vivantes, dans le *forum boarium*, deux personnes de chaque sexe, grecques et gauloises. Huit

ans plus tard, on renouvela ce sacrifice lorsque éclata la seconde guerre Punique, et on le pratiqua encore la dernière année de César, l'an 44 avant Jésus-Christ. D'ailleurs, Rome avait les gladiateurs, qui d'abord combattirent sur la tombe des personnages remarquaquables, pour apaiser les dieux inférieurs par l'effusion de leur sang, et qui, ensuite, remplirent les arènes, où ils devinrent le plus cher spectacle des Romains. On sait que ces spectacles avaient un caractère religieux et commençaient souvent par le sacrifice d'une victime humaine.

Mais rien n'égale les abominations des Carthaginois, qui sacrifiaient des enfants et qui trouvaient des pères et des mères pour en vendre. Quand Gélon, roi de Syracuse, et Théron, roi d'Agrigente, attaquèrent en Sicile Amilcar, général des Carthaginois, celui-ci, tant que dura le combat, c'est-à-dire depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit, ne cessa de faire précipiter dans le feu un nombre considérable de victimes humaines. Lorsque la bataille fut finie, Amilcar ne se trouva ni parmi les prisonniers ni parmi les morts; les Carthaginois prétendirent qu'il s'était jeté lui-même, comme victime expiatoire, dans la fournaise qui avait dévoré tant de malheureux. Gélon, pour condition de la paix, exigea de Carthage l'abolition du sacrifice des enfants. Mais plus tard, les Carthaginois n'en immolèrent pas moins en un seul jour 200, des familles les plus distinguées, lorsqu'ils virent sous leurs murs Agathocle victorieux.

« Ils avaient coutume, dit Justin, de sacrifier des hom-
« mes en temps de peste ; ils amenaient aux autels des
« enfants dont l'âge aurait ému la compassion même des
« ennemis, et ils croyaient se concilier la faveur des
« Dieux en leur offrant le sang de ceux pour lesquels
« on a coutume de les prier avec plus de ferveur. » Les Européens pénétrant en Amérique, y retrouvèrent ces abominations du monde ancien. Au Mexique périssaient chaque année jusqu'à 20,000 victimes. Pour se les procurer, les Mexicains faisaient la guerre ; au besoin, ils donnaient leurs propres enfants.

Sans prolonger davantage ce hideux tableau, et sans aller au fond de l'idée primordiale du sacrifice, défigurée à ce point, on peut comprendre dans quel dessein Dieu a permis que tant de nations fussent effacées de la terre. Il attend, et il frappe quand l'iniquité est accomplie. Mais le Christianisme a tellement purifié le monde, qu'on n'y voit plus ni de tels coupables ni de tels vengeurs, et la guerre ne va plus que jusqu'à la conquête, au lieu d'aller jusqu'à l'extermination.

Le Christianisme a encore diminué considérablement les causes de guerre par le caractère sacré qu'il a imprimé à l'autorité royale et à la personne des rois. Les révolutions ont été moins fréquentes. On a cessé de voir les généraux se soustraire à l'obéissance des princes et les détrôner, actes de félonie si nombreux dans les monarchies antiques. Le régicide lui-même est devenu

plus rare (1) et n'a reparu qu'après que l'hérésie ou l'incrédulité eurent affaibli les principes religieux.

Qui n'a entendu parler de la trève de Dieu, par laquelle l'Église mit un frein aux guerres particulières? « Combien, s'écrie Ryan, ministre de l'Église anglicane, combien Hume a été honteusement partial et injuste en ne parlant pas des nombreux efforts que les évêques ont faits pour établir la paix, mais en s'arrêtant avec plaisir au petit nombre de cas où quelques-uns ont fait la guerre! Les évêques qui avaient certaines possessions féodales, sujettes comme celles des barons au service militaire, furent forcés de fournir leur contingent, quand le roi les sommait de le faire. Mais Hume doit avoir su que les évêques qui n'étaient point seigneurs féodaux n'envoyaient point de troupes; que plusieurs résignèrent les avantages de cette situation plutôt que de satisfaire aux conditions militaires qui leur étaient imposées; que la plupart envoyaient leurs troupes et

(1) Voltaire, qui impute avec tant de joie au catholicisme l'assassinat de Henri III et celui de Henri IV, mourut au seuil d'une époque qui allait montrer d'autres crimes. Les régicides éclatèrent de tous côtés : le roi et la reine de France furent assassinés juridiquement, non plus par un misérable qui ne tenait sa mission que de lui-même et de son délire, mais par une assemblée que toute la nation avait élue, et qui prit longuement conseil pour accomplir son forfait. Nous avons vu, depuis, le poignard se lever sur presque toutes les têtes royales. Louis-Philippe, pour sa part, y a échappé huit ou dix fois, Napoléon III à peu près autant, et une tentative de régicide n'est plus qu'un événement comme un autre.

restaient chez eux, pendant qu'un petit nombre prenaient les armes et se mêlaient aux combats (1). »

On voit par cet aperçu combien est fondée la remarque de Montesquieu : « Nous devons au Christianisme, « dans la paix, un certain droit politique, et dans la « guerre, un certain droit des gens que l'humanité ne « saurait assez reconnaître. »

(1) Ryan, ouvr. cité. Voyez aussi Ducange, *Hostis et exercitus episcoporum.*

CHAPITRE VII

La guerre et l'homme de guerre.

Le droit des gens, à la guerre comme dans toutes les œuvres humaines, est plus ou moins respecté selon que les nations s'éloignent du Christianisme ou s'en approchent. De Maistre nous fait un tableau de la guerre entre les nations de l'Europe, au moment où les principes chrétiens dominaient les mœurs. Tous les traits n'en sont pas effacés aujourd'hui, et quelques-uns, grâce à Dieu, reparaissent glorieusement.

Après avoir montré combien la guerre est inexplicable, et combien facilement, néanmoins, les peuples s'y prêtent et en affrontent les périls, il décrit avec magnificence l'estime où l'on voit partout l'état militaire : « *Expliquez-moi*, dit-il, *pourquoi ce qu'il y a de plus honorable, au jugement de tout le genre humain*, *est le droit de verser innocemment le sang innocent?* C'est que les terribles fonctions du soldat, compatibles avec toutes les vertus privées et souvent favorables à leur développement, tiennent à cette grande loi de l'expia-

tion par le sang dont la guerre est le moyen. » Il dit ensuite comment les peuples chrétiens faisaient la guerre.

« Rappelez-vous le grand siècle de la France. Alors, la religion, la valeur et la science s'étaient mises, pour ainsi dire, en équilibre ; il en résulta ce beau caractère que tous les peuples saluèrent par une acclamation unanime, comme le modèle du caractère européen. Séparez-en le premier élément, l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté, disparaît. On ne remarque point assez combien cet élément est nécessaire à tout, et le rôle qu'il joue là même où des observateurs légers pourraient le croire étranger. L'esprit divin, qui s'était particulièrement reposé sur l'Europe, adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même, si vous voulez, mille et mille crimes inutiles, mais, cependant, on commençait la guerre au mois de mai, on la terminait au mois de décembre ; on dormait sous la toile ; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur.

« C'était cependant un magnifique spectacle que celui de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un

grand péril, tout ce qu'il était possible d'en obtenir. Ils se servaient doucement de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups qui *peuvent rejaillir*. Gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe! Aucune nation ne triomphait de l'autre; la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis dans l'ombre de la mort*; une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs évitait les palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi, invité à ces fêtes, venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : la médecine, la chirurgie, la pharmacie, amenaient leurs nombreux adeptes. Au milieu d'eux, s'élevait le génie de saint Jean-de-Dieu, de saint Vincent de Paul, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, conso-

lées ; toute plaie était touchée par la main de la science et par celle de la charité..... »

Quelle consolation pour nous, quand nous nous reportons aux récits de la Crimée, de penser que ceux qui liront ce tableau y reconnaîtront notre France à tous les plus nobles traits !

On la reconnaîtra encore dans cette belle peinture du soldat, empruntée au même pinceau :

« Ce métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins, celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête; et, ponr mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier du bon sens militaire. Je le préfère infiniment aux longs détours des gens d'affaires. Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques, et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture. Ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable, et, lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée si elle en a besoin.

On parle beaucoup de la *licence des camps* : elle est grande sans doute; mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps, il les y porte. Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très-bien avec le courage milttaire; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu serait invincible. Les lettres de Racine nous ont appris que, lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV en 1691, jamais il n'assistait à la messe dans le camp sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification... Rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire (1). »

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, septième entretien.

CHAPITRE VIII

Le guerrier du paganisme.

Thucydide prête à Périclès un éloge des guerriers d'Athènes morts dans la guerre du Péloponèse : ce discours nous fera comprendre quel était, chez les plus cultivés et les plus éloquents des anciens, l'idéal de la vertu militaire. Un discours adressé par un évêque catholique à un régiment français sur la vertu militaire chrétienne viendra ensuite, et le lecteur comparera.

Périclès, montant à la tribune après la cérémonie funèbre en l'honneur des guerriers, commence ainsi :

« Les orateurs qui parlent en ce lieu, et dans les mêmes circonstances, ne manquent pas de vanter comme sage la coutume d'ajouter aux honneurs d'une sépulture publique l'éloge des guerriers morts les armes à la main pour la patrie. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il était superflu de louer par des paroles des héros assez loués par leurs actions, et qu'un simple monument, tel que nous venons de l'élever, publiait

suffisamment leur gloire, sans la faire dépendre d'un éloge qui pouvait n'être pas favorablement écouté. En effet, chacun ayant sa manière de voir et de sentir, il est bien difficile que des louanges plaisent à tous les auditeurs également. Sont-ils instruits des faits ou disposés à les croire, l'orateur n'en dit jamais assez; les faits leur paraissent-ils nouveaux, ou les jugent-ils au dessus de leurs forces, l'envie leur dit qu'ils sont au moins exagérés. Tant que nous nous croyons au niveau des belles actions qu'on nous raconte, nous en supportons assez patiemment le récit; sitôt qu'elles s'élèvent au-dessus de ce que chacun se sent en état de faire, l'orgueil s'irrite et refuse d'écouter. Mais puisque nos ancêtres nous ont fait une loi d'une coutume qu'ils ont regardée comme sage, je vais m'y conformer, et faire mes efforts pour justifier votre confiance, en me rapprochant, le plus qu'il me sera possible, des dispositions que vous apportez. »

L'orateur fait ensuite un brillant éloge d'Athènes, persuadé, dit-il, que rien ne peut intéresser davantage les citoyens et les étrangers rassemblés pour l'entendre; il vante l'antiquité de la République, son histoire, son éloquence, ses mœurs, sa libéralité, son gouvernement, ses fêtes et ses jeux. « Mais, ajoute-t-il, c'est peu de tous ces avantages en comparaison de la valeur. Aussi prétendons-nous être plus braves que nos rivaux; et la preuve qu'en effet nous le sommes, c'est que dans tous les temps nous laissons notre ville ouverte aux

étrangers qui veulent la voir. Nous craignons peu les rapports qu'ils en peuvent faire à l'ennemi et, comptant sur nous-mêmes, nous dédaignons ces précautions (1). Que d'autres, dès leur enfance, s'exercent aux plus rudes travaux et cherchent dans leur discipline un courage qu'ils ne trouvent pas en eux (2) : nous, sans nous y préparer par une éducation aussi sévère, nous ne courons pas avec moins d'ardeur au combat. Ce qui le prouve, c'est qu'en marchant contre nous, les Lacédémoniens appellent à leurs secours leurs alliés et leurs esclaves, au lieu que, fondant tout à coup sur nos ennemis, nous allons seuls les combattre jusque dans leurs foyers, et quelques efforts qu'ils nous opposent, nous courons les braver. Encore n'avons-nous jamais réuni contre aucun d'eux la totalité de nos forces, dont nous distrayons la meilleure partie pour le service de la marine, et pour nos expéditions en divers pays. Cependant, s'il arrive qu'en combattant contre nous les Lacédémoniens aient l'avantage, quelque peu nombreux que nous soyons, ils se vantent de nous avoir tous défaits; si au contraire ils succombent, ils prétendent n'avoir cédé qu'à nos forces réunies. Enfin, quoiqu'au lieu de nous exercer d'avance, nous attendions tranquillement le combat, et que, sans être contraints par

(1) Allusion aux Lacédémoniens qui, en général, n'admettaient pas les étrangers dans leur ville.

(2) Nouvelle épigramme contre Lacédémone.

la loi, nous ne consultions que notre courage, jamais, aux approches du péril, on ne nous voit le craindre, et au moment qu'il se présente, il nous trouve aussi fermes que ceux qui s'étaient le plus laborieusement exercés. »

Périclès, après s'être étendu de nouveau sur les qualités de ses concitoyens, conclut que la ville d'Athènes est comme l'école de toute la Grèce. « Enfin, dit-il, nos vertus sont telles que l'ennemi vaincu n'est jamais indigné de sa défaite, et que les peuples soumis à nos lois ne sauraient être humiliés de leur dépendance. Nous n'avons pas besoin qu'un Homère ni qu'un autre poëte nous vante par d'agréables mensonges : il suffit que la terre et les mers, domptées par notre vaillance, et cette foule de monuments répandus en tous lieux, attestent aux hommes de tous les temps et notre vengeance et nos bienfaits.

« Telle est, poursuit-il, la patrie pour laquelle nos guerriers ont versé leur sang, et pour laquelle, à leur exemple, nous ne devons pas craindre de répandre le nôtre. Je ne me suis tant arrêté à décrire les avantages de cette patrie que pour faire sentir que tout peuple qui n'a pas les mêmes intérêts ne saurait avoir la même ardeur, et pour prouver en même temps de la manière la plus sensible la justice des louanges que je viens prononcer sur ce tombeau. Oui, en parlant de notre gloire, j'ai achevé l'éloge de nos guerriers, puisque c'est à leur valeur et à celle de leurs pareils que

nous en sommes redevables; puisque, dans toute la Grèce, ils sont les seuls pour qui la louange ne puisse jamais paraître au-dessus des actions. On peut dire d'une mort aussi glorieuse que c'est la première et dernière preuve (1) qu'un homme puisse donner de sa vertu. Je soutiens même qu'un semblable dévoûment doit couvrir bien des fautes, et que le bien l'emportant sur le mal, un citoyen qui meurt pour son pays le sert plus en un jour, qu'il n'a pu le desservir dans tout le cours de sa vie.

« De tous ceux qui reposent ici, aucun, pour jouir plus longtemps de ses richesses, n'a refusé le combat; aucun, dans l'espoir de se soustraire par la suite à la pauvreté, n'a fui le péril : mais ne voyant rien de plus doux que de vaincre un ennemi, ni de plus grand que de servir une si belle cause, tous ont fait les derniers sacrifices à l'honneur de défendre la patrie, et au plaisir de la venger. Abandonnant à la fortune tout ce qui dépend d'elle, ne se réservant que le courage qui ne dépend que de nous, résolus de tout souffrir pour repousser l'injure plutôt que de rien céder pour acheter leur salut à ce prix, ils ont sauvé leurs jours de tout reproche, livré leur corps à tous les coups, et dans l'instant fatal qui a décidé du sort des armes, ils ont vu le péril sans changer de visage, et sont sortis de la vie avec toute leur vertu.

(1) La première et dernière preuve, manière de parler grecque, c'est-à-dire la plus grande preuve.

« Tels ont été les guerriers dont la patrie célèbre aujourd'hui les funérailles. Nous qui leur survivons, demandons plus de succès, ne montrons pas moins de courage, et, sans nous arrêter à une stérile contemplation des avantages de la victoire que personne ne peut ignorer, ne voyons que les solides grandeurs de notre république, et redoublons de zèle pour la servir. Frappés de l'éclat de sa gloire, disons qu'elle la doit à ces guerriers magnanimes qui, remplis de sentiments dignes de leur naissance, auraient rougi d'une lâcheté; à ces héros qui, se voyant trahis par la fortune, n'ont pas oublié ce qu'ils devaient à la patrie, lui ont payé un tribut aussi glorieux pour elle qu'utile pour eux-mêmes, puisqu'en échange d'un corps mortel, ils ont acquis une gloire immortelle et le plus magnifique tombeau : non ce tombeau qui renferme leurs cendres, mais l'univers entier qui, témoin de leurs actions, en rappellera souvenir, toutes les fois qu'en parlant de courage on en voudra citer quelque trait éclatant. Oui, l'univers est le seul tombeau digne des grands hommes : ils n'ont pas besoin qu'une inscription, ou qu'une colonne élevée dans le seul coin de la terre où ils ont vécu, dérobe leur nom à l'oubli ; leur gloire, suffisamment gravée, non sur la pierre, mais dans le souvenir de tous les hommes, pénètre jusqu'aux lieux où ils n'habitèrent jamais.

« Si donc nous envions leur sort, tâchons d'imiter leur vaillance, et rappelons-nous qu'il n'est point de

bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage. Ce n'est pas à des malheureux qui n'ont plus rien à perdre qu'il convient de braver les périls, mais plutôt à ces hommes qui ont tout à craindre de la subversion de l'État. Pour un cœur généreux, une défaite causée par la lâcheté est bien plus terrible qu'une mort prompte, qui nous enlève au milieu du combat, ayant encore toute notre force et l'espoir que la patrie sera victorieuse.

« Aussi, pères et mères ici présents, je voudrais bien vous consoler ; mais je ne puis vous plaindre. Vous savez à combien de vicissitudes nous naissons exposés. Heureux ceux à qui le sort réserve la même fin qu'à vos enfants, et le même sujet de tristesse qu'à vous ! Heureux ceux dont la fortune assure le bonheur par une glorieuse mort ! Je sais qu'il ne me sera pas facile de vous faire oublier un avantage dont la prospérité d'autrui vous rappellera la jouissance et la perte. On se passe aisément d'un bien dont on n'a pas usé : on regrette toujours celui dont on s'est fait une habitude. Cependant, vous qui êtes encore à temps d'élever une seconde famille, vous devez, dans cette espérance, supporter plus patiemment votre malheur. Un jour ces nouveaux enfants vous feront oublier ceux que vous pleurez aujourd'hui ; ils repeupleront et défendront la ville ; ils la dédommageront de ses pertes ; ils lui répondront de votre ardeur à la servir : car il n'est pas possible de sentir le même zèle pour la patrie quand

on n'a pas d'enfants à lui sacrifier. Mais vous qui n'espérez plus d'être pères, regardez comme un bonheur tout le temps qui a précédé votre infortune. Le reste ne sera pas long, et la gloire de votre fils, qui rejaillit sur vous, doit vous le rendre supportable. L'amour de la louange est le dernier sentiment qui s'éteigne en nous ; et il n'est pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que, dans un corps usé, l'âme morte à la gloire ne vive plus que pour un vil intérêt.

« Fils et frères des guerriers que nous honorons, vous trouverez en eux de redoutables rivaux ; il vous faudra lutter contre ce penchant secret qui nous porte à louer des hommes qui ne sont plus. Quelque effort que vous puissiez faire pour les surpasser, on dira que vous être encore loin même de les atteindre. L'envie, qui s'acharne sur les vivants, favorise les morts, et ne fait grâce qu'aux rivaux dont elle n'a plus rien à redouter.

« Il faut qu'avant de finir j'adresse la parole aux veuves qui sont venues m'entendre ; et voici tout ce que j'ai à leur dire : Votre gloire consiste à ne pas vous départir de la modestie de votre sexe, et à faire en sorte que les hommes ne parlent jamais de vous, pas même pour en dire du bien.

« Enfin, j'ai obéi à la coutume ; j'ai dit ce que j'ai cru de plus convenable à la circonstance. Nos guerriers sont honorés d'une sépulture publique ; la ville se

charge de leurs enfants (1), jusqu'à ce qu'ils soient en état de la défendre ; et ce prix, digne récompense du courage des morts, est bien propre à piquer l'émulation de ceux qui leur survivent. Oui, sans doute, les États où la vertu est le mieux récompensée sont ceux où l'on voit s'élever un plus grand nombre de citoyens vertueux.

« Maintenant que vous avez pleuré vos parents et vos compatriotes, reprenez le soin de vos affaires et retournez chacun dans vos maisons. »

Voilà ce que pouvait dire l'homme le plus éloquent d'Athènes, l'un des esprits les plus délicats et les plus élevés qu'on ait vus dans le monde. Il y a certainement des choses fort belles dans ce discours de Périclès ; le patriotisme y respire. On ne peut mieux broder et enfler le thème de tous les peuples, particulièrement des peuples païens ou paganisés : *Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.* Mais que ce patriotisme est cependant étroit et sauvage ! Qu'il ignore la justice et l'humanité ! Qu'il est vide pour le cœur ! Et comme on sent que cet unique fondement de la grandeur athénienne sera de peu de durée ! Ce peuple si fier, devant qui parlait Périclès, décrétera bientôt que *tout ce que commanderait le roi Démétrius*, un tyran vulgaire, *serait tenu pour saint envers les dieux, et juste envers les hommes.*

(1) On voit, dans la harangue d'Eschine *sur la couronne* et ailleurs, que la patrie se chargeait d'élever, dans leur enfance, les fils des citoyens qui étaient morts à la guerre.

CHAPITRE IX

Le guerrier chrétien. — Code des devoirs militaires.

Le traducteur du discours de Periclès, Marc-Antoine de Noë, évêque de Lescar au moment de la Révolution, homme de grande doctrine et de grande vertu, eut lui-même occasion de parler à des militaires et d'exposer les sentiments de la religion sur la profession des armes. On l'avait prié de bénir les drapeaux d'un régiment de dragons. Il entreprit de montrer que la religion fortifie la valeur et la perfectionne, qu'elle lui donne une base solide, un intérêt puissant, des règles sûres, en un mot qu'elle l'anime par ses motifs, qu'elle l'épure par son esprit et par ses maximes. Son discours, emporté avec tant d'autres choses par la Révolution, qui emporta l'orateur lui-même et le jeta dans l'exil, est plus célèbre que connu. En l'écoutant, nous découvrirons le principe stable et fécond de cet héroïsme chrétien, de cette valeur pleine d'humanité dont Joseph de Maistre nous a présenté la noble image.

§ 1er. *Dieu préside à l'état militaire.* — « Si la religion n'influait en rien sur les vertus guerrières, ou si, comme l'ont prétendu quelques faux sages, elle ne pouvait qu'affaiblir la valeur, rabaisser les sentiments, retenir l'âme du guerrier, effrayé de leur opposition, je ne tenterais pas de rapprocher deux milices inconciliables : j'aurais fui comme profane ce mélange d'armes, de prêtres et de soldats introduits dans le lieu saint; et loin d'avoir regardé comme un honneur de concourir à cette cérémonie, je n'aurais senti que la honte ou de n'oser parler de religion en parlant à des chrétiens, ou de n'oser louer la valeur en parlant à des braves.

« Mais, grâce au ciel, je n'ai pas à séparer deux professions qu'un lien sacré a réunies, ni à vous proposer une vertu dont la religion ne serait pas le principe et le terme. Oui, le Dieu de nos temples est le Dieu des armées; il règne sur les camps comme sur les cloîtres, et préside à tous les états qui partagent la société des hommes, les animant par un même principe, les soutenant par un même espoir, leur assurant la même récompense. Eh quoi! une religion qui, par les mêmes moyens, a formé des hommes de tous les états et fait voir des vertus de tous les genres, des monarques humains, des sujets fidèles, de saints législateurs, de pieux pontifes, de glorieux défenseurs de la foi, ne saurait former de généreux défenseurs de la patrie! Que dis-je? une religion qui a élevé au-dessus de la faiblesse de leur âge des vieillards, des femmes, des enfants, au

point de leur faire affronter les périls les plus cruels : cette religion, dégradant le guerrier de la noblesse de son origine ou de sa profession, pourrait lui faire redouter des périls honorables et une mort glorieuse, qu'il s'est fait une loi de ne pas craindre et une habitude de braver !

« Repoussons un reproche si injurieux et, pour juger à quel point la religion anime la vertu guerrière, voyons quel grand intérêt, quel mobile puissant, quel digne prix elle lui offre. Ce prix, c'est Dieu lui-même : Dieu qui, maître absolu de la vie des hommes, ordonne au guerrier d'exposer ses jours ; Dieu qui, lui ayant juré son appui, le soutient dans les périls et peut le ramener vainqueur des combats où il veut qu'il s'engage ; Dieu qui, juge et témoin de ses actions, tient en ses mains la récompense de son courage et le châtiment de sa lâcheté.

« A des motifs aussi puissants, nous opposerons ceux qui peuvent nous venir de la part des hommes : nous opposerons aux ordres absolus d'un Dieu, aux assurances de son secours, les lois de l'honneur et les ressorts de la discipline ; aux peines que Dieu réserve aux lâches dans une autre vie, celles dont les hommes punissent la lâcheté dans celle-ci ; aux récompenses du Roi du ciel, les plus magnifiques dons des plus puissants rois de la terre. Et si, dans la balance, les motifs sacrés l'emportent sur les motifs profanes ; s'ils vous paraissent plus grands, plus élevés, plus dignes de vos

vœux et de vos efforts, attachez-vous à une religion sainte, guerriers valeureux, puisque ses motifs peuvent ajouter à votre courage; embrassez avec une nouvelle ardeur une profession nécessaire et brillante, guerriers pieux, puisque ses travaux et ses périls peuvent ajouter à vos mérites.»

§ II. *La profession des armes est sainte.* — « Tout homme, en naissant, contracte l'obligation d'aimer sa patrie; en se nourrissant dans son sein, il ratifie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfants les mêmes sacrifices. Les uns versent leur sang dans les combats, les autres leurs sueurs dans les campagnes; le prêtre répand les dons de la science divine et de la divine charité; le magistrat, veillant sur le dépôt des lois, maintient parmi les citoyens les droits de la justice. Mais si tout à coup l'ennemi, paraissant en force, menaçait l'État d'une subversion entière, alors, dans ce péril, tous devraient donner l'exemple du courage et du zèle et, s'ils ne savaient combattre, savoir du moins mourir.

« Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie appelle un citoyen à son secours, ou que, ce citoyen venant s'offrir lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense; il devient une victime honorable dévouée à la

sûreté publique. Lorsque la patrie, arrachant l'ouvrier à son atelier, le pâtre à ses troupeaux, le laboureur à sa charrue, lui dit : Cesse de me nourrir, viens me défendre, ce jour-là l'enfant du pays passe dans la classe honorable de ses défenseurs. Sous les yeux du Dieu des armées, qui fait la revue de ses nouveaux soldats, chacun d'eux, en se revêtant de ses armes, reçoit comme en dépôt la sûreté de nos campagnes, le repos de nos villes, la vie, la liberté de ses frères ; il devient l'épée et le bouclier de celui qui n'en a point ou dont le bras, trop faible pour le porter, ne saurait en faire usage. Et Dieu lui dit comme à Gédéon, comme à Josué, comme à tous les chefs de son peuple : Voici mes ordres, sois vaillant : *Ecce præcipio tibi, confortare, et esto robustus.* Ne crains rien, que ton cœur ne s'alarme point : *Noli metuere et noli timere* (1). Je te vois, je suis avec toi, je viendrai à ton secours, et je jugerai de ton courage : *Ita ero tecum* (2). Voilà l'ordre de Dieu, le premier principe des devoirs du soldat et le plus ferme appui de sa valeur.

« Quelle hardiesse pour entreprendre, quelle force pour exécuter ne doit pas inspirer le commandement d'un tel maître et la présence d'un tel guide ! Combien l'ordre du Dieu des armées doit élever, agrandir l'âme, ennoblir les fonctions du soldat, et donner d'autorité au

(1) Josué, c. I, 3.
(2) *Ibid.*, v. 5.

chef qui le commande! Dès ce moment tout change de face aux yeux du Chrétien. Un dépôt qui n'était que respectable devient sacré; une profession qui n'était que noble devient sainte; les drapeaux contractent sous la main du prêtre qui les a bénis une vertu divine comme les instruments consacrés au culte des autels, et de profane qu'eût été le guerrier, il devient un personnage religieux. Pour lui, l'abandon du drapeau serait un sacrilége; la crainte en présence de l'ennemi, un renoncement à sa foi; la fuite, une apostasie qu'il redoutera plus que les périls, plus que la mort. »

§ III. *Le soldat devant Dieu.* — « Je n'ignore pas ce que peut l'honneur, ce que peut la discipline, ce que la science sait obtenir. Je ne viens ni décrier un sentiment qui par ses effets ressemble à la vertu, et serait la vertu même s'il avait un autre motif, ni rabaisser un art sublime qui, donnant des règles à la valeur, la dirige, la fixe et la supplée. Mais les plus sages institutions des hommes se ressentiront toujours de la faiblesse de l'homme. Les moyens qu'elles emploient produisent rarement tout l'effet qu'elles s'étaient promis. Il est des temps, il est des circonstances où ces moyens viennent à manquer, d'autres où ils ne sauraient suffire; et jamais les hommes en commandant ne donneront ce qu'ils commandent. L'honneur a ses erreurs et ses caprices : il est délicat, douloureux, mobile, ne veut que lui pour maître et pour loi; et pourvu qu'on ne puisse le soup-

çonner de crainte ni de bassesse, il n'est point à l'épreuve d'un dégoût et ne se fait pas toujours un crime de la désobéissance. En vain une discipline savante a divisé, réuni, organisé des corps pour le combat, placé le faible à côté du fort, le timide à côté du brave, et comme attaché le corps mort au corps vivant pour les forcer de marcher ensemble : le lâche ou ne combat point, ou trouve le moyen de s'échapper du combat; il trompe les regards de ses surveillants; le sort des armes le délivre des plus importuns; les ténèbres, le désordre, favorisent sa crainte; la voix de l'honneur, la voix de ses chefs, a beau tonner, il n'entend que les menaces de l'ennemi, que les cris des mourants, ne voit, ne veut voir que le chemin de la fuite.

« Mais le soldat chrétien, placé par son général, se regarde comme placé de la main de Dieu même. C'est à Dieu qu'il obéit en défendant ce poste; ce serait à Dieu qu'il désobéirait en le quittant, ou en refusant d'aller au feu ou n'y marchant qu'avec mollesse. Le signal est donné : c'est la voix de Dieu qui du haut des cieux s'est fait entendre : *Et intonuit de cœlo Dominus* (1). Il ne regarde plus s'il est seul, s'il est accompagné, s'il sera suivi, si les murs qui lui sont confiés sont en état de défense, si ceux qu'il a ordre d'attaquer sont à l'abri d'insulte. Il attend ou il avance, il reçoit l'ennemi ou il va le chercher. Ni le nombre, ni les armes, ni les me-

(1) Eccl., XLVI, 20.

naces ne sauraient l'intimider. Quand toute une armée marcherait contre lui seul et que ces machines inventées pour la destruction des hommes n'auraient que lui pour but, Dieu le voit, Dieu lui ordonne de marcher, Dieu soutient son courage; il ne craindra rien : *Non timebo millia populi circumdantis me* (1). Actif et calme au fort de la mêlée, il n'écoute que la voix de son chef, il règle tous ses mouvements sur ses ordres, il n'avance ni ne retarde sur le signal ; il vaincra ou mourra dans le rang où son général l'a placé.

« Si, franchissant les règles ordinaires du devoir, il cède au noble transport qui l'anime, il donnera l'exemple d'un dévoûment utile, et par une heureuse témérité il déconcertera l'ennemi qui triomphait, et relèvera le courage des siens qui étaient au moment de succomber.

« Ainsi tout à coup saisi de l'esprit de Dieu, Samson ébranle les colonnes du temple qu'il renverse sur les Philistins et sur lui, et venge par sa mort la honte et l'oppression de son peuple. Ainsi le fils de Saül, ne prenant d'ordre que de son courage et ne voulant pour compagnon que le confident de son entreprise, attaque seul et met en fuite toute une armée. Ainsi le brave Éléazar, se faisant jour à travers les plus épais bataillons, pénètre jusque sous le plus énorme éléphant du roi de Syrie, le perce de sa lance, et, écrasé par sa chute,

(1) Psalm., CXI, 3.

donne le temps à l'armée d'Israël de pourvoir à sa sûreté par la retraite.

« Placez donc le soldat chrétien dans quelque péril, dans quelque circonstance que ce puisse être, vous le trouverez également tranquille, également soumis, également ferme et déterminé. La voix de Dieu l'appelle : son ordre le décide, sa parole le rassure, son secours le fortifie, sa présence l'anime et l'embrase d'une héroïque ardeur. Un soldat du Dieu vivant marche toujours en sa présence. Ce n'est point le tribun, ce n'est point le centurion qu'il redoute : c'est l'œil de l'Etre suprême, cet œil si vif, si pénétrant, qui le voit en tout temps, qui le suit en tous lieux; c'est ce témoin incorruptible qui déposerait de sa fuite, c'est ce juge inexorable qui le punirait de sa lâcheté. »

§ IV. *Dieu punit les lâches.* — « Expliquons-nous sans ménagement sur le crime et le supplice des lâches. Je parle devant des braves. Ils partagent l'indignation des peuples contre les soldats indignes de ce nom. Ils souscriront sans répugnance comme sans crainte à toute la rigueur des jugements de Dieu.

« Tous les peuples ont eu une égale horreur pour les lâches et ont employé contre eux des châtiments divers. Les uns les punissaient d'avoir trop aimé la vie en condamnant à l'infamie le reste de leurs jours; d'autres, les regardant comme indignes de vivre pour avoir craint de mourir, prononçaient contre eux les der-

niers supplices, vengeaient sur un sang vil la perte de leurs plus nobles concitoyens, armaient la peur contre la peur, et tâchaient, sinon d'inspirer le courage, du moins de contenir la lâcheté.

« Mais quel moyen d'arrêter la fuite du lâche? La honte? Comment celui qui n'a pas rougi à ses propres yeux craindra-t-il les regards de ses égaux? Comment celui qui, dans le combat, a bravé les reproches de ses camarades, redoutera-t-il dans le sein de nos villes le blâme de ses concitoyens? Non, l'infamie n'est rien pour l'infâme, qui ne connaît de frein que la crainte et qui ne craint que le supplice. Et le supplice, du moins pourra-t-il le retenir ou le faire rentrer dans son devoir? Inutile ressource. Dans le combat, le supplice est éloigné et l'ennemi est proche; on peut éluder, on peut gagner le témoin de sa fuite; on peut tromper, on peut fléchir son juge; et d'ailleurs, pour qui ne craint que les hommes, après la mort il n'est plus rien à redouter. Pour le soldat chrétien, après la mort il est une autre vie, il est un juge devant lequel il faut qu'il comparaisse et qu'il réponde. Il sait que la mort est le terme où finit la justice des hommes, et que c'est là où commence et triomphe la justice de Dieu.

« Il est écrit dans le prophète Ezéchiel que la sentinelle qui aura vu l'ennemi s'avancer vers le camp, et qui aura manqué de crier aux armes, répondra de tout le sang qui aura été versé (1). Si une sentinelle qui,

(1) Ezech., XXXIII, 6.

faute d'attention ou par trop de confiance, n'a pas sonné l'alarme, est si coupable et doit être jugée si sévèrement, comment échapperait au même supplice ce soldat qui, averti par la trompette que l'ennemi est proche, ne se sera pas mis en défense, ou qui, l'ayant vu pénétrer dans le camp, ne l'aura pas repoussé, mais aura fui, mais aura livré au tranchant de l'épée la vie de ses frères dont la garde lui avait été confiée?

« Comptable de tout le sang qu'il aura laissé répandre, coupable de la faute qu'il aura occasionnée par son exemple, complice des ravages et des excès de l'ennemi, il vaudrait mieux pour le lâche de n'être jamais né : son crime rassemble tous les crimes, et son partage éternel sera avec les traîtres, les assassins, les ravisseurs, les incendiaires.

« O Dieu ! où fuira donc le guerrier timide, s'il n'est point d'antre assez obscur pour le dérober à votre vue, et si tôt ou tard il faudra qu'il comparaisse en votre présence? Que dis-je? vous n'attendez pas toujours qu'il ait achevé sa course et goûté le fruit de son crime. Au moment qu'il mettait son salut dans la fuite, lorsqu'il se croit déjà en sûreté, vous le joignez, vous le frappez de cette même épée devant laquelle il fuyait; dans le lieu même du combat d'où il cherchait à s'échapper, vous le faites tomber au pied de votre tribunal redoutable.

« Pressé entre un Dieu vengeur et l'ennemi, quel parti prendra donc le soldat chrétien? Le parti le plus

glorieux et le plus sûr en même temps : celui du courage. Il gardera son poste ; il attendra fièrement un ennemi qui ne peut perdre que le corps ; il ne craindra que le Juge terrible qui peut perdre le corps et l'âme tout ensemble. »

§ V. *Dieu fait grande miséricorde au soldat.* — « Oui, dira quelqu'un, la crainte d'un Dieu qui poursuit le lâche dès cette vie, et qui doit le punir si rigoureusement dans l'autre, retiendra bien sous le feu le soldat qui d'ailleurs n'aurait rien à se reprocher ; mais si, pécheur jusqu'alors intrépide, la crainte réveille sa foi au moment du combat ; si, au mlieu du péril, le remords l'accuse, si sa conscience le condamne, pourra-t-il soutenir la vue du danger ? ira-t-il affronter le trépas au risque de tomber en des mains qui ne font grâce à aucun coupable ; et ne fuira-t-il pas plutôt devant l'ennemi pour avoir le temps de pleurer et d'expier ses crimes ?

« Religion sainte, venez au secours de cette âme qui s'agite et qui s'abuse? Vous seule avez excité, vous seule pouvez calmer ses craintes. Vous avez ouvert l'abîme sous les pas du pécheur : refermez-le devant les yeux du pénitent. Dites-lui que de tous ses crimes, le plus grand, le plus irrémissible, serait la fuite et le désespoir; que fuir ne serait pas le moyen d'apaiser, mais un nouveau grief capable d'irriter la justice suprême; que Dieu préfère l'obéissance au sacrifice, et qu'affron-

ter la mort pour lui plaire, c'est la marque la plus sûre d'un cœur contrit et l'offrande la plus puissante sur le cœur d'un Dieu irrité.

« Me voici donc, grand Dieu ! dira-t-il.... Je sais que « par ma fuite et par ma honte je pourrais peut-être « échapper au péril qui m'environne ; mais il faudrait « toujours retomber entre vos mains (1) : quand je le « pourrais, je ne voudrais pas m'y soustraire. Frappez, « grand Dieu ; couvert de mon sang répandu pour la « patrie et pour mes frères, j'oserai paraître devant « vous. »

« Oui, il peut se présenter avec confiance ; la parole de Dieu nous est garant que son espérance ne sera pas confondue, et que la grande miséricorde du Seigneur lui est réservée. Comme il est un baptême de sang dans lequel, au défaut des eaux salutaires de la régénération, l'enfant d'Adam est lavé de la souillure du premier père et de la sienne même, et d'enfant de colère qu'il était devient enfant de Dieu, l'objet de ses complaisances et l'héritier de son royaume, il est aussi une pénitence de sang qui, au défaut des eaux amères de la réconciliation, efface en un instant la tache, expie le péché et rend au pécheur lavé et régénéré dans son sang la première intégrité de son baptême ; et tel est le

(1) Nam etsi præsenti tempore suppliciis hominum eripiar, sed manum Omnipotentis nec vivus, nec defunctus effugiam. (II Macch., VI, 26.)

prix inestimable que la religion offre au soldat : de manière qu'une grâce qui coûtera de longues larmes au pénitent, de rudes austérités au solitaire, le guerrier peut la ravir par un heureux effort dans un instant, et que le royaume de Dieu, qui de tout temps a souffert violence, peut encore être appelé la conquête du soldat, le prix de sa valeur, le fruit de son sang et de sa victoire : *Violenti rapiunt illud* (1). »

§ VI. *Le soldat est martyr.* — « Le Sauveur du monde a dit que celui qui préfère une vie périssable à ses devoirs subira une mort éternelle; et qu'au contraire, celui qui, fidèle à ses obligations, et pour rendre témoignage de sa foi, ou pour remplir un devoir que prescrit la charité, exposera et perdra sa vie, est assuré de la retrouver : *Qui autem perdiderit animam suam... inveniet eam* (2). Or, qui expose sa vie à plus de dangers, qui la sacrifie avec plus de résignation, qui mérite mieux de la retrouver, s'il vient à la perdre, que ce soldat, disons mieux, que ce martyr qui, victime de ses devoirs et pour rendre gloire au Dieu des armées qui lui ordonne de combattre, et pour obéir au prince qui le lui commande de la part de Dieu, se précipite dans tous les combats, se mesure aux plus terribles combattants, et trouve enfin la mort qu'il avait tant de fois bravée ?

(1) Matth., XI, 12.
(2) Matth., XVI.

« Trois conditions font le martyr, disent les Pères: la cause, la volonté, la peine. Or, le sacrifice du guerrier chrétien les réunit toutes. La cause: en mourant pour la patrie, il meurt pour ses frères, et il n'est pas de charité plus grande que celle qui donne sa vie pour le prochain (1); la volonté: à Dieu ne plaise qu'un chrétien veuille profaner par d'indignes motifs une si sainte cause, et qu'un soldat qui a Dieu pour chef puisse avoir un autre motif, ou n'avoir pas celui de lui plaire; la peine: que de martyrs n'ont pas autant souffert que ce guerrier qui, percé, déchiré de coups, expire sur un champ de bataille, ou vient subir de nouvelles douleurs sous la main qui tente de le soulager, ou traîne parmi nous les restes d'un corps échappé des combats et couvert d'honorables blessures.

« Oui, vous êtes les martyrs du devoir, les martyrs de la charité chrétienne et nationale, les dignes rivaux des martyrs de la foi, généreux martyrs de la patrie; et j'oserais vous adresser au fort de la mêlée des paroles que saint Cyprien adressait aux confesseurs de la foi au milieu de leurs tourments: « C'est ici un grand et « glorieux combat, où le prix du vainqueur n'est pas « moindre qu'une gloire immortelle. Dieu vous voit, « généreux combattants, ses anges vous voient, Jésus- « Christ vous voit. Quelle félicité! un Dieu pour té-

(1) Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joan., XV, 13.)

« moin du combat! Jésus-Christ attendant le héros au « bout de la carrière pour le couronner (1)! »

§ VII. *Supporter l'injustice.* — « A cette couronne d'un éclat immortel, à la gloire, au bonheur qui l'accompagnent, comparez tous les biens que peuvent donner les hommes : ces prix, ces dons, ces honneurs pendant la vie, ces regrets, ces éloges, ces magnifiques tombeaux après la mort, partage du petit nombre, récompenses vaines, tardives, fragiles, incertaines, que le temps consume, que le temps détruit, qu'il entraîne dans un oubli éternel avec celui qui les donne et celui qui les reçoit.

« Ce n'est pas que, dépensées avec mesure, attendues avec patience, achetées par des services, les récompenses de la terre soient absolument à mépriser, ni que le soldat chrétien les dédaigne ou les refuse ; non : les éloges de ses chefs le flattent et l'encouragent; l'estime de ses semblables le paierait de ses travaux; les bienfaits du prince, il les regarde comme les dons de la patrie, qui les distribue par les mains du monarque ; il les goûte comme un fruit qu'il a semé dans le sang et dans les alarmes, et que Dieu lui fait cueillir dans l'allégresse et dans la paix. Mais si un chef injuste ou jaloux a dissimulé ses services, si un ministre mal instruit

(1) S. Cypr., epist. LVI, *De Exhort. ad Mart. ad Thibericanos.*

ou malintentionné en a dérobé la connaissance au prince, si un concurrent plus adroit a su lui ravir par ses intrigues un prix qu'il ne sait ni ne veut disputer que dans les combats, il ne se vengera ni par de vains murmures, ni par une retraite prématurée, ni par une lâche et perfide désertion. Murmurer et se plaindre, c'est le parti de la faiblesse qui ne peut ni repousser ni pardonner l'injure ; renoncer aux armes au milieu d'une guerre, et refuser le secours de son bras à la patrie qui l'aurait nourri, élevé, distingué jusqu'alors, ce serait une noire ingratitude ; abandonner le drapeau auquel il s'était lié par le prix qu'il avait reçu et par son serment, ce serait un vol et un parjure ; tourner, grand Dieu ! ses regards et ses pas du côté de l'ennemi, pour revenir un jour contre un pays qu'il devait défendre, ce serait, je ne dis plus un vol et un parjure, mais le plus exécrable des parricides. Dure, dure à jamais l'injustice qu'il éprouve, si pour la faire cesser il faut qu'il ait recours au crime ! Dieu l'a vu dans les combats, Dieu sera sa récompense ; et content de ce prix, digne objet de ses vœux, il attendra sous le drapeau que son temps soit expiré ou que l'Etat n'ait plus besoin de ses services. Il ne voudra pas punir la patrie de la méprise du souverain ou de la faute de ses ministres. »

§ VIII. *Sacrifice accepté, récompense assurée.* — « Oh ! si pour récompense de ses longs travaux, de son sang

et de ses sueurs qui tant de fois ont coulé pour la patrie, Dieu voulait l'appeler à lui au milieu des combats; si pour lui épargner les dégoûts et l'inutilité des derniers ans, il daignait lui accorder une mort prompte et glorieuse; si, comme Turenne, comme Bayard, il pouvait mourir les armes à la main, ou, comme le plus vaillant des Machabées, voir en tombant fuir l'ennemi et laisser à la postérité un grand exemple!... Des vœux aussi purs méritent d'être exaucés; la prière du héros a été entendue, et son offrande est acceptée.

« La guerre éclate, déployant ce qu'elle a de plus formidable; elle éprouve la constance du guerrier autant par l'appareil du combat que par le combat même. Deux armées sortent de leurs camps, s'avancent à pas mesurés, s'observent, se menacent avant de s'élancer l'une contre l'autre. A ce spectacle le lâche pâlit, la valeur douteuse jette des regards incertains; le vrai courage s'anime, et le plus grand péril est son plus grand attrait. Voyez, voyez ce soldat qui jusqu'à ce moment s'est montré fidèle à tous les devoirs que la religion prescrit et que la milice commande: après une revue rapide de sa conscience et de ses armes, il est prêt, rien ne l'arrête, rien ne le retarde; il porte son âme dans ses mains pour la rendre au moment qu'elle lui sera redemandée. Atteint d'un premier trait, il n'en est que plus intrépide et plus redoutable, il donne des ordres et les exécute avec le même sang-froid que si un autre était frappé; percé du trait fatal, il chancelle

et succombe. Accourez, jeunes guerriers... non pour le secourir : vos efforts seraient superflus, il touche à son heure dernière ; mais pour contempler un beau modèle, pour voir comment un soldat chrétien sait mourir. D'un regard ferme, il envisage la mort qui va finir ses peines ; il bénit le ciel du coup dont il vient de le frapper ; il vous exhorte à demeurer fidèles à sa loi sainte, à combattre comme il a fait, à mourir comme il meurt. Et voyant l'ennemi saisi d'épouvante et d'effroi prendre la fuite, il vous rend grâces, ô mon Dieu, de l'avoir fait vivre assez pour être témoin de ce spectacle, et d'avoir choisi son bras pour le faire servir encore à cette victoire. Il vous adresse un dernier vœu pour la prospérité du prince et de la patrie, pour le bonheur de ses concitoyens et la gloire des compagnons de ses armes, dont il ne partagera plus ni les succès ni les revers. Enfin les portes de l'éternité s'ouvrent ; il voit le souverain rémunérateur s'avancer vers lui avec les palmes immortelles, pour le couronner dans le champ même du combat, et lui payer le prix de ses fatigues et de sa mort. »

§ IX. *La religion augmente le courage.* — « Ainsi, toujours prêt à combattre, et déterminé à mourir, le guerrier qui prend pour motif de sa valeur la loi de Dieu, ses châtiments, ses récompenses, doit l'emporter sur tous les guerriers dont tout autre intérêt animerait le courage.

« Vous vous êtes trouvés au milieu des périls, vous avez été à des assauts et à des batailles, vous avez vécu dans les armées et dans les camps, vous y avez vu des hommes de tous les caractères, agissant par toute sorte de motifs : des disciples de l'honneur et de la discipline, des esclaves de la crainte, des martyrs des honneurs et des récompenses, enfin, des serviteurs de Dieu, l'honorant en esprit et en vérité, pleins de foi, sans orgueil et sans hypocrisie, formés sur le modèle du centenier de l'Evangile, ayant des hommes au-dessus et au-dessous d'eux, obéissant et commandant tour à tour : rendez donc gloire à la vérité, soldats, devant qui je parle, et puisque vous avez été témoins, soyez encore juges.

« Si donc vous n'avez pas vu de guerrier obéissant avec plus de ponctualité et moins de répugnance, commandant avec plus de douceur et moins de faste, supportant les travaux avec plus de constance, marchant au combat avec plus de hardiesse, soutenant le premier choc avec plus de fermeté, recevant le dernier coup avec plus de résignation que le soldat chrétien, c'est que la religion augmente le courage.

« Et si après ou pendant le combat, vous n'avez pas vu de guerrier plus humain, moins violent, moins avide, moins injuste, moins jaloux de ses intérêts propres, plus jaloux de la gloire du prince, plus ennemi de la mollesse, plus occupé, plus instruit, c'est que la religion n'augmente pas seulement la valeur

par ses motifs, mais encore qu'elle l'épure par ses maximes. »

§ X. *La religion épure la valeur. — Douceur envers les ennemis.* — « La valeur, cette force de l'âme qui s'exerce contre les obstacles et contre les périls, qui les appelle pour les combattre et ne cherche que la gloire d'en triompher, ressemble au glaive qui, tantôt instrument, et tantôt vengeur du crime, frappe indifféremment sur l'innocent et sur le coupable, selon le bras qui en dirige les coups. Guidée par la raison et la justice, elle fait le héros; égarée par l'ambition, elle fait les conquérants, les ravisseurs injustes ; poussée par la vengeance, par l'avarice, par l'orgueil, elle rend le général cruel, le soldat féroce, à charge aux alliés, difficile avec ses concitoyens, plus difficile encore avec ses égaux ; engourdie par la mollesse, elle tombe dans la langueur qui dégrade le guerrier, et perd les plus florissantes armées; enivrée par la présomption qui ne compte que les bras, elle dégénère en un instinct aveugle, qui succombe bientôt sous les efforts mesurés d'une valeur fortifiée et dirigée par l'instruction.

« Mais sitôt que la religion s'empare d'un cœur, elle détruit ou empêche de naître, par son esprit, les vices d'où proviennent les désordres et les abus : elle oppose un esprit de modération à la soif des conquêtes, un esprit de douceur à la violence, la sévérité des mœurs à la mollesse, le désir et le devoir de s'instruire à

l'ignorance présomptueuse qui rejette toute instruction; et, par la réunion de règles aussi sages que saintes, elle conserve à la valeur son activité et son éclat, et la rend une vertu digne de l'admiration de la terre et du ciel.

« Il ne faut point un effort de raison pour reconnaître que toute guerre qui n'est point juste, que toute conquête qui n'est pas légitime, que tout acte de violence qui n'est pas nécessaire, est un attentat criminel. Mais quel est le prince enorgueilli de sa puissance, le général dépositaire de l'autorité du prince, le guerrier ayant en main la force et se voyant l'avantage, qui veuille, quand l'intérêt et la passion lui parlent, écouter la voix de la raison?

« C'est la religion seule qui donnera à la raison le pouvoir de se faire entendre et de se faire obéir avant l'heure de l'adversité.

« Comme la religion arrête l'ambition du monarque et le détourne d'une guerre injuste, la religion réprime la violence du général et du soldat dans une guerre même légitime.

« Je ne veux pas retracer les maux sans nombre, les uns forcés, les autres inutiles, qu'entraîne une guerre après soi : les ravages, les incendies, les meurtres de sang-froid, et toutes ces horreurs qui demandent vengeance au ciel, quand la justice est refusée par les hommes. J'aime mieux m'arrêter à ce touchant et beau spectacle d'un guerrier tempérant par sa douceur la

rigueur d'un ordre nécessaire, suspendant la fureur du combat pour accueillir un ennemi qui rend les armes, le relevant quand il est abattu, étanchant son sang et fermant ses blessures, épargnant les édifices publics, les monuments des arts, l'humble toit du laboureur et ses travaux, tous ces objets qui, n'étant pas coupables de la guerre, ne doivent pas en être les victimes : et tel est le spectacle que donne le chrétien, vainqueur de l'ennemi par son courage et de lui-même par la charité. Il sait qu'enfants du même Dieu, tous les hommes sont frères; que leurs droits peuvent être suspendus, jamais détruits; qu'il doit s'interdire tous les maux qu'il peut s'empêcher de faire, et gémir de tous ceux dont il ne peut se dispenser !

« Il sait qu'il est d'autres objets privilégiés par la nature, protégés par la religion, objets non moins sacrés que nos temples, non moins précieux que la vie des hommes, non moins chers à leur cœur. Malheur à lui si, d'une main sacrilége, il tendait de ravir des droits que la victoire ne peut transmettre, que des peuples les plus barbares ont respectés, et que des païens ont regardés comme inviolables.

« L'univers a célébré la continence de Scipion ; les siècles en ont perpétué le souvenir. Quelque grande pourtant que soit cette action, quelque sublime que soit la vertu qui l'a produite, la vertu du chrétien est encore et plus noble et plus pure. Les soins d'une guerre importante dont le jeune général romain était chargé

ont pu distraire sa grande âme des plaisirs vulgaires. Les ennemis de son nom, qu'il fallait réduire au silence; deux illustres rivaux, son oncle et son père, qu'il fallait atteindre et surpasser; des peuples qu'il fallait vaincre par les armes, gagner par les bienfaits, étonner du moins à force de générosité, étaient autant de motifs qui pouvaient l'animer à ce sacrifice. Mais ce chrétien obscur, ce soldat perdu dans les derniers rangs de sa légion, qui n'a rien à espérer ni à redouter de la part des hommes, qui ne sera ni puni de son crime ni loué de sa vertu, ne se montrera pas moins pur dans le désordre qui favoriserait sa licence, dans les ténèbres qui cacheront sa vertu, que si l'univers avait les yeux sur lui. »

§ XI. *Justice envers les alliés et les neutres.* — « Faisant paraître tant de modération et de douceur envers l'ennemi, comment le soldat chrétien pourrait-il être injuste envers les peuples alliés ou neutres, difficile envers ses concitoyens, dur et sanguinaire à l'égard des compagnons de ses armes? Cependant, il est à craindre qu'accoutumé à voir tous les jours l'ennemi, à se nourrir du fruit de ses travaux, à se revêtir de ses dépouilles, il ne regarde des mêmes yeux tous les hommes et tous les pays; que par l'habitude des combats, il ne contracte une férocité qu'il ne veuille plus changer contre des mœurs plus douces et plus faciles; qu'accoutumé à commander, il ne dédaigne de demander; qu'il n'aime

mieux arracher par la violence qu'obtenir par la douceur et par les lois, et que, dégoûté bientôt d'une paix qui n'offre ni périls à braver, ni obstacles à vaincre, ni gloire à partager, il ne porte la guerre au sein de la patrie, en tournant ses armes contre l'ancien compagnon de ses travaux et le digne émule de sa gloire.

« Mais un soldat chrétien, fidèle à ses principes, tient une autre conduite. Avec quelle circonspection approche-t-il d'une terre étrangère! quels égards pour les personnes! quel respect pour les propriétés! « Vous « passerez, disait Moïse de la part de Dieu aux enfants « de Jacob, vous passerez sur les confins de vos frères « les enfants d'Esaü; mais prenez garde de commettre « contre eux aucune violence, car je ne vous donne « aucune portion de leur héritage. Vous vous détour- « nerez de leurs frontières; vous éviterez toute con- « testation; vous achèterez d'eux tous les vivres dont « vous aurez besoin, et paierez jusqu'à l'eau que vous « puiserez dans leurs citernes (1). » Passe-t-il ou séjourne-t-il chez les alliés, non-seulement il n'est point injuste, mais il est affable et bienfaisant. C'est peu pour lui de ne pas causer de crainte, il veut inspirer de la confiance par sa modération, et de la bienveillance par ses services. Aussi les cœurs ne se resserrent pas à son approche, les peuples ne désertent point les lieux de son passage, ne redoutent pas son séjour, et ne s'affli-

(1) Deut., II.

gent que de son départ. Écoutez les serviteurs de Nabal, faisant l'éloge de David et de sa troupe : c'est l'éloge du guerrier chrétien chez les alliés : « Cet homme, « disaient-ils, et tous ceux qui l'accompagnent, ne nous « ont rendu que des services, et loin de nous avoir « causé quelque dommage, ils nous ont garantis des « méchants dont nous avions à redouter les entreprises. « Semblables à un mur élevé autour de nous, leur vigi- « lance a fait notre sûreté, et jour et nuit nos troupeaux « paissent tranquillement sous leur garde (1). »

« De retour dans sa patrie, tous les liens qui l'attachaient à elle vont se resserrer. Plus doux et plus docile que le reste des citoyens, il leur donne l'exemple de l'obéissance aux lois, du respect pour la religion, de l'amour qu'ils se doivent. Il a déposé jusqu'à cet air de fierté qui pourrait le faire craindre ; et ce fer qu'il a si souvent plongé dans le sein de l'ennemi, il croirait le profaner en le faisant servir à un autre usage qu'à la protection de tous et au maintien de la tranquillité publique. »

§ XII. *Duel.* — « Et ne craignez pas qu'en louant la douceur du soldat chrétien, je veuille le porter à la faiblesse; que pour combattre un préjugé cruel et prévenir l'excès du courage, je prenne le parti de la lâcheté, ou qu'exhortant le brave à pardonner l'injure, j'enhar-

(1) I Reg., XXV.

disse le lâche à la commettre. Non! la religion rougirait de combattre un abus par un vice : également ennemie de la faiblesse et de la violence, elle s'éloigne également des deux excès, elle remonte à la source du mal, elle l'attaque dans son principe, et du même coup elle détruit et le mal et les passions qui en sont la véritable cause.

« D'où viennent, en effet, ces démêlés sanglants dont la raison, la nature et la religion frémissent? D'où vient que l'homme, comme dit l'Écriture, s'en va à la chasse d'un autre homme et poursuit sa proie comme une bête féroce, pour la dévorer (1)? D'où vient que le regard farouche, le visage altéré, Caïn dit encore à son frère aujourd'hui : Allons, sortons ensemble! et que l'instant d'après le sang d'Abel, indignement versé, crie vengeance? C'est que les passions divisent les cœurs que la nature avait unis; c'est qu'à la place d'un amour mutuel règne un amour excessif de soi-même, et que l'orgueil, l'envie, l'intérêt propre, agitant tous les hommes, les uns sont prompts à commettre l'offense, les autres ardents à la venger; et de ce mal si cruel, si invétéré et regardé comme incurable, si vous demandez quel est le remède, c'est la religion, c'est la charité que la religion inspire. Faites rentrer la charité dans le monde, l'ordre y rentre avec elle. Plus de haines,

(1) Omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem venatur. (Mich., VII.)

plus d'offenses, plus de vengeances : tous les hommes sont frères, tous les frères sont amis. La charité est douce, bienfaisante, point jalouse, point dédaigneuse; elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne cherche point son intérêt propre, elle ne se pique point, elle ne s'aigrit point, elle ne soupçonne point (1). Cela posé, d'où les offenses et les vengeances pourraient-elles naître? L'homme de bien n'offense personne, parce que la charité est bienfaisante; l'homme de bien s'offense peu, parce que la charité n'est point soupçonneuse, qu'elle veut avoir vu le mal pour le croire, et qu'elle l'excuse après l'avoir vu. Il est encore vrai que si l'homme de bien s'offense peu, l'on veut rarement offenser un homme de bien. Un de ces hommes qui se sont montrés au-dessus de la crainte dans les combats, au-dessus de l'intérêt dans la société, un homme de ce caractère n'inspire que la vénération, l'amour, le respect. Et s'il était une âme assez dure, assez atroce pour lui faire outrage, l'indignation publique pourra prendre soin de sa vengeance; quant à lui, sa vertu et son courage lui ont acquis le droit de pardonner.

§ XIII. *Mollesse.* — « La valeur du Chrétien est sauvée du danger de la valeur même; elle est sauvée de la vio-

(1) Charitas patiens est, benigna est : charitas non emulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum. (I. Cor., XIII.)

lence envers ses ennemis, envers ses alliés, envers ses concitoyens : il ne reste plus qu'à la défendre de la mollesse qui la perd et de l'ignorance qui la dégrade.

« La mollesse, qui énerve le corps, altère la vigueur de l'âme et nuit également à la vertu du sage et du héros. Un corps affaibli par les excès, un cœur usé par les passions, se prêtent peu aux entreprises difficiles et périlleuses : il faut, pour soutenir le poids des armes, un corps endurci par le travail; il faut, pour concevoir et pour conduire de grands desseins, une âme préparée par de grands sentiments et capable de grands sacrifices, et pour maintenir dans toute leur vigueur l'âme et le corps, il faut encore un régime, des exercices, des privations.

« Pour prémunir les fidèles de Corinthe contre les dangers de la mollesse, saint Paul leur montrait les athlètes qui brillaient dans les jeux publics. Voyez, leur disait-il, comment ces athlètes, pour la gloire frivole de vous plaire, travaillent sans cesse à se rendre plus agiles et plus forts. Ils endurent la faim, ils supportent la soif, ils combattent contre les délices et se défendent comme d'un poison mortel de tout ce qui pourrait altérer leur force et leur souplesse.

« Ces athlètes ne sont plus; mais au défaut de l'art et du régime qui les avaient formés, il nous reste un code sacré qui les supplée et les remplace : il nous reste les maximes de l'Évangile, les préceptes de Jésus-Christ. Ces lois sages et saintes, prescrivant la tempérance et

la frugalité, l'empire sur les sens, l'amour du travail, la fuite des plaisirs, préservent un guerrier de la mollesse, qui trop souvent éteint en lui l'amour de la vraie gloire, et qui, plus souvent encore, lui ôte les moyens de l'acquérir. Suivez ces lois, soldats, soyez chrétiens, et bientôt votre troupe, aussi distinguée par la force que par le courage, supérieure à la fatigue et aux périls, ne redoutera ni la chaleur des plus longs jours, ni les frimas des plus longues nuits, ni l'influence des climats les plus contraires, ni la faim, ni la soif, ni tant de travaux que le plus mâle courage, sans la force, ne saurait longtemps soutenir. Pour mettre en fuite un ennemi à moitié vaincu par la volupté, vous n'aurez qu'à vous montrer; comme pour triompher d'un ennemi aussi robuste que courageux, vous n'aurez qu'à vous rendre de plus en plus habiles dans la science des combats.

§ XIV. *Études.* — « Ne croyez pas, disait Cyrus aux « compagnons de sa jeunesse, ne croyez pas que, pour « vaincre, il nous suffise d'avoir appris à tendre un arc, « à lancer un javelot, à manier un cheval avec adresse, « à soutenir même les veilles, la faim, les travaux, avec « constance : il est, il est encore dans l'art un degré « plus profond et plus sublime auquel il faut atteindre, « si nous voulons vaincre un ennemi qui aurait tous « ces avantages, et ne pas éprouver de résistance de

« la part d'un ennemi qui aurait négligé de les acqué-
« rir. »

« Ce grand art de combattre et de vaincre, la religion sans doute n'en donne point de leçons; mais, par toutes sortes de motifs, elle anime le soldat à le rechercher.

« Comme le dépositaire des lois doit connaître les règles de la justice, le conducteur des âmes la science du salut, le médecin l'art de soulager et de guérir nos maux, et comme ils répondent l'un de l'état et des fortunes soumises à sa décision, les autres de la vie et des âmes confiées à leurs soins; de même, le guerrier doit connaître l'art de la guerre, et répond du sang de ses frères que, faute de s'être instruit, il a laissé répandre, et du sang même de l'ennemi, qu'avec plus d'art et d'instruction il eût pu épargner.

« Tous les corps s'étant partagé le fardeau de la guerre, chacun semble s'être restreint à la portion dont il s'est chargé : les uns, attendant l'ennemi de pied ferme ou marchant à lui à pas lents et mesurés, forment le fond et comme le corps d'une armée; d'autres, joignant à l'intelligence et à l'adresse de l'homme la vigueur et l'impétuosité du cheval, déploient ces masses solides et mobiles en même temps qui sont comme les ailes de ce vaste corps, dont d'autres, plus dégagés dans leur armure, plus rapides, moins réguliers dans leurs mouvements, semblent destinés, comme les yeux, à éclairer la marche et à diriger les pas. Mais vous, aussi

légers que les uns, aussi fermes que les autres, remplaçant la force par la vitesse, suppléant à toutes deux par votre ardeur, tantôt à pied, soldats d'élite, aussi propres aux siéges qu'aux batailles, vous livrez et soutenez les assauts; tantôt, remontant sur vos coursiers, vous vous élancez de vos retraites et fondez tout à coup sur l'ennemi, vous le rompez par la force, vous le dissipez par l'adresse, vous décidez les victoires, vous en assurez le fruit; et comme vous réunissez les travaux et les périls de tous les corps, que vous êtes appelés à remplir successivement tous les grades, que vous exercez tour à tour chaque partie de l'art des combats, vous ne devez pas vous renfermer dans une seule, mais travailler à les réunir toutes; vous devez montrer dans chacun de vous un homme aussi prompt à obéir que propre à commander un jour, et dans le corps entier l'abrégé de la science et des talents, comme vous l'êtes des opérations de toute une armée (1).

« Quel spectacle plus rassurant pour la pratique, plus effrayant pour l'ennemi, plus édifiant pour la religion, qu'une troupe exercée et formée sur ces principes, donnant l'exemple de toutes les vertus et fournissant le modèle de la science des combats? Quelle valeur plus noble que celle qui, réglant la force par la justice, ne

(1) L'évêque de Lescar s'adressait au régiment de dragons. On verra aisément que ce passage, qu'il eût été dommage de supprimer, s'adresse à toutes les écoles d'officiers, et fait à chacun une égale obligation de s'instruire.

veut combattre que pour se défendre, et, sans chercher à nuire aux autres, ne se propose que de protéger les siens; qu'une valeur qui, ne disputant avec les alliés que de services, avec les ennemis que de courage, avec les compagnons de ses armes que d'une noble émulation, ne fait aux uns que le mal qu'il est indispensable de leur faire, fait aux autres tout le bien qu'il est possible de leur procurer, épargne le sang de ses frères, et ne répand celui de l'ennemi qu'autant qu'il est nécessaire d'en verser? Quelle valeur plus sûre que celle qui, ménageant ses forces par une sage retenue et les augmentant par de nobles travaux, les retrouverait toutes entières au moment du péril; qu'une valeur qui, joignant à la force du corps la vigueur de l'âme, et à toutes deux les ressources de l'instruction, pourrait également proposer, accepter, refuser le combat, s'assurer les avantages de la victoire ou diminuer les malheurs de la défaite? Quelle valeur enfin plus ferme, plus solide, plus généreuse, que celle qui, prenant pour base et pour motif l'ordre de Dieu, ses promesses, ses menaces, marche au combat pour lui plaire, et trouve dans le trépas, comme dans le triomphe, un prix qui ne peut lui manquer?

« Suivez donc une religion sainte, guerriers vaillants et chrétiens, une religion si favorable à la valeur et si contraire aux vices qui la dégradent; défendez-vous des maximes perverses qui gagnent tous les états et menacent le vôtre; attachez-vous de plus en plus à la

foi de vos pères, et n'en rougissez pas en présence des lâches qui l'abandonnent et des ennemis qui l'attaquent; opposez un visage d'airain à l'audace des uns, arrêtez par votre fidélité la défection des autres ; et que vos œuvres répondant à votre croyance, et votre courage égalant votre piété, les plus grands dictateurs de la loi que vous avez prise pour règle soient forcés de vous rendre ce témoignage et de dire : « Ces hommes que « vous voyez si recueillis dans les temples, si austères « dans leurs mœurs, si fermes dans leur foi, sont en- « core plus fidèles dans leurs promesses, plus patients « dans les fatigues, plus intrépides dans les combats. »

« Voilà les guerriers que la patrie avoue pour ses défenseurs, que la religion reconnaît pour ses enfants et ses élèves. Unissant leurs voix et leurs prières, la religion et la patrie demandent au ciel de les revêtir de la force et de les ramener vainqueurs de tous les périls. »

L'évêque qui parlait ainsi était frère de quatre officiers généraux, dont aucun n'avait à rougir en l'écoutant. Il montra lui-même dans l'adversité un courage aussi mâle que son éloquence. Il fut un de ces grands et glorieux exilés dont la vertu étonna l'Angleterre, et qui, par la majesté de leur résignation et l'ardeur de leur charité, préparèrent dans ce pays l'affranchissement des Catholiques, depuis longtemps ployés sous un joug cruel.

Mais si M. de Noë avait su exprimer avec tant

de noblesse les maximes de la vertu militaire, ces maximes elles-mêmes n'offraient rien de nouveau : elles étaient depuis longtemps pratiquées et elles formaient, en France du moins, l'esprit général de l'armée. C'étaient les solides bases de ce *droit des gens dans la guerre*, dont l'humanité tout entière et la France plus particulièrement doivent rendre grâce au Christianisme. Il a épargné au monde beaucoup de sang ; il a valu à la France beaucoup d'excellents hommes de guerre, qui sont devenus dans la paix d'excellents citoyens. Il a été pour elle une double cause de grandeur, en lui inspirant l'humanité dans la victoire, la justice et la liberté dans l'administration des peuples conquis. Nos provinces les plus récemment acquises sont aussi françaises que celles qui l'ont toujours été ; elles ont en tout l'esprit national, et l'assimilation est parfaite : exemple encore à peu près unique dans le monde.

—

Nous étudierons maintenant quelques hautes figures qui nous montrent la guerre avec son caractère d'honneur, de justice et d'humanité. Toutes la glorifient, plusieurs font voir comment elle peut être sanctifiée.

A l'entrée de la galerie héroïque, au premier rang, nous rencontrerons une femme qui est la personnification même de la guerre sainte, celle qu'il faut entreprendre et soutenir avec une foi invincible, au risque de la mort, pour l'amour de Dieu et de la patrie.

Cette femme est Judith. Judith n'est pas seulement l'héroïne d'un instant et d'une occasion, c'est une guerrière. Dieu qui la suscita pour sauver son peuple, lui donna ce qu'il donne aux grands guerriers. Elle eut le coup d'œil révélateur de la situation et de la faiblesse de l'ennemi, la conception prompte, la préparation prudente, le secret, la résolution inébranlable, l'exécution hardie et vigoureuse au moment prévu. L'Esprit-Saint, qui voulut être son historien comme il avait été son inspirateur, a marqué tous ces détails d'une seule action, mais si bien calculée, qu'elle devait suffire. Judith fit son plan comme le général le plus sage, l'exécuta comme le soldat le plus courageux. Toutes ses prévisions se trouvèrent justes, rien ne manqua ; et il n'est pas téméraire de dire que rien ne pouvait manquer, parce qu'ayant eu aussi la sagesse humaine d'invoquer l'assistance divine, Judith avait encore la sagesse humaine de compter que l'assistance divine ne lui manquerait pas. Les grands hommes de guerre sont des hommes de grand bon sens. Le suprême bon sens est de prier Dieu et de compter qu'il fera triompher la justice. Judith donne un sublime exemple de ce bon sens suprême et qui n'est propre qu'aux âmes sublimes. Elle avait prié, et elle exposa sa vie et plus que sa vie. C'est donc avec raison qu'on lui attribue ici un rang d'honneur parmi les guerriers.

Avant d'aborder son histoire, où déborde la poésie de l'amour de la patrie et de l'amour de Dieu, je dirai

d'elle encore un mot qui s'applique aux guerriers éminents. On connaît la parole de César : « *Veni*, *vidi*, *vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Ce n'est pas assez donner l'idée d'un grand général, ou du moins ces mots sont mal placés, et il en faut changer l'ordre. Le grand général doit *voir* avant de venir, et c'est parce qu'il a *vu* d'abord qu'il vient et qu'il est vainqueur. Il a vu le faible de l'ennemi, dénoncé par les fautes déjà commises, provenant de son caractère, de sa passion, de son ignorance du caractère de ceux qu'il combat; il a vu le piége où cet ennemi ne manquera pas de tomber; il a vu le profit qu'on peut tirer du premier avantage obtenu pour le pousser jusqu'à une victoire décisive. VIDI, *veni*, *vici*. Ainsi procéda Judith. Elle a vu comment elle abattrait Holopherne, et comment elle disperserait ensuite son armée. Mais surtout elle a vu qu'elle obtiendrait tout de Dieu, invoqué avec foi pour le triomphe de la justice; et son génie, et sa victoire, et le salut de son peuple furent les fruits de la prière.

Après Judith, nous parlerons des Machabées. Comme Judith, ces héros sont à nous. Étant du peuple de Dieu, ils appartiennent à toute la famille du Christ; ayant combattu dignement pour la plus sainte des causes, ils seront éternellement les modèles de la vertu guerrière.

Nous entrerons ensuite dans le monde moderne, et nous verrons que les exemples antiques n'ont point péri.

CHAPITRE X

Judith.

Quand Nabuchodonosor, roi des rois, eut résolu de se faire dieu des dieux, ses conseillers approuvèrent un si noble dessein, et Holopherne, général de ses milices, illustre à la guerre, fut chargé de l'exécuter. Il partit avec 120,000 hommes de pied et 12,000 archers à cheval, approvisionnés pour aller loin. Pillant et brûlant tout sur son passage, rasant les villes et détruisant les temples, afin qu'il n'y eût plus, selon ses instructions, d'autre dieu que Nabuchodonosor, Holopherne arriva au pied des montagnes de Béthulie, clef de tout Israël. Mais il trouva que le grand prêtre Eliachim avait mis le pays en état de défense, et le peuple gardait les hauteurs.

Holopherne demanda quels étaient ces gens-là, qui osaient entreprendre de lui résister. Achior, chef des Ammonites, allié forcé des envahisseurs, lui raconta brièvement l'histoire des Hébreux. « Ce peuple, dit-il, n'a jamais abandonné son Dieu sans tomber dans la main

de ses ennemis, et ne lui est jamais revenu sans que ce même Dieu ne l'ait promptement délivré. Sachez donc, Seigneur, s'ils ont commis quelque iniquité contre leur Dieu, et alors attaquons-les, nous les vaincrons. Mais s'ils sont fidèles, Dieu les défendra, et nous ne pourrons rien. »

Les officiers d'Holopherne furent révoltés d'un discours qui semblait supposer un autre Dieu que Nabuchodonosor. Tous s'écrièrent : « Escaladons ces montagnes, emparons-nous de leurs défenseurs. Nous les tuerons, et Achior avec eux ; et les nations sauront que Nabuchodonosor est le seul dieu de la terre ! »

Holopherne irrité chassa l'Ammonite. On l'emmena hors du camp, loin de Béthulie, et on le laissa, lié à un arbre. Des Israélites le trouvèrent et le conduisirent dans la ville. Il y raconta devant tout le peuple ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Ce récit les effraya, mais sans ébranler leur constance. Ils prièrent avec larmes, demandant à Dieu de considérer l'orgueil de l'agresseur et leur propre humiliation. Ensuite ils consolèrent Achior. Ils lui dirent que le Dieu de leurs pères, dont il avait publié la gloire, lui montrerait sa fidélité, et lui accorderait de voir la ruine de leur commun ennemi. Ils lui offrirent de rester parmi les enfants d'Israël, heureux de pouvoir le traiter comme un frère. Achior accepta, et Ozias, prince de la ville, le reçut dans sa maison.

Cependant Holopherne, au lieu d'assaillir immédia-

tement Béthulie, observa qu'il avait un moyen plus sûr et moins coûteux de la prendre, en la privant d'eau. En effet, au bout de vingt jours, les citernes étaient vides, et plusieurs parlèrent de capituler. Ils murmuraient contre les chefs qui avaient décidé de résister, et ils disaient que le glaive était préférable au lent supplice de la soif. Le plus grand nombre, mieux inspiré, recourut à la prière. Dans leur détresse, ils demandèrent à Dieu d'avoir pitié de son peuple, et qu'au moins, s'il voulait le châtier, ce ne fût point en le livrant à des infidèles, qui en prendraient occasion de blasphémer et de crier : Où est votre Dieu? Enfin, après de longs gémissements, Ozias leur dit : Mes frères, attendons encore cinq jours, et si le courroux de Dieu ne s'apaise pas contre nous, alors nous nous rendrons.

Ce discours fut rapporté à Judith, fille de Mérari, de la tribu de Siméon, veuve de Manassès depuis trois ans, parfaitement belle et très-riche. Elle vivait avec ses servantes dans un appartement retiré, portant le cilice et jeûnant tous les jours, hormis le Sabbat et les autres fêtes du Seigneur, et il n'y avait personne qui contestât sa vertu.

Elle fit venir plusieurs des princes et des anciens, et elle leur dit : — Que me rapporte-t-on d'Ozias, et de cet engagement de livrer la ville, si dans cinq jours Dieu ne l'a pas secourue? Et qui êtes-vous, vous autres qui fixez une limite au Seigneur et lui marquez un jour? Au lieu de sa miséricorde, craignez plutôt de provoquer

ainsi sa colère! Elle ajouta qu'il fallait beaucoup de larmes, beaucoup de prières, beaucoup d'humilité, mais aussi beaucoup d'espérance, puisqu'enfin Israël ne suivait pas ses pères en tous leur crimes, et ne connaissait d'autre Dieu que Dieu. — « C'est pourquoi, poursuivit-elle, attendons avec une humble patience les consolations que Dieu ne manquera pas de nous donner. Il nous vengera des afflictions que nos ennemis nous font souffrir, il couvrira de honte toutes les nations qui s'élèvent contre nous. Vous donc, anciens du peuple, relevez-lui le cœur. Rappelez-lui les épreuves d'Abraham, de Jacob, de Moïse. Tous ceux qui ont été agréables à Dieu ont passé par beaucoup de tribulations; mais ceux qui n'ont pas reçu l'épreuve dans la crainte du Seigneur et se sont laissés aller aux murmures, ceux-là ont péri. Nos souffrances sont moindres que nos péchés. Les fléaux dont Dieu nous châtie sont envoyés pour nous sauver, et non pour nous perdre. »

Les anciens répondirent à Judith : Il n'y a rien à reprendre dans tes paroles. Prie pour nous, parce que tu es une femme sainte et craignant Dieu. Judith reprit : « Et vous, priez afin que Dieu m'affermisse dans un dessein que j'ai. Vous vous tiendrez cette nuit à la porte de la ville, et je sortirai avec ma servante. Je ne veux point que vous vous mettiez en peine de savoir ce que je ferai. Jusqu'à ce que je vienne moi-même vous donner de mes nouvelles, qu'on ne fasse autre chose que prier pour moi. » Ils répondirent : « Que le Seigneur marche de-

vant toi et qu'il tire vengeance de nos ennemis ! » Telle était la grandeur d'Israël, que ceux qui le voulaient détruire étaient les ennemis de Dieu.

Restée seule, Judith, la tête couverte de cendre, se prosterna devant le Seigneur pour l'entretenir de son dessein. On pourrait dire que, résolue de sauver sa patrie et tout le peuple par le seul moyen qui fût en son pouvoir, convaincue d'ailleurs que Dieu lui inspirait cette action, elle stipulait pour son honneur, exposé aux insultes d'un brutal soldat.

Elle dit : « Seigneur, souvenez-vous de mon père Si-
« méon. Vous lui avez mis le glaive à la main pour tirer
« vengeance des étrangers quand ils eurent dénoué la
« ceinture de la jeune vierge, et vous avez inondé de
« leur sang la couche où les retenait la ruse des fils de
« Jacob. Car c'est vous qui avez fait les choses anté-
« rieures, et celles-ci, et celles qui suivront. Vous avez
« conçu les choses d'à présent et celles de l'avenir, et
« tout ce que vous avez arrêté en votre esprit est arrivé.
« Et les choses que vous avez méditées ont comparu, et
« elles ont dit : Nous voici.

« Or, ces Assyriens viennent pour profaner votre
« sanctuaire ; ils veulent souiller votre tabernacle et
« abattre avec le fer la force de votre autel. Voyez leur
« arrogance, faites tomber votre courroux sur leurs
« têtes ; donnez à mon bras la force d'exécuter ce que
« j'ai conçu. Ecrasez leur fierté par la main d'une
« femme.

« Votre force n'est pas avec la multitude, ni votre
« puissance avec les grands ; mais vous êtes le Dieu des
« humbles, l'auxiliaire des petits, le défenseur des fai-
« bles, le refuge des méconnus, le sauveur des désespé-
« rés. Oui, oui, Dieu de mon père, Dieu de l'héritage
« d'Israël, maître des cieux et de la terre, créateur des
« eaux, roi de toutes vos créatures, vous exaucerez ma
« prière. Répandez l'intelligence parmi tout votre peu-
« ple; qu'ils sachent que vous êtes le Dieu des royau-
« mes et des armées, et qu'il n'est point pour l'Israël
« d'autre protecteur que vous. »

Ayant ainsi prié pour elle et pour ses frères, Judith ôta ses habits de veuve et reprit ceux des jours de joie, quand Manassès vivait encore. Elle arrangea sa chevelure, se frotta de parfums, noua sous ses pieds des sandales, reprit ses bracelets, ses colliers, ses anneaux, ses pendants d'oreilles, toute sa parure, et Dieu lui augmenta encore sa beauté, à cause de sa vertu (1). Suivie de sa servante, qui portait un sac de provisions, elle se rendit aux portes de la ville, où les anciens l'attendaient. Étonnés eux-mêmes de la voir si belle, ils lui dirent: « Que le Dieu de nos pères accomplisse ce que tu as projeté pour Israël ! » D'après d'autres paroles, ils croyaient que Judith avait quelque moyen de leur pro-

(1) Cui etiam Dominus contulit splendorem : quoniam omnis ista compositio, non ex libidine, sed ex virtute pendebat; et ideo Dominus hanc illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret. (x, 4).

curer de l'eau. Judith, gardant le silence, adora Dieu, sortit et s'éloigna. Ils la suivirent du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le vallon qui, du pied de la montagne, menait aux gardes avancées des Assyriens.

Comme ceux de Béthulie, les Assyriens furent émerveillés de sa beauté. Holopherne lui dit de ne rien craindre. Elle lui parla devant toute sa cour. Entrant dans la pensée qu'avait dû lui laisser le langage d'Achior, elle lui fit croire qu'elle l'avertirait quand les Israélites auraient commis certaines trangressions qu'ils osaient méditer, et que ce serait le moment favorable pour donner l'assaut. « Dieu m'a envoyée, dit-elle en terminant, pour accomplir avec toi des choses qui frapperont d'étonnement ceux qui les apprendront. » Holopherne, aussi ravi de son langage que de sa beauté, lui assigna la tente où étaient déposés ses vases d'argent, et commanda qu'on lui servît les vins et les mets de sa table. Elle refusa les mets, interdits par sa religion, disant qu'elle se contenterait de ceux qu'elle avait apportés. Holopherne lui demanda de quoi elle se nourrirait ensuite? Elle répondit hardiment : « Vive ta vie ! mes provisions ne s'épuiseront pas que le Seigneur n'ait accompli par ma main ce qu'il a décidé. » Pour unique grâce, elle demanda de pouvoir aller prier chaque matin dans le vallon. Holopherne accorda tout.

Pendant trois jours, Judith, toujours suivie de sa servante, sortit du camp, dès la première heure, sans être inquiétée. Elle faisait ses ablutions à la fontaine

du vallon, et s'étant ainsi purifiée, elle rentrait sous sa tente, jeûnant et vaquant à la prière, comme en sa maison de Béthulie.

Le quatrième jour, Holopherne donna un grand festin à ses serviteurs. Il avait invité Judith. Elle s'y rendit dans l'éclat de sa parure, prévenant toutefois l'eunuque qu'elle sortirait à l'heure accoutumée; et elle mangea, à la table du général assyrien, ce que sa servante avait préparé pour elle. Holopherne, joyeux et déjà enivré de la présence de Judith, but plus qu'il n'avait fait en aucun jour de sa vie. Enfin l'eunuque fit retirer les convives, tous alourdis par le vin. L'héroïque veuve demeura seule dans la tente d'Holopherne, assoupi sur sa couche, « le vin, dit le texte grec, ruisselant autour de lui. »

Judith, debout près du lit, pria avec larmes. Elle dit en son cœur : « Seigneur, Dieu des armées, regardez !
« C'est le temps de ressaisir votre héritage et de faire
« ce que j'ai prémédité pour la ruine de ceux qui se
« sont élevés contre nous. » Elle décrocha le cimeterre qui pendait à l'une des colonnes du lit, se pencha, saisit les cheveux d'Holopherne, le frappa deux fois de toute sa force et lui trancha la tête. Ayant ensuite fait rouler le corps au bas de la couche, et enlevé le moustiquaire de pourpre et d'or, entrelacé de pierres précieuses et d'émeraudes, elle sortit de la tente, cette tête et ces dépouilles à la main. La servante était là, faisant le guet. Elle cacha la tête dans le sac aux provisions,

et, après avoir traversé le camp sans alarme, les deux femmes furent bientôt devant Béthulie. Judith cria de loin aux sentinelles : — Ouvrez, Dieu est avec nous !

Les anciens et le peuple accoururent, et l'on fit un grand feu. Lorsque Judith les vit rassemblés, elle leur montra la tête : « Voici, leur dit-elle, Holopherne, généralissime de l'armée d'Assyrie, et voici le filet sous lequel il dormait lorsqu'il était ivre. Le Seigneur l'a frappé par la main d'une femme. Et vive le Seigneur qui m'a gardée ! Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! » Ozias dit à Judith : « Sois bénie entre toutes les femmes. Tant qu'il y aura des hommes, jamais l'espoir que tu a mis en Dieu ne s'effacera de leur cœur ! » Tout le peuple répondit : Ainsi soit-il !

Judith ordonna qu'on fît venir Achior. Voyant la tête d'Holopherne aux mains d'un homme de l'assemblée, il tomba la face contre terre et le souffle lui manqua. Revenu à lui, il se jeta aux pieds de Judith, et il lui dit : « Bénie sois-tu en toute demeure de Juda et en toute nation ! Quiconque ouïra ton nom sera ému d'amour. Dis-moi maintenant comment cela est arrivé. » Judith lui raconta, en présence du peuple, tout ce qui s'était passé depuis son départ de Béthulie jusqu'au moment où elle parlait. La ville entière retentit d'allégresse, et Achior crut au Dieu de Judith, le Dieu vivant.

Cependant Judith prit en ce moment le commande-

ment de la ville. Elle indiqua comment il fallait faire une sortie contre les Assyriens. Ses ordres furent exécutés de point en point, et les Assyriens épouvantés furent taillés en pièce, poursuivis dans leur fuite jusque par delà Damas et son territoire. Cyaxare survint alors, qui en acheva les restes. Ainsi Israël fut sauvé et Assur commença de pencher vers sa ruine, par la main de Judith, fille de Mérari, de la tribu de Siméon.

Le Grand-Prêtre et les Anciens qui résidaient à Jérusalem vinrent honorer Judith à Béthulie. Ils lui dirent : — Tu es la gloire d'Israël. Bénie sois-tu à jamais par le Seigneur tout-puissant ! Tout le peuple cria : Ainsi soit-il !

Ils lui firent une grande part dans les dépouilles des Assyriens. Elle eut la tente d'Holopherne, toute son argenterie, ses lits, ses cratères et tous ses vases, et on la couronna d'olivier, elle et ses femmes. Et elle dit :

« Je chanterai à Dieu un hymne nouveau. Assur est « venu des montagnes de l'Aquilon ; il est venu avec « les myriades de son armée ; leur multitude a comblé « les vallons, leur cavalerie a couvert les collines. Il « avait juré de livrer mon pays à la flamme, de faire « périr mes jeunes hommes par le glaive, d'écraser « mes enfants à la mamelle, de faire de mes enfants « un butin et de mes vierges une proie. Le Seigneur « tout-puissant les a effacés par la main d'une femme. « Leur homme vaillant n'est pas tombé sous les coups « de jeunes guerriers, les fils des Titans ne l'ont point

« frappé, les géants ne l'ont point attaqué; mais Judith,
« fille de Mérari, l'a défait par la beauté de son visage.
« Sa petite sandale a ravi son œil, sa beauté a captivé
« son âme; le cimeterre a tranché sa tête. Alors mes
« humbles ont jeté un cri de joie, et mes faibles les ont
« épouvantés, et ils ont été frappés de stupeur, et ils
« ont pris la fuite. Les enfants des jeunes femmes les
« ont percés, ils les ont blessés comme des esclaves
« fugitifs; le Seigneur leur a livré bataille, ils ont péri.
« Seigneur, vous êtes grand et glorieux; et les rochers
« fondront devant vous comme de la cire, et vous êtes
« propice à ceux qui vous craignent. Tout sacrifice
« qu'on vous offre en odeur de suavité est petit; toute
« la graisse des holocaustes est très-petite; mais celui
« qui craint le Seigneur est grand. Malheur aux peuples
« qui s'attaquent à ma race! Le Seigneur tout-puissant,
« au jour du jugement, les punira. Il livrera leur chair
« aux vers et à la flamme, et ils pleureront en une
« souffrance éternelle. »

Le texte sacré ajoute que Judith vécut à Béthulie jusqu'à l'âge de cent cinq ans, toujours entourée de respect et de gloire. Elle avait consacré en offrande au Seigneur tout ce qui lui était revenu de la dépouille d'Holopherne, elle y joignit le filet de pourpre et d'or, enlevé de sa propre main, ne gardant rien de ces richesses. Et elle avait aussi affranchi sa servante, et distribué avant de mourir tous ses biens, tant à ses parents qu'à ceux de Manassès, son époux. Lorsque

Dieu la rejoignit à ses pères, on l'ensevelit dans le tombeau de Manassès, et le peuple la pleura sept jours. » Et nul n'effraya encore les fils d'Israël tant que vécut Judith, ni bien des jours après sa mort. »

En ce temps-ci, temps des soldats, des prophètes et des prêtres de Nabuchonosor, il est bon de relire les pages des saints Livres, dont s'est tant moqué Voltaire, évangéliste des Prussiens. Ni du bourbier de Voltaire ni de la poitrine des hurleurs de chansons ne sortira jamais cette poésie salubre de l'amour de Dieu et de la patrie.

Et nous savons que Judith ne fut qu'une figure de la Judith immortelle qui prie pour ceux qui aiment vraiment la patrie, et qui combat avec eux.

CHAPITRE XI

Les Machabées.

Mathathias, de la famille sacerdotale de Joarib, avait cinq fils : Jean, Simon, Judas, surnommé Machabée, Eléazar et Jonathas. Voyant qu'Antiochus, dominateur de la Judée, voulait corrompre le peuple et l'obliger de renoncer au vrai Dieu, ils se retirèrent de Jérusalem sur la montagne de Modin, non loin de Joppé. « Malheur « à moi ! s'écria Mathathias ; suis-je donc né pour « voir l'affliction de mon peuple, et pour demeurer en « paix pendant que la ville sainte est livrée aux mains « de l'étranger ? Son temple est traité comme un homme « infâme ; les vases de sa gloire ont été emportés dans « une terre hostile ; ses vieillards ont été massacrés « dans les rues, et ses jeunes hommes sont tombés sous « le glaive de l'ennemi. Quelle nation n'a point hérité « de ses dépouilles ? La magnificence de Jérusalem a « disparu : elle était libre, elle est esclave. Tout ce que « nous avions de beau, de saint et d'éclatant, a été dé- « solé et profané. Pourquoi vivons-nous encore ? » Et

parlant ainsi, ils déchirèrent leurs vêtements et se couvrirent d'habits de deuil.

Cependant, les agents d'Antiochus vinrent jusqu'à Modin pour forcer ceux qui s'y étaient retirés de sacrifier aux idoles. Ils s'adressèrent à Mathathias, lui promettant la faveur du roi, s'il voulait donner l'exemple. Le saint vieillard répondit : « Quand tous ceux d'Israël et le monde entier obéiraient à Antiochus, moi et mes fils et tous les miens nous marcherons dans l'alliance de nos pères, et nous n'obéirons qu'à Dieu. »

Comme il disait ces paroles, un Israélite s'avança devant tout le monde pour sacrifier aux idoles. Mathathias, enflammé du zèle de la loi, qui prononçait la mort contre un pareil crime, s'élance sur l'apostat, le tue, tue l'officier, et renverse l'autel. Puis il crie à haute voix : « Quiconque veut rester dans l'alliance de Dieu, qu'il me suive ! » Et, accompagné de ses fils, il gagne la montagne, abandonnant tout ce qu'il avait dans la ville, ne gardant que son épée et l'alliance de Dieu.

Touchés de cet exemple, plusieurs, qui cherchaient la loi et la justice, descendirent au désert, fuyant une ville où le Seigneur était outragé. Les soldats d'Antio chus vinrent les sommer de se soumettre à l'édit du roi. Ils répondirent qu'ils n'en feraient rien ; mais, parce que c'était jour de sabbat, ils ne voulurent pas non plus se défendre. Sans jeter une pierre, sans fermer leur retraite, naturellement fortifiée, ils dirent : « Mourons dans la simplicité de notre cœur ; le ciel et la terre se-

ront témoins qu'on nous fait mourir injustement. » Et ils se laissèrent tuer, eux, leurs femmes et leurs troupeaux. Ils étaient au nombre de mille.

Mathathias et les siens, pleurant ces martyrs, se dirent entre eux : « Si nous faisions tous ainsi, et que nous ne combattions point pour nos vies et pour nos lois, les ennemis nous extermineront en peu de temps. » Ils prirent donc la résolution de combattre contre quiconque les attaquerait, même le jour du sabbat, pour ne point périr.

Alors quelques vaillants d'Israël se joignirent à eux; ils formèrent une petite armée, frappèrent l'ennemi et commencèrent à délivrer leur peuple.

Mais Mathathias était vieux et sentait les approches de la mort. Il dit à ses fils : « Le règne de l'orgueil s'est « affermi. Voici un temps de châtiment et de ruine. « Maintenant donc, mes fils, soyez les défenseurs de la « loi, donnez votre vie pour l'alliance de vos pères, et « vous laisserez une grande gloire et un nom éternel. « Abraham a été trouvé fidèle dans la tentation, et Dieu « l'a béni. Joseph, dans le temps de sa détresse, a gardé « les commandements, et on l'a vu le seigneur de l'É- « gypte. Phinéès, notre ancêtre, brûlant de zèle pour « la loi de Dieu, a eu la promesse d'un sacerdoce éter- « nel. Josué, accomplissant la parole, est devenu chef « en Israël. Caleb, rendant témoignage devant les peu- « ples, a reçu un héritage dans la Terre-Promise. David, « par sa piété, a obtenu un trône à jamais. Elie, embrasé

« de zèle pour la loi, a été élevé dans le ciel. Ananias, « Azarias et Misaël, croyants, ont été sauvés de la four- « naise. Daniel, à cause de la simplicité de son cœur, « a été délivré de la gueule des lions. Ainsi, considérez « tout ce qui s'est passé de race en race : ceux qui espè- « rent en Dieu ne s'affaiblissent point. Et ne craignez « point les paroles de l'homme pécheur, parce que sa « gloire tombe à la pourriture et aux vers ! Il s'élève au- « jourd'hui, demain on ne le trouvera plus : il est retourné « en sa poussière, ses pensées se sont évanouies. Vous, « mes fils, soyez forts, agissez vaillamment pour la loi : « par elle vous serez dans la gloire. Voilà Simon, votre « frère : je sais qu'il est homme de conseil ; écoutez-le « toujours, et il me remplacera parmi vous. Judas a été « fort et vaillant dès sa jeunesse : il conduira la guerre. « Unissez à vous tous les fidèles ; vous vengerez votre « peuple de ses ennemis. Rendez aux nations leur sa- « laire et soyez attentifs aux préceptes de la loi. »

Il les bénit et mourut. Ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël le pleura d'un grand deuil.

Judas, surnommé Machabée (1), prit donc la conduite

(1) Judas avait mis sur ses enseignes et sur ses étendards les lettres initiales de ce verset de l'Exode : *Qui est semblable à toi, ô Seigneur, parmi les dieux ?* Ces lettres forment, en hébreu, le mot *makkabi*, marteau (ou marteleur), qui se rapportait en même temps aux victoires de Judas, et qui devint le nom glorieux de sa famille.

de la guerre. Il n'avait avec lui, au commencement, que 6,000 hommes; mais ils combattaient avec joie pour Dieu et pour la patrie. Voici le portrait que l'Ecriture trace de ce héros : « Il agrandit la gloire de son peuple, « et il se revêtit de la cuirasse comme un géant; il se « couvrait de ses armes dans les combats, et il proté- « geait le camp de son épée. Il devint semblable à un « lion dans ses actions redoutables. Il poursuivit les « impies, les cherchant de toutes parts, et il livra aux « flammes ceux qui troublaient son peuple. La terreur « de son nom les mit en fuite devant lui, et tous les ar- « tisans d'iniquité furent dans le trouble, et le salut du « peuple fut l'œuvre de son bras. Ce qu'il faisait irritait « plusieurs rois, et réjouissait Jacob; et sa mémoire « sera à jamais bénie. Et il parcourut les villes de Juda, « et il extermina les impies, et il détourna d'Israël la « colère de Dieu ; et tandis que son nom parvenait aux « extrémités de la terre, il rassembla ceux qui étaient « près de périr. » L'Église catholique consacre le même éloge à la gloire de notre saint Louis.

Il allait à la rencontre de l'ennemi et l'attaquait, plein de confiance dans la justice de sa cause. Un jour, presqu'au début de sa carrière, il affronta ainsi une armée formidable, déjà fière du triomphe qu'elle se croyait assurée d'obtenir. Il ne voulut pas même lui opposer toutes ses forces et ne choisit qu'une partie des siens, qui encore jeûnèrent ce jour-là. A l'aspect de l'ennemi cependant, les soldats de Judas, quoique

braves et choisis, furent alarmés de leur petit nombre : « Comment, dirent-ils, combattre une armée si forte, « fatigués que nous sommes du jeûne d'aujourd'hui? » Judas leur répondit : « Devant le Dieu du ciel, il n'y a « point de différence entre un grand et un petit nom- « bre. La victoire ne dépend point de la force des ar- « mées, mais du ciel, de qui vient la force. Ils s'avan- « cent en multitude, orgueilleux et superbes, pour nous « perdre, nous, nos femmes et nos enfants, et pour « nous dépouiller. Mais nous combattons pour nos « âmes et pour nos lois. Le Seigneur lui-même les bri- « sera devant notre face. Vous donc, ne les craignez « pas. » Il s'élança sur l'ennemi et le mit en déroute.

Après cette défaite, Antiochus envoya contre lui une armée de 40,000 fantassins et de 7,000 cavaliers, conduite par trois de ses meilleurs généraux, qui vinrent camper dans les plaines d'Emmaüs. Judas ne commandait encore que 6,000 hommes. L'un des généraux d'Antiochus se vanta de payer le tribut que son maître devait aux Romains avec le produit de la vente des Juifs qu'il ferait prisonniers ; et il invita les marchands d'esclaves à se trouver dans son camp pour les acheter, promettant de leur en donner quatre-vingt-dix pour un talent.

Judas avait ranimé le courage de ses soldats en leur rappelant la puissance de l'Éternel. Les voyant disposés à mourir, il les divisa en plusieurs corps, sous le commandement de ses frères, en sorte que chacun

avait 1,500 hommes. Par une inspiration de piété, il les conduisit à Maspha, vis-à-vis de Jérusalem, qui, avant la construction du temple, avait été un lieu de prières. Ils y passèrent le jour dans le jeûne et dans les larmes, en présence des ornements sacerdotaux, des prémices et des dîmes, comme pour suppléer aux sacrifices, qu'ils ne pouvaient offrir hors de la ville sainte. Elevant la voix jusqu'au ciel : « Seigneur, dirent-ils, votre sanctuaire a été souillé et foulé aux pieds, et voilà que les nations se sont assemblées pour nous perdre. Comment pourrons-nous subsister, si vous ne nous assistez pas ? »

Ensuite, quelque faible que fût son armée, Judas ne laissa pas de publier, comme l'ordonnait la loi, que tous ceux qui avaient bâti une nouvelle maison, planté une nouvelle vigne, récemment épousé une vierge, ou qui étaient d'un naturel timide, pouvaient quitter les rangs et retourner chez eux. Trois mille se retirèrent, et l'armée se trouva ainsi réduite de moitié. Trois mille restèrent, faisant holocauste d'eux-mêmes. Judas les mena camper en face de l'ennemi. « Tenez-vous prêts, leur dit-il, pour le matin. Mieux vaux mourir dans le combat que de voir les maux de notre peuple et du sanctuaire. Qu'il arrive de nous ce que Dieu a résolu ! » Eléazar, ensuite, leur lut le livre saint; puis Judas leur donna pour mot d'ordre : *Le secours de Dieu*, et se mit au premier rang.

Il apprit alors que Gorgias, l'un des généraux d'An-

tiochus, avec 5,000 fantassins et 1,000 cavaliers d'élite, voulait le surprendre la nuit. Profitant de la circonstance, il sortit de son camp, tomba sur l'autre partie du corps syrien, le mit en déroute et lui tua 3,000 hommes. Revenu de la poursuite, il se retourna vers Gorgias pour achever sa défaite. Celui-ci, ayant trouvé vide le camp des Juifs, croyait qu'ils avaient fui; mais, au jour, il vit du haut de la montagne la fumée qui s'élevait de son propre camp livré aux flammes. Dans le même moment, Judas s'avançait victorieux. A cet aspect, les ennemis, saisis de frayeur, s'enfuirent dans la plaine, et il y en eut 6,000 de tués. Leur camp regorgeait de richesses. On y trouva les trésors des marchands qui étaient venus pour acheter des Juifs, et plusieurs furent vendus eux-mêmes. On partagea ensuite les dépouilles entre les infirmes, les orphelins, les veuves et les soldats.

Après cette armée meurtrie et dispersée, il en vint encore une autre, de 60,000 hommes d'infanterie et de 5,000 cavaliers. Judas la détruisit encore, rentra dans Jérusalem, purifia, rebâtit et fortifia le temple, et y rétablit le culte. Son triomphe excita la rage des ennemis d'Israël. Ils firent effort de toutes parts pour écraser ce peuple qui se relevait et qui avait relevé le temple. Judas puisa dans sa foi assez de courage et de génie pour dissoudre ce nouvel orage. Aussi habile tacticien que valeureux soldat, il fit face de tous côtés, battit en détail cette multitude; et, sauf quelques courts et rares

intervalles de paix, ce fut toujours ainsi durant six années. Les frères de Judas combattaient sous ses ordres. L'un d'eux, Eléazar, s'illustra par une glorieuse mort. Voyant les siens inquiets devant une de ces terribles armées que le roi de Syrie envoyait sans cesse, et que Judas détruisait toujours ; remarquant surtout l'épouvante qu'ils avaient du nombre et de la taille prodigieuse des éléphants, il poussa droit à celui du roi, qu'on reconnaissait à sa hauteur et à son armure. « Il « se livra pour son peuple et pour s'acquérir un nom « éternel ; et s'étant fait jour à droite et à gauche au « milieu des ennemis qui tombaient deçà et delà à ses « pieds, il arriva sous l'éléphant, lui perça le ventre, « et mourut écrasé par sa chute. »

On sait que Judas mourut à peu près de même, après tant de victoires. Il se sacrifia pour donner l'exemple de ne pas craindre la mort, et afin qu'il ne fût pas dit que l'ennemi avait fait fuir le vengeur de Dieu. Il tomba sur le champ de bataille. Ses frères encore vivants, Jonathas et Simon (le dernier qui resta et qui fut un grand roi), l'ensevelirent au sépulcre de leurs pères, au milieu du deuil de tout le peuple qui gémissait en disant : « Comment est tombé l'homme fort qui sauvait Israël ? »

Politique plein de sagesse, capitaine plein de ressources, soldat plein de courage, bon, pieux, vigilant, éloquent, aussi fidèle dans ses alliances avec les hommes que ferme dans sa foi, Judas Machabée fut le modèle

des héros. Tant qu'il vécut, personne ne fit impunément du mal à sa patrie et ne transgressa impunément les lois de Dieu. Il dissipa huit grandes armées avec des forces toujours inférieures, armant les siens et les nourrissant, pour ainsi dire, de la foi qui remplissait son âme, et qui, ne le laissant pas un moment incertain du secours de Dieu, ne le fit jamais hésiter devant l'ennemi.

« Antiochus, dit Bossuet, ne se proposait rien moins « que de détruire la nation israélite et le culte qu'elle « professait, et d'en éteindre la mémoire; de profaner le « temple, d'y établir l'idole de Jupiter olympien. Voilà « ce qu'on avait entrepris et ce qu'on exécutait contre « les Juifs avec une violence qui n'avait point de « bornes. » Les Machabées se levèrent, et, comme les Juifs, la conscience humaine fut délivrée. La valeur et le patriotisme de Judas, remarque un savant historien, remontaient au-dessus de l'homme, en Dieu, source première de toute force et de toute patrie. Unissant la prudence au courage, il n'attendait toutefois que de Dieu seul le succès. En combattant et en mourant pour sa patrie, ce qu'il a de commun avec plusieurs, il combattit et mourut pour l'humanité entière, honneur que très-peu d'hommes ont partagé. Si Antiochus avait réussi dans son projet impie de faire changer, à son gré, de croyance à tous les peuples, et de ne leur laisser reconnaître au fond d'autre Dieu que lui; si le peuple juif, qui seul, avec la connaissance précise du vrai Dieu et les annales authentiques du genre humain,

gardait en dépôt l'ensemble des vérités religieuses et morales destinées à opérer un jour la régénération universelle, s'était lâchement prosterné à l'exemple des autres devant les idoles du tyran, c'en était fait de l'humanité. Les peuples s'abrutissaient à jamais, comme de vils troupeaux, sous la verge des dieux Antiochus et Néron. Le vrai Dieu ne l'a point permis. Après lui, c'est à Judas Machabée et à ses frères que le genre humain doit son salut (1).

(1) Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. III.

CHAPITRE XII

La légion thébéenne.

Après ce bel exemple de la valeur animée par la foi, qui sait attaquer et vaincre, donnons celui de la même valeur, animée par la même foi à mourir sans combattre, fidèle en même temps à la loi de Dieu et à la loi des hommes, gardant la discipline humaine qui commande d'obéir, et la discipline divine qui ordonne de résister.

L'empereur Carus, qui s'était donné le titre de Dieu, ayant été tué d'un coup de tonnerre, Dioclétien fut proclamé empereur par l'armée qu'il commandait en Orient, le 7 septembre 284. L'année suivante, après une victoire, il prit le nom de Jovius, ou Jupiter, et il associa à l'empire Maximien, auquel il confia le gouvernement et la défense de l'Occident. Les Bagaudes, peuple des Gaules, s'étaient soulevés. Maximien marcha contre eux et se fit, à cette occasion, surnommer Hercule. C'est dans cette expédition que les historiens les plus judicieux placent le martyre de la légion Thé-

béenne, ainsi appelée, à ce que l'on croit, parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde ou Haute-Égypte, peuplée alors de zélés Chrétiens. Elle était toute formée de soldats qui croyaient en Jésus-Christ, et son principal commandant, Maurice, n'y en admettait probablement point d'autres.

Maximien passa les Alpes, et comme son armée venait de faire une marche pénible, il lui accorda quelques jours de repos à Octodorum, ville considérable bâtie sur le Rhône, au-dessus du lac de Genève (1). En même temps, il ordonna un sacrifice aux Dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire.

La légion chrétienne, ne voulant pas participer à ce sacrifice, qui eût été pour elle une apostasie, alla camper à trois lieues de là, près d'Agaune ; mais aussitôt elle reçut l'ordre de revenir et de se réunir au gros de l'armée pour la cérémonie. Un refus unanime, motivé sur les défenses de Dieu, fut la réponse de la légion. Maximien commanda de la décimer.

Les soldats sur lesquels tomba le sort n'opposèrent aucune résistance aux bourreaux. Ils n'avaient pas voulu abjurer Jésus-Christ ; ils voulurent bien mourir. Leurs compagnons demeurèrent inébranlables, s'exhortant les uns les autres à plutôt donner tout leur sang. En effet, la première décimation fut suivie d'une seconde, qui s'exécuta de même et qui n'eut point d'au-

(1) C'est aujourd'hui le village de Martigny, dans le Valais.

tre résultat. Les soldats s'écrièrent qu'ils ne sacrifieraient point, qu'ils étaient résolus à tout souffrir plutôt que de trahir leur foi. Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers (1), les entretenaient dans ces généreux sentiments.

L'empereur alors leur fit dire qu'ils comptaient en vain sur leur nombre et qu'ils périraient tous, s'ils persistaient dans leur refus. Ils lui répondirent : « Nous « sommes vos soldats ; mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service militaire « et l'obéissance ; mais nous ne pouvons renier Celui « qui est notre Créateur et notre Maître, et qui est aussi « le vôtre, quoique vous le rejetiez. Commandez-nous « des choses qui ne soient point contraires à sa loi : « vous nous trouverez dociles à tous vos ordres, et no« tre conduite passée doit vous en répondre. Nous avons « fait serment à Dieu avant de vous le faire : vous fie« rez-vous au second serment, si nous consentions à « violer le premier? Nous sommes tous Chrétiens. Nous « croyons en Dieu le Père, auteur de toutes choses, et « en son Fils Jésus-Christ. Nous avons vu massacrer « nos compagnons sans les plaindre, leur enviant plu-

(1) Saint Eucher, évêque de Lyon, qui a écrit l'histoire authentique du martyre de la légion thébéenne, donne à saint Maurice le titre de *primicerius*, qui était la première dignité du corps, et qui revenait à peu près à celle de tribun ou de colonel. Saint Exupère est appelé *campiductor*, et saint Candide sénateur des troupes.

« tôt le bonheur de mourir pour leur religion. Du reste,
« l'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point ca-
« pable de nous inspirer des sentiments de révolte.
« Nous mourrons sans nous servir de nos armes, ne
« voulant pas vivre coupables, mais mourir inno-
« cents. »

La légion Thébéenne était composée de plus de 10,000 hommes bien armés. Ils pouvaient assurément vendre cher leur vie. Mais ils savaient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut rendre à César ce qui est à César. Ils montrèrent plus de courage et servirent mieux leur foi en mourant, qu'ils ne l'auraient pu faire par les plus audacieuses entreprises. Maximien, désespérant d'ébranler leur constance, les fit investir par son armée : ils mirent bas les armes, et sans qu'un seul se démentît, s'exhortant les uns les autres à mourir, ils allèrent tous, par cette voie de sang, se joindre aux phalanges éternelles qui jouissent à jamais de la présence de Dieu. Plus tard, une église et un monastère furent élevés sur le théâtre même de leur martyre, qui devint un des lieux sacrés du monde. S'ils avaient combattu pour la gloire humaine, l'auraient-ils obtenue plus entière et plus durable?

CHAPITRE XIII

Les croisés. — Simon de Montfort.

J'allongerais trop ces pages, si je voulais parler des héros des Croisades, des Baudoin, des Raymond de Saint-Gilles, des saint Louis, hommes de guerre, hommes de foi, soldat du Christ combattant pour le salut de tout le monde. On use la plus grande partie de notre jeunesse, dit l'abbé Rorhbacher, à nous faire admirer les héros plus ou moins fabuleux d'Homère et de Virgile, les héros plus ou moins barbares de la Grèce et de Rome païenne, et nous ne connaissons pas les héros chrétiens de notre patrie! On nous laisse conclure que le Christianisme éteint le courage, amollit les cœurs : calomnie inexpiable contre Dieu et son Christ. Les héros des Croisades, dépeints dans leur simplicité par les chroniqueurs, sont bien plus admirables que les héros *arrangés* d'Homère et de Virgile, de Cornelius Nepos et de Plutarque. A une valeur égale et souvent supérieure, ils joignent la piété, la douceur, la modestie, même l'humilité. Lorsqu'on les connaît, non-seulement

on les admire, non-seulement on les aime, mais on leur porte une véritable reconnaissance. Ils continuent, dans la vaste famille du Christ, cette glorieuse race des Machabées qui sauva le peuple de Dieu, et dont ils surent imiter les vertus. Puissent leurs descendants, s'il en reste, puissent tous ceux qui suivent la profession des armes se montrer dignes de pareils ancêtres ! Leurs noms sont une gloire de l'humanité chrétienne (1).

Arrêtons-nous pourtant à Simon de Montfort, parce qu'il est non-seulement inconnu, mais méconnu et outragé.

Simon de Montfort fut nommé chef de la croisade contre les Albigeois, dont les doctrines sur Dieu et sur la société étaient à peu près celles des socialistes de nos jours. Ces hérétiques, appuyés de plusieurs princes souverains, s'étaient emparés de tout le midi de la France. Montfort le leur arracha par la force des armes. Saint Louis honora sa foi, les catholiques le comparèrent à Judas Machabée; les hérétiques, qu'il avait vaincus, le traitèrent de bourreau, et, par la complicité de l'histoire, cette tache est restée sur son nom jusqu'à nos jours, à peu près aussi justement que si nos braves soldats qui sauvèrent la civilisation française dans les journées de Juin, en 1848, conservaient le nom de *bouchers de Cavaignac*, que les pamphlets socialistes osaient leur donner. Du reste, amis et ennemis regar-

(1) Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique.*

daient Montfort comme un des plus grands capitaines de son siècle. La force de son tempérament le rendait propre à soutenir les plus violents exercices de la guerre; sa haute stature le faisait distinguer au milieu des batailles, et le seul mouvement de son épée épouvantait les ennemis. Aucun danger ne pouvait troubler son sang-froid ; à travers la mêlée, cherchant les plus braves pour les abattre, il remarquait tout et pourvoyait à tout. Aussi doux dans les relations privées que terrible dans les combats, on l'approchait sans crainte, on l'aimait. Doué d'un sens profond, franc jusqu'à paraître simple, en politique comme en guerre, il allait droit au but où d'autres croient ne pouvoir arriver que par de lâches artifices. Rien ne faisait impression sur lui que ce qui était raisonnable; le vice lui inspirait naturellement de l'horreur. Il était éloquent, ferme, juste. Personne ne l'accusa d'avoir jamais violé sa parole; il n'eut jamais d'autres ennemis que ceux de l'Eglise et de la société. Voyons-le à la bataille.

Les Albigeois, maîtres de Toulouse, occupaient encore la campagne aux alentours avec une puissante armée, sous les ordres de Pierre, roi d'Aragon. Simon, réduit à une très-petite troupe, était réfugié à Fangaux. Il apprit que le roi d'Aragon assiégeait Muret, à deux lieues de Toulouse. Résolu de secourir la faible garnison de cette place, déjà chassée du premier faubourg et rejetée dans le château, il partit, malgré les pleurs de sa femme, effrayée d'un songe sinistre. « Certes, lui dit-

il, quand j'aurais songé moi-même que je dois être tué, je n'irais à mon devoir qu'avec plus d'assurance et de plaisir! » Ses soldats partageaient sa confiance. De tels généraux, on peut le dire, sont toujours à la tête d'une grande armée. L'abbaye de Bolbonne était sur son chemin : il y entra, selon sa coutume, pour se recommander aux prières des religieux. L'un d'eux lui demanda comment, avec si peu de monde, il osait affronter la formidable armée des Albigeois. Simon lui montra une lettre interceptée, dans laquelle le roi d'Aragon disait à une femme du pays de Toulouse que c'était pour l'amour d'elle qu'il venait chasser les Français. « Or, que Dieu me soit en aide, ajouta-t-il, je ne crains point un roi qui, pour une courtisane, vient combattre l'œuvre de Dieu ! »

Le roi d'Aragon était en effet très-adonné aux plaisirs des sens, et ses débauches, la nuit même qui précéda la bataille, l'avaient tellement affaibli, que le matin, entendant la messe, comme c'était alors l'usage des camps, il eut peine à se tenir debout durant la lecture de l'évangile. Simon se gardait de perdre sur un lit adultère la force que Dieu lui donnait pour les combats. Après avoir longtemps prié dans l'église de Bolbonne, il posa son épée sur l'autel et s'écria : « O Jésus, bon maître! tout indigne que je suis, vous m'avez choisi pour soutenir votre cause. C'est sur votre autel que je prends aujourd'hui mes armes, afin qu'allant combattre pour vous, je reçoive de vous l'événement de cette guerre. »

Il conduisit ensuite sa petite troupe à Saverdun. Sept évêques et deux abbés l'accompagnaient, pour conclure la paix, s'il était possible. Le lendemain, de bon matin, Simon se confessa, écrivit son testament, se rendit avec les évêques à l'église, pour demander la victoire, et se remit en marche. Arrivé à Hauterive, il s'arrêta pour attendre la réponse de Pierre d'Aragon aux propositions que les évêques lui avaient envoyées la veille. Cette réponse fut un refus méprisant. Simon s'avança, passa heureusement un défilé que les Albigeois avaient négligé d'occuper, et fut bientôt en présence de l'ennemi. S'étant encore arrêté dans une église, la pluie qui tombait à torrents cessa pendant qu'il priait. Ses soldats prirent cette éclaircie comme un heureux présage, et lui demandèrent de commencer le combat. Il ne le voulut point, à cause de leur fatigue, et parce que, d'ailleurs, il espérait encore traiter avec le roi d'Aragon. De son côté, l'ennemi, voyant cette poignée de gens, les laissa dédaigneusement entrer dans Muret, afin de les écraser tous, le lendemain, d'un seul coup. La place, en effet, ne pouvait tenir, et il n'y avait plus de vivres. Une démarche pour la paix fut de nouveau repoussée.

Pendant la nuit, quelques chevaliers français vinrent héroïquement se joindre à Montfort. Le matin, à la pointe du jour, le comte et les chevaliers entendirent la messe. Ils s'étaient confessés, et communièrent. Cependant, on espérait encore la paix. Montfort avait consenti à restituer ses conquêtes et à finir la guerre.

Les évêques résolurent de se rendre nu-pieds auprès du roi, pour le prier de ne point lever son bras contre l'Église. Simon, sans armes, ouvrit lui-même la porte de la ville au religieux chargé d'annoncer leur arrivée. Des gens armés se précipitèrent aussitôt sur lui, et une grêle de flèches et de pierres tomba sur la maison où se trouvaient les évêques. Simon dit alors à ceux-ci : « Nous avons assez attendu, et même trop ; il est temps que vous nous donniez la permission de combattre. » Les évêques la donnèrent, cédant à la nécessité. Aussitôt tous les chevaliers prirent leurs armes. Montfort, passant devant la chapelle, aperçut l'évêque d'Uzès qui disait la messe et qui en était à l'offrande. Il entra, se mit à genoux devant l'évêque, les mains jointes, et lui dit : « J'offre et donne aujourd'hui et mon âme et mon corps. » Il revint une seconde fois à la chapelle, pour s'offrir avec ses armes ; ensuite il monta à cheval, et descendit du château dans la ville, où il trouva ses hommes prêts au combat. L'un d'eux lui conseilla de les compter, afin de savoir combien ils étaient. — « Qu'importe? dit Simon, avec l'aide de Dieu nous sommes assez pour vaincre. »

« Or, ajoute l'auteur contemporain qui rapporte ces détails, les nôtres, tant chevaliers que sergents à cheval, n'étaient pas plus de 800, et les ennemis étaient environ 100,000. Nous avions aussi quelques fantassins, mais en petit nombre ; encore le noble comte les fit-il demeurer dans la forteresse. »

Pendant que Montfort et les chevaliers tenaient en hâte un dernier conseil, ils virent arriver l'évêque de Toulouse, la mitre en tête et la croix à la main. Aussitôt, ils commencèrent à descendre de cheval, pour adorer la croix l'un après l'autre. Mais l'évêque de Comminges, homme de merveilleuse sainteté, voyant qu'il en résulterait des retards, prit la croix, monta sur un lieu élevé et les bénit tous, leur disant : « Allez, au nom « de Jésus-Christ; et moi, je vous suis témoin et cau- « tion, au jour du jugement, que quiconque succom- « bera dans cette bataille obtiendra aussitôt la récom- « pense éternelle et la gloire des martyrs, pourvu qu'il « se soit confessé avec contrition ou que, du moins, il « ait le ferme propos de le faire après la bataille. » Les combattants se font répéter plusieurs fois cette promesse, et, chaque fois, les évêques présents la confirment. Alors, ces vrais chrétiens, purifiés de leurs péchés par la contrition du cœur et la confession de la bouche, et s'étant pardonné tous les griefs qu'ils pouvaient avoir l'un contre l'autre, sortent de la ville et marchent à l'ennemi. De leur côté, les évêques et les prêtres, parmi lesquels était saint Dominique, rentrent dans l'église : ils y implo rent la protection du Seigneur sur ceux qui, pour l'amour de Lui, s'exposaient avec joie aux outrages et à la mort.

Pour éviter les premiers traits, Simon et sa petite troupe étaient sortis par la porte opposée au camp. Ils avaient ainsi l'air de fuir : les ennemis se lancèrent à leur poursuite avec des huées. Il les laisse venir où il

veut; s'arrête, fait volte-face, et son avant-garde culbute ceux qui croyaient lui donner la chasse. La mêlée s'engage et devient terrible. Le roi d'Aragon s'y jette, cherchant Montfort. Deux chevaliers de Montfort cherchaient le roi d'Aragon ; ils s'attaquent, croyant l'avoir rencontré, à un cavalier espagnol avec lequel Pierre avait changé d'armure. L'un d'eux s'aperçoit que ses coups ne sont pas assez vigoureux pour être ceux d'un prince que l'on disait si fort, et si brave, et s'écrie : « Ce n'est pas lui! — Non! répond le roi, qui n'était pas loin ; mais le voici ! » Il paya de sa vie cette fière parole. Auprès de lui tombèrent ses meilleurs chevaliers.

Le roi mort, les croisés se précipitent en avant. Montfort, avec l'arrière-garde, enfonce l'aile gauche des Aragonais. Un coup violent brise son étrier, ses éperons s'embarrassent dans les harnais ; il tombe presque de cheval. Ou se rue pour l'accabler : là était le gain de la bataille. Il se remet en selle ; un second coup sur la tête le fait chanceler de nouveau. Mais ses propres coups lui font place, et bientôt enfin tout cède devant lui. La terreur gagne cette masse innombrable. Les chefs, apprenant la mort du roi, tournent bride les premiers. Leur fuite entraîne le reste en désarroi. Les huit cents Catholiques n'ont plus qu'à les poursuivre et à les tuer. C'est une déroute comme celle des Syriens devant Judas Machabée. Montfort, sans se laisser enivrer par la victoire, tient sa petite arrière-garde en bon ordre, prêt à fondre sur l'ennemi s'il tente de se reformer.

Pendant la bataille, la garnison de Muret repoussa avec la même vigueur une attaque de l'infanterie toulousaine. L'évêque de Toulouse fit encore offrir la paix à ses diocésains, s'ils voulaient déposer les armes. Ils répondirent avec arrogance que Montfort était battu, que l'évêque ne cherchait que leur ruine ; ils blessèrent même le parlementaire. Mais bientôt ils virent flotter la bannière de l'armée victorieuse, et la terreur les saisit. Ils se précipitèrent en foule dans les bateaux qui se trouvaient sur le fleuve ; un grand nombre se noyèrent, d'autres furent tués sur le rivage, une multitude se rendirent prisonniers. En tout, il y eut du côté des Albigeois 20,000 morts. Les Catholiques ne perdirent qu'un chevalier et huit soldats.

Simon se fit conduire à l'endroit du champ de bataille où avait succombé le roi d'Aragon. Il trouva le cadavre tout nu, déjà dépouillé par les fantassins sortis de Muret. A cette vue, le vainqueur descendit de cheval et pleura son ennemi mort, comme un autre David un autre Saül ; puis, humble devant le miracle de sa victoire, il s'en alla du même endroit, nu-pieds, accompagné des évêques, suivi de ses soldats, jusqu'à l'église de Muret, pour remercier le Dieu des armées.

Ce devoir accompli, il vendit son cheval de bataille et son armure, et en donna le prix aux pauvres (1).

(1) La bataille de Muret eut lieu le 12 septembre 1213. Voy. Pierre de Vaux-Cernay et les historiens de la croisade contre les Albigeois.

CHAPITRE XIV

Boucicaut.

A une époque de décadence, sous un règne mauvais, aux jours néfastes de Charles VI, un soldat sut donner à la France et à l'Italie l'exemple de toutes les vertus civiles et chrétiennes. Il se nommait Jean-le-Maingre de Boucicaut. Son père, célèbre par sa valeur et par sa probité, était maréchal de France et jouissait de la faveur du roi. On lui demanda pourquoi, dans un si beau poste, il n'acquérait ni terres ni seigneuries afin d'agrandir encore la situation de ses enfants. Il répondit: « Je n'ai rien vendu ni pensé vendre de l'héritage que mon père m'a laissé; je n'ai de même rien acquis ni ne veux rien acquérir. Si mes enfants sont prud'hommes et vaillants, ils auront assez; si rien ne valent, ce sera même dommage qu'il en demeure tant. »

Boucicaut se montra digne d'un tel père. Dès l'âge de douze ans, il fit plusieurs campagnes. A dix-huit ans, il combattit à Rosbecque, où les Français eurent la victoire. Il s'attaqua pour son compte à un Flamand d'une

taille gigantesque, qui, du premier coup, lui fit sauter la hache des mains, en lui disant : « Va téter, petit. Les Français, sans doute, ont faute de gens, qu'ils mènent des enfants en bataille. » Boucicaut tire sa dague, la lui enfonce sous le bras et le renverse : « Et les enfants de ton pays, s'amusent-ils à tels jeux ? »

Après cette campagne, sans compter les autres expéditions, Boucicaut alla jusqu'à trois fois en Prusse, au secours des chevaliers Teutoniques, contre les païens de Lithuanie. A vingt-cinq ans, sa valeur et ses services étaient déjà célèbres, et Charles VI lui donna le bâton de maréchal. Peu de temps après, le roi de Hongrie, menacé par le sultan Bajazet Ier, implora le secours des princes chrétiens. L'élite de la chevalerie française vola sur les bords du Danube, sous les ordres du comte de Nevers, Jean-sans-Peur. Boucicaut y conduisit à ses frais et sous sa bannière soixante-dix gentilshommes, et toute cette brillante milice lui donna le commandement. Ils livrèrent bataille à Nicopolis ; mais Sigismond prit la fuite, et les Français, qui seuls combattirent, périrent tous ou demeurèrent prisonniers. Pris vivant, après des prodiges de valeur, Boucicaut fut amené, les mains liées, devant Bajazet. Le sultan, furieux d'avoir vu ses plus braves soldats tomber sous les coups d'une poignée de Français, n'épargnait que les prisonniers dont il espérait tirer une forte rançon. Il faisait décapiter les autres sous ses yeux, en présence du comte de Nevers.

« Mais Dieu, qui voulut garder son servant pour le bien qu'il devait faire le temps à venir, fit que le comte de Nevers, sur le temps que l'on allait occire le maréchal, le va regarder moult piteusement, et le maréchal lui. Adonc, prit merveilleusement à douloir le cœur audit comte, de la mort de si vaillant homme, et lui souvint du grand bien, de la prouesse, loyauté et vaillance qui étaient en lui. Si l'avisa Dieu tout soudainement de joindre les deux doigts ensemble de ses deux mains en regardant Bajazet, et lui fit signe qu'il lui était comme son propre frère et qu'il l'épargnât ; lequel signe Bajazet entendit aussitôt, et le fit laisser (1). »

Bajazet, moyennant une forte rançon, accorda la liberté à Boucicaut et à La Trémouille; mais ce dernier mourut. Boucicaut, après avoir acquitté sa propre rançon, apporta aux autres prisonniers le surplus de l'argent qu'il avait pu recueillir, et, quoique libre, il demeura près d'eux pour soulager leur infortune. Il fit plus. Par son éloquence, il amena le sultan à réduire leur rançon à 150,000 livres, au lieu d'un million qu'il exigeait d'abord; seulement Bajazet exigea que les prisonniers fissent serment de ne point porter les armes contre lui. Ce serment ne regardait point Boucicaut, qui s'était racheté auparavant. Il fit encore plusieurs campagnes, et se distingua par des talents supérieurs dans le commandement de l'armée qui défen-

(1) *Livre des faicts du mareschal de Boucicaut.*

dait Constantinople contre les Turcs. L'empereur Manuel le nomma connétable de son empire.

L'expédition de Hongrie et les guerres intestines avaient privé la France d'une foule de princes et de seigneurs. Les veuves de ces gentilshommes étaient à la merci de gens avides qui profitaient de leur faiblesse pour usurper leurs droits ou les priver de leurs biens. Boucicaut fonda l'ordre de chevalerie de *la Dame blanche à l'écu vert*, afin « de combattre à outrance pour dé« fendre le droit de toutes les gentilsfemmes à leur « pouvoir qui les requerraient. » Cet ordre fut institué au retour de Boucicaut, en 1399. Les chevaliers étaient au nombre de treize, et plus tard de soixante.

Vers ce temps, les Génois, ayant souffert tous les maux de la tyrannie et de l'anarchie, se donnèrent à la France et demandèrent le sage et bon maréchal pour les gouverner. Leur attente ne fut point déçue. Il rétablit la sécurité publique, punit les factieux, fit mourir les plus coupables et contint le peuple entier, moins encore par la force que par une incorruptible justice. Ainsi il donna aux Génois dix années de tranquillité et de prospérité. Durant cet intervalle, Boucicaut ne laissa pas à d'autres la gloire de combattre les Musulmans sur la Méditerranée et sur leur propre territoire. Il secourut le grand-maître de Rhodes et le roi de Chypre, vainquit les flottes vénitiennes et protégea le commerce des Génois au dehors, comme il assurait leur salut au dedans.

Mais ce que l'on admirait plus encore dans le maréchal Boucicaut, c'était la vie de vrai chrétien qu'il menait, ainsi que sa femme, Antoinette de Turenne.

« Quant à la nourriture du corps, sa coutume est telle que, quoiqu'il soit très-largement servi, et que son hôtel soit moult plantureux de tous biens, jamais à table il ne mange que d'une seule viande, c'est à savoir de la première à quoi il se prend ; ni ne boit vin qui ne soit le quart d'eau, ni nulle heure ne boit fors à dîner et à souper. Il boit et mange très-atrempément et sobrement. Et quoique ses gens soient servis en argent doré moult richement et qu'il ait assez de vaisselle, jamais son corps n'est servi de nulle chose en or ni en argent, mais en étain, en verre ou en bois. De sa vêture et habillement n'est mignot ni déguisé, quoique son appareil soit propre et net.

« A table il parle peu, ni jamais n'a beaucoup de paroles. Et quand de son mouvement il se met à parler, toujours est son devis de Dieu ou des saints, de vertu ou du bien que aucun a fait, de vaillance et de chevalerie, de bon exemple, et de toutes telles choses. Ni jamais, soit en privé ou en public, on n'ouït saillir de sa bouche parole vaine ou messéante, ni jamais ne dit mal d'autrui ni n'en veut ouï, ni paroles déraisonnables ou vaines ; et où il n'y a aucun bien il n'écoute pas volontiers. Moult lui plaît ouïr beaux livres de Dieu et des saints, des faits des Romains et histoires anciennes. Davantage, nulle fois ne ment, et ce qu'il promet il le

tient; et veut être obéi tôt et sans délai de ce qu'il commande. Il hait les mensonges et flatteurs à merveille, et d'avec soi les chasse. Il hait pareillement jeux de fortune, et nulles fois n'y joue.

« Il a telle dévotion à faire bien aux pauvres et telle pitié il a d'eux, qu'il fait enquérir diligemment où il y ait pauvres ménages, vieux et impotents, ou chargés d'enfants, ou pauvres pucelles à marier, ou femmes gisant, ou veuves, ou orphelins, et là secrètement, très largement il envoie de ses biens. Et ainsi par lui sont soutenus maints pauvres.

« Et encore ne lui suffisent les aumônes qu'il fait au pays où il est; mais parce qu'il sait qu'à Paris il y a maintes secrètes grandes pauvretés, il y envoie souvent très grand argent pour employer à tels usages à gens qu'il commet à ce faire. Et est chose vraie, comme plusieurs gens le savent, que maints pauvres ménages et maints pauvres impotents en ont été réconfortés, et maintes filles mariées. Moult volontiers aussi il aide à secourir couvents et églises, et fait réparation de chapelles et lieux d'oraison.

« Volontiers il donne à pauvres prêtres, à pauvres religieux, et à tous ceux qui sont au service de Dieu. Et à tout dire, jamais ne fault à nul qui lui demande pour l'amour de Dieu. Et quand il chevauche dehors, volontiers donne l'aumône de sa main, non mie un petit denier à la fois, mais très largement. Enfin, il est secourable et très grand aumônier partout où il peut

savoir qu'il y ait pitié, et par espécial des bons ; car il aime chèrement tous ceux qu'il peut savoir qu'ils sont de bonne vie et qui aiment et servent notre Seigneur ; car, comme dit le commun proverbe, chacun aime son semblable.

« Avec ce que le maréchal est très charitable, il aime Dieu et le redoute surtout, et est très dévot ; car chaque jour, sans nul faillir, il dit ses Heures et maintes oraisons et suffrage des saints. Et quelque besoin ou hâte qu'il ait, il entend chaque jour deux messes très dévotement, les genoux à terre. Et nul n'oserait lui parler tandis qu'il est à la messe et qu'il dit son office, et moult dévotement prie Dieu. Et à bref dire, tant donne bon exemple de dévotion à ceux qui le voient, que grands et petits s'y mirent. Tant que tous les varlets de son hôtel servent Dieu et se conduisent à l'église aussi dévotieusement que feraient religieux. Et de tels y a qui ne savaient lire, qui ont appris leurs Heures et soigneusement les disent. Et avec ce, comme homme très sage et pourvu du bien de son âme, tout bon chrétien devant vivre comme il voudrait mourir, il a fait son testament et l'accomplit lui-même par chaque jour. Et quand il fait sa prière, toujours il demande à Dieu sous condition : si c'est pour le mieux, et que sa sainte volonté soit faite.

« Il a le jour du vendredi en grande révérence. Il n'y mange chose qui prenne mort, ni revêt autre couleur que noire, en l'honneur de la passion de notre Sei-

gneur. Le samedi, il jeûne de droite coutume, et tous les jeûnes commandés de l'Eglise, et pour rien nul n'en briserait. De plus, jamais il ne jure notre Seigneur, ni la mort, ni la chair, ni le sang, ni autre détestable serment, ni ne le souffrirait jurer à nul de son hôtel. Et n'est pas besoin à ses gens qu'ils renient et maugréent, comme plusieurs font en France ; car mal leur en adviendrait s'il venait à sa connaissance, et n'y a si grand qu'il n'en punît.

« Outre cela, il va volontiers en pèlerinage en lieux saints, tout à pied en grande dévotion, et prend grand plaisir à visiter les bons prudes hommes qui servent Dieu. Et quand il voyage aucune part en armes, il fait défendre expressément, sur peine de la hart, que nul ne soit si hardi de grever église, ni monastère, ni prêtre, ni religieux, même en terre d'ennemis. »

C'est ainsi qu'on parlait du maréchal de Boucicaut, de son vivant même. Ce grand homme, vrai modèle du juste dans la profession des armes, n'eut pas la consolation de mourir sur le champ de bataille. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, livrée malgré ses conseils, et mourut captif en Angleterre, honoré de ses vainqueurs comme il l'avait été de ses soldats et de ses concitoyens.

CHAPITRE XV

Albuquerque.

On a dit que les grands hommes de l'âge héroïque du Portugal, ne pouvant accroître le territoire de ce petit royaume, lui donnèrent l'Océan. La pensée à laquelle ils obéirent d'abord fut plus chrétienne encore que politique. Ayant achevé la croisade chez eux, ils voulaient la continuer dans le monde et porter jusqu'aux confins de la terre le règne de Jésus-Christ. Ce fut là le principal but de tous les grands voyages maritimes des XVe et XVIe siècles, particulièrement de ceux des Portugais. Il s'agissait avant tout de glorifier le nom chrétien et d'humilier l'Islamisme, qui avait été et qui demeurait le grand péril de la patrie chrétienne. Les avantages commerciaux, sans qu'on les dédaignât, ne venaient qu'après la foi et qu'après la gloire. Parce que cette pensée était profondément religieuse, elle se trouva aussi admirablement politique. Le Portugal en fut récompensé avec une largesse toute divine. Dieu fit naître dans cet étroit royaume, enfermé par les montagnes et

par la mer, une abondance de grands hommes qui lui donnèrent un monde.

Parmi tant de héros, aucun n'égala Alphonse d'Albuquerque, et ne fit autant pour l'honneur de son pays. En sept ans, par des travaux gigantesques, avec quelques navires et quelques soldats, à force de courage, de génie, de persévérance, de magnanimité, il fonda la puissance portugaise dans les Indes. Il conquit Ormuz, Goa, Malacca, et commença la conquête d'Aden ; c'étaient autant de royaumes. Il ouvrit véritablement à l'Europe ce monde mystérieux des Indes. Pour une telle entreprise, non-seulement il avait peu de moyens matériels, mais encore il lui fallait lutter contre la jalousie de ses égaux, contre l'insubordination de ses lieutenants, contre les ennemis qui le desservaient et le calomniaient à Lisbonne. Rien ne put lasser sa constance. Le peuple dit encore de lui : « Il fit toujours ce qu'il voulut. » Il plaida pour prouver au roi de Portugal qu'il devait garder Goa, représentée à Lisbonne comme une conquête onéreuse, et il disait amèrement : « Je dois « savoir bien plus de gré au roi don Manoel d'avoir « défendu Goa contre les Portugais, qu'à moi-même « de l'avoir conquis deux fois. »

Aussi désintéressé que brave, des richesses fabuleuses de l'Orient accumulées dans Malacca, il ne réserva pour lui que les lions de fer qui ornaient la sépulture des anciens rois, et qu'il destinait à l'ornement de son propre tombeau.

Lorsqu'il se fut établi à Ormuz, les petits princes confédérés qui rançonnaient cette ville s'inquiétèrent de savoir si le tribut leur serait encore payé, Albuquerque fit apporter des navires force boulets, arbalètes, mousquets et bombes à feu, et les envoya à l'ambassadeur des confédérés, le chargeant de leur dire que telle était la monnaie avec laquelle le roi de Portugal avait coutume de payer tribut.

Au moment où il parlait ainsi, il était près de mourir, en proie à un affaiblissement graduel, suite des fatigues qu'il s'était imposées à un âge déjà avancé ; car il avait plus de soixante-dix ans. Il surmontait quelquefois son extrême faiblesse pour se montrer à cheval dans la ville et rassurer les siens. Enfin, ayant tout mis en ordre dans sa nouvelle conquête, il s'embarqua pour retourner à Goa, centre de son gouvernement. Ce fut alors qu'il apprit le triomphe de ses ennemis à Lisbonne et l'ingratitude de son roi. On lui ôtait le gouvernement de Goa, et on le donnait à des hommes que le bien du service l'avait obligé de punir et qui s'étaient déclarés ses ennemis. Il joignit les mains et s'écria : « Voici ! je « suis mal avec le roi pour l'amour des hommes, mal « avec les hommes pour l'amour du roi. Vieillard, « tourne tes yeux vers l'Église, achève de mourir... car « il importe à ton honneur que tu meures à présent, et « jamais tu n'as manqué de faire ce qui importait à ton « honneur. » Il écrivit ensuite au roi, et jamais con-

quérant n'a laissé un testament à la fois plus modeste et plus fier.

« Seigneur, je n'écris pas à Votre Altesse de ma propre main, parce que, lorsque je veux le faire, je sens un grand tremblement, signe que je vais mourir. Seigneur, je laisse là-bas un fils qui transmettra ma mémoire, auquel je lègue tout mon bien, ce qui est assez peu de chose ; mais je lui laisse l'obligation qu'imposent mes services, et qui est bien grande. En ce qui concerne les choses de l'Inde, elles parleront pour moi et pour lui. Je laisse l'Inde, les principales têtes subjuguées, en votre pouvoir, sans qu'il y ait d'autre obligation que de bien fermer la porte du détroit. Cela, c'est ce que Votre Altesse m'a recommandé. Moi, seigneur, je vous ai donné comme conseil, et pour assurer la possession des Indes, de vous tirer des dépenses. Je demande à Votre Altesse, pour récompense, qu'elle se souvienne de tout cela, et qu'elle fasse mon fils grand, lui donnant satisfaction de mes services. Toutes mes espérances, je les ai mises entre vos mains et celles de la reine. Je me recommande à tous les deux, pour qu'ils fassent grand ce qui vient de moi, puisque je finis en des choses qui concernent votre service, et qu'elles me doivent mériter cela de vous ; et qu'il en soit de même à l'égard de mes pensions, que j'ai acquises la plus grande partie, comme le sait Votre Altesse. Je baise vos mains : posez-les sur mon fils. — Écrit en mer, le 6e jour de décembre 1515. »

Après avoir ainsi donné au roi ses derniers avis, sans se plaindre de son ingratitude, et demandé pour l'héritier de son nom la récompense qu'il avait, lui, si bien méritée, il ne s'occupa plus que de Dieu. Laissons parler son fils. « Il était déjà si faible qu'il ne pouvait plus « se tenir debout, et il demandait toujours à notre Sei- « gneur qu'il le conduisît jusqu'à Goa, et qu'ensuite il « fît de lui selon sa volonté. Or, se trouvant à trois ou « quatre lieues de la barre, il ordonna qu'on allât lui « chercher Frey Domingos, vicaire général, et maître « Afonso, le médecin; et comme de faiblesse extrême « il ne mangeait rien, il voulut qu'on lui apportât un « peu de vin rouge, de celui qui était venu cette an- « née de Portugal. Le brigantin une fois parti pour Goa, « le navire alla surgir au-delà de la barre, la nuit, un « samedi, le 15 du mois de décembre; et lorsqu'on dit « à d'Albuquerque où il était, il éleva les mains et ren- « dit des grâces infinies à notre Seigneur de lui avoir « fait cette faveur qu'il avait tant souhaitée; et il fut là « toute cette nuit avec le vicaire général, qui était venu « de terre. Or, tenant le crucifix embrassé et toujours « parlant, il dit au vicaire général, son confesseur, de « lui réciter la passion de notre Seigneur faite par saint « Jean, qu'il avait toujours eue en grande dévotion, « parce que dans ce passage et dans cette croix, qui étai « la semblance de celle sur laquelle notre Seigneur « avait souffert, et encore dans les saintes plaies, il pla- « çait tout son espoir de salut. Il voulut qu'on lui mît

« l'habit de saint Jacques, dont il était commandeur,
« pour mourir : et le dimanche, une heure avant le jour,
« il rendit l'âme à Dieu ; et ainsi finirent tous ses tra-
« vaux, sans qu'ils lui eussent jamais apporté aucune
« satisfaction (1). »

Lorsque le corps d'Albuquerque arriva sur le quai de Goa, il sortit du peuple une clameur si funèbre, que les prêtres interrompirent les chants ecclésiastiques pour ne plus laisser entendre que larmes et soupirs. Les païens, étonnés à la vue de la longue barbe du gouverneur, et remarquant que ses yeux étaient presque ouverts, affirmaient dans leur crédulité naïve que certainement il n'était pas mort, mais que Dieu l'avait appelé à lui pour qu'il devînt général de ses armées. Il fut enseveli dans l'église de Notre-Dame de Serra, par lui édifiée en reconnaissance de l'heureuse conquête de Malacca. Il avait demandé d'être enterré dans sa patrie ; mais Emmanuel était convaincu que ses restes conservaient les Indes au Portugal, et il les y laissa quarante ans. Quel plus grand honneur pouvait-il lui rendre ?

Les lions de fer qu'Albuquerque destinait à la pompe de son tombeau ne l'ornent pas : une tempête a donné à la mer ce fier butin, comme si Dieu lui-même, qui dispose des trophées et qui règle aussi les funérailles, avait trouvé que le nom du héros était le seul ornement qui convînt à sa gloire.

(1) Ferd. Denis, *Not. sur Albuquerque.*

CHAPITRE XVI

La chevalerie.

Montfort, Boucicaut, Albuquerque, et tant d'autres héros du moyen âge, étaient chevaliers. Ils avaient toutes les vertus où aspirait la chevalerie. Disons un mot de cette institution religieuse et militaire, école de courage, d'honneur et d'humanité.

La chevalerie commença en France vers les premières années du XIe siècle, sous le bon et pieux roi Robert. C'était une consécration religieuse du noble guerrier à la défense de l'Eglise et des pauvres.

La cérémonie pouvait se faire en tout temps, en tout lieu, à toute heure, sur le vaisseau qui cinglait vers la terre ennemie ou sur le champ de bataille, avant le combat ou pendant le combat. On ne voulait pas remettre au lendemain de bénir celui qui allait peut-être mourir tout à l'heure. D'ordinaire on choisissait le matin. L'évêque, revêtu des ornements sacrés, se plaçait devant l'autel, debout ou assis sur le *falstidorium* (1).

(1) Siége de bois, à bras, sans dossier.

On lui présentait d'abord à bénir l'épée nue, que l'un des assistants tenait à genoux. La tête découverte, il disait : « Notre aide soit dans le Seigneur ! » Les assistants, comme pour confirmer et achever sa pensée, ajoutaient : « qui a fait le ciel et la terre. » — « Seigneur, « poursuivait le pontife, exaucez ma prière. » — « Et « que nos vœux, reprenaient les assistants, montent « jusqu'à vous ! » — « Que le Seigneur soit avec vous, » leur disait alors le pontife. Ils lui rendaient son souhait par les profondes et touchantes paroles qui associent le fidèle à l'œuvre du prêtre : — « Que le Seigneur soit avec votre esprit ! »

Après cette profession de foi faite en commun, le pontife disait : « Prions. » Et, s'adressant à Dieu :

« Exaucez nos prières, nous vous en supplions, Sei-« gneur ; et de votre droite daignez bénir l'épée dont « votre serviteur désire être ceint aussi longtemps qu'il « pourra défendre les églises, les orphelins et les veuves, « et tous ceux qui servent Dieu, contre la cruauté des « païens et des hérétiques ; qu'elle soit la terreur de « quiconque lui tendra des embûches. Par Jésus-Christ « notre Seigneur. »

— *Amen !* disait l'assistance.

Le pontife continuait, adressant au souverain Maître des supplications plus pressantes et plus tendres :

« Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, « par l'invocation de votre saint nom, par la venue de « Jésus-Christ, votre Fils et notre Seigneur, par le don

« du Saint-Esprit, bénissez cette épée; afin que votre « serviteur, qui doit à votre amour d'en être ceint au- « jourd'hui, victorieux partout, foule aux pieds les en- « nemis invisibles, et demeure sans blessure. »

Les assistants répondaient *Amen;* et le pontife, toujours debout, disait alors ce chant du roi David, si grand dans les combats et dans la prière :

« Béni soit l'Éternel, mon appui, qui forme mon bras à la guerre, et dresse mes mains au combat.

« Il est mon bienfaiteur et mon rempart, mon soutien et mon libérateur.

« Le protecteur en qui j'espère et qui soumet mon peuple à mes lois.

« Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit! »

Les assistants achevaient: « Dès le commencement, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! »

S'adressant de nouveau à Dieu, le pontife faisait alors connaître dans quel dessein il allait, lui, prince du royaume de la paix, bénir un instrument de guerre.

« Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éter- « nel, qui seul ordonnez toutes choses et les disposez « parfaitement; qui, pour réprimer la malice des per- « vers et protéger la justice, avez permis aux hommes « sur cette terre, l'usage du glaive et voulu l'ordre mi- « litaire pour la protection du peuple; vous qui, par la « bouche de saint Jean, avez dit aux soldats qui, ve- « naient à lui dans le désert de ne tourmenter personne,

« mais de se contenter de leur paie, nous supplions vo-
« tre clémence ; Seigneur, écoutez-nous, exaucez-nous !
« De même que vous avez accordé à votre enfant
« David de vaincre Goliath, et à Judas Machabée de
« triompher de la férocité des peuples qui n'invoquaient
« pas votre nom, de même, à votre serviteur ici pré-
« sent, qui vient courber la tête sous le joug de la mi-
« lice, accordez la force et l'audace pour la défense de
« la justice et de la religion. Augmentez en lui la foi,
« l'espérance et la charité. Donnez-lui tout ensemble et
« votre crainte et votre amour. Qu'il soit humble et per-
« sévérant, qu'il ait l'obéissance et la bonne patience ;
« que, par votre grâce, il ne blesse injustement per-
« sonne avec cette épée ni avec une autre, mais qu'il
« s'en serve pour défendre tout ce que vous aimez. Et
« que, comme d'un moindre degré il monte présente-
« ment à un nouvel honneur de la profession des armes,
« il dépouille de même le vieil homme avec ses œuvres
« et revête l'homme nouveau, afin qu'il vous craigne et
« vous honore, Seigneur ; afin qu'il évite la société des
« traîtres, étende sa charité sur le prochain, obéisse
« à son chef en toutes choses selon la droiture, et rem-
« plisse partout loyalement son devoir. »

Après cette belle prière, l'évêque aspergeait l'épée d'eau bénite ; et s'asseyant, la mitre en tête, il remettait l'arme nue dans la main droite du postulant, agenouillé devant lui :

« Recevez ce glaive au nom du Père, du Fils et du

« Saint-Esprit; servez-vous-en pour votre défense, pour « la défense de la sainte Église de Dieu, pour la confu- « sion des ennemis de la croix de Jésus-Christ et de la « foi chrétienne ; et, autant que la fragilité humaine le « permettra, n'en frappez injustement personne. »

L'épée étant remise dans le fourreau, le pontife ceignait le nouveau chevalier :

« Ceins ton épée sur ta cuisse, homme vaillant ; et « n'oublie pas que les saints ont vaincu les royaumes, « non par le glaive, mais par la foi. »

Le nouveau chevalier, ceint de l'épée, se levait, sortait sa lame, la brandissait trois fois en homme (*viriliter*), l'essuyait sur son bras gauche, comme s'il venait de faire une action de guerre, et la remettait dans le fourreau. Là, le pontife lui donnait le baiser de paix, en prononçant la douce parole des évêques : « La paix soit avec vous ! » Profond et charmant symbole! Une fois armé de cette épée bénite, le chevalier devait s'en servir en chrétien et en brave, non pas une fois, mais toujours ; et quand cette épée dormait au fourreau, quand la tâche était finie, quand l'homme de guerre avait chrétiennement accompli son œuvre, il pouvait, sans remords des coups portés, goûter en paix son noble repos.

Cependant, l'Église avait encore des conseils à lui donner. Il s'agenouillait donc de nouveau devant le pontife, qui, prenant à son tour l'épée nue, l'en frappait trois fois légèrement sur les épaules, disant :

« Sois un guerrier pacifique, un guerrier courageux
« et fidèle, un guerrier dévoué à Dieu. »

De la main droite il touchait ensuite la joue du nouveau chevalier : « Éveillez-vous, lui disait-il, du som-
« meil de la malice ; soyez vigilant dans la foi de Jésus-
« Christ ; cherchez une louable renommée. »

Après quoi, les chevaliers assistants lui mettaient les éperons, tandis que l'évêque disait : « Toi qui surpasses
« en beauté les enfants des hommes, ceins ton épée sur
« ta cuisse, vaillant guerrier (1) ! » Le nouveau chevalier baisait, en signe de reconnaissance, la main vénérable qui venait de l'armer et de le bénir ; puis il déposait les éperons et l'épée, et se retirait en paix.

Diverses cérémonies précédaient cette consécration. Le récipiendaire prenait un bain, pour indiquer qu'il se présentait à l'ordre de la chevalerie net de tout péché. Il se revêtait d'une tunique blanche de lin, d'une robe vermeille et d'une saie noire : ces couleurs indiquaient la pureté de sa vie future, le sang qu'il devait répandre pour l'Église, et la mort qu'il devait toujours avoir en mémoire. La ceinture était pour lui un nouvel engagement à mener désormais une vie chaste ; les éperons dorés indiquaient la rapidité avec laquelle il faudrait courir partout où l'appellerait le devoir.

Au XIVe siècle, une femme de sang royal, sainte Brigitte de Suède, princesse de Néricie, lorsque l'un de

(1) Pontif. rom. *De Bened. nov. milit.*

ses fils fut fait chevalier, décrivit de la manière suivante les cérémonies qu'on observait alors et les dispositions qu'il y fallait apporter. Elle parle au nom de Jésus-Christ même, qu'elle entendait dans ses extases :

« Quiconque veut être chevalier doit s'avancer vers l'église, laisser et son cheval et sa suite au cimetière : car le cheval n'est pas créé pour la superbe de l'homme, mais pour l'utilité de la vie, pour la défense du faible et pour combattre les ennemis de Dieu. Ensuite il prendra le manteau, et en mettra le lien sur son front, afin que, comme le diacre prend l'étole en signe d'obéissance et de patience divine, de même le chevalier prenne le manteau en signe de l'obéissance qu'il professe pour la défense de ma croix. Il sera précédé de l'étendard de la puissance séculière, afin qu'il sache qu'il doit obéir à cette puissance dans tout ce qui n'est pas contre Dieu. Quand il sera entré au cimetière, les clercs iront au devant de lui avec la bannière de l'église où sont peintes ma passion et mes plaies, en signe qu'il doit défendre l'Église de Dieu et la foi, et obéir à ses prélats. Quand il entrera dans l'église, il sera précédé de ma bannière, et l'étendard de la puissance séculière restera dehors, en signe que la puissance divine précède la séculière, et qu'il se faut plus soucier des choses spirituelles que des temporelles. La messe étant dite jusqu'à l'*Agnus Dei*, le plus digne ira près de l'autel et lui dira : Voulez-vous être chevalier ? S'il répond : Je le veux, il ajoutera : Promettez-vous à Dieu et à moi de défendre la foi

de la sainte Église, et d'obéir à ses prélats en tout ce qui est de Dieu ? S'il répond : Je le promets, il lui mettra l'épée en sa main, disant : Voici que je vous mets l'épée dans les mains, afin que vous n'épargniez pas votre vie pour la foi et pour l'Église de Dieu, afin que vous abattiez les ennemis de Dieu et défendiez ses amis. Ensuite, il lui donnera le bouclier, disant : Voici que je vous donne le bouclier pour vous défendre contre les ennemis de Dieu, pour être l'appui de la veuve et de l'orphelin, et pour augmenter l'honneur de Dieu en toutes choses. Après quoi, il lui mettra la main au cou, et dira : Voici que vous êtes sujet à l'obéissance et à la puissance. Prenez donc garde que, comme vous êtes lié par la profession, vous l'accomplissiez par les œuvres. Enfin, le chevalier revêtira le manteau et le lien, pour se souvenir de ce qu'il a voué à Dieu, et qu'il s'est obligé, par-dessus les autres, à défendre son Église. Ces choses étant parachevées et l'*Agnus Dei* étant dit, le prêtre qui célèbre la messe lui donnera mon corps, afin qu'il défende la loi de mon Église sainte. Je serai en lui et lui en moi. Je lui donnerai les forces, je l'enflammerai des feux de mon amour, afin qu'il ne veuille que moi, et ne craigne que moi, qui suis son Dieu. »

Telles étaient les instructions qu'une mère chrétienne, une sainte, donnait à son fils soldat, de la part de Dieu, et comme si Dieu parlait lui-même. On admire beaucoup le laconique langage de la mère spartiate qui envoie son fils à la guerre en lui disant de revenir vain-

queur ou mort. La mère chrétienne aime la gloire de son fils, mais elle aime aussi son âme. Elle lui dit de ne rien craindre, mais de servir Dieu ; elle lui dit de verser son sang, mais pour la justice et pour l'humanité ; elle lui dit de mourir, mais pour conquérir la vie éternelle !

Pour nous rendre plus présente cette noble scène de la consécration militaire, si fréquente au moyen âge, imaginons que le nouveau chevalier c'est Bayard, et le pontife ce bon évêque de Grenoble, son oncle, « qui oncques en sa vie ne fut las de faire plaisir. » Une page du *Loyal serviteur* nous montrera combien les nobles et doux préceptes de l'Église avaient pénétré tous les esprits.

Bayard, à treize ans, « esveillé comme un esmérillon, » va partir avec le bon évêque, lequel, voulant que le jouvencel devienne prud'homme, le conduit au duc de Savoie, « après l'avoir très bien miz en ordre, et garny « d'un petit roussin. » A cheval sur ce petit roussin, le gentil Pierre vient de recevoir la bénédiction de son vieux père ; sa mère ne lui avait pas encore dit adieu. « La povre dame et mère estait en une tour du chasteau « qui tendrement ploroit ; car combien que elle feust « joyeuse dont son filz estoit en voie de parvenir, amour « de mère l'admonestoit de larmoyer. Elle sortit par le « derrière de la tour, et fit venir son filz vers elle, au « quel elle dist ces paroles : « Pierre, mon amy, vous « allez au service d'ung gentil prince. D'autant que

« mère peut commander à son enfant, je vous com-
« mande trois choses :

« La première, c'est que vous aymiez, craigniez et « serviez Dieu sans aucunement l'offenser, s'il vous est « possible; car c'est Celluy qui tous nous a créez, c'est « Luy qui nous fait vivre, c'est Luy qui nous saulvera, « et sans Luy et sa grâce, ne saurions faire une seule « bonne œuvre en ce monde. Tous les matins recom- « mandez vous à Luy, et Il vous aidera.

« La seconde, c'est que vous soyez doulx et courtoys « à tous gentilz hommes; et ostant de vous tout orgueil, « soyez humble et serviable à toutes gens. Ne soyez mal « disant ne menteur; maintenez-vous sobrement quant « au boire et au manger. Fuyez envie, car c'est un vil- « lain vice; ne soyez flatteur ne rapporteur, car telles « manières de gens ne viennent voulontiers à grande « perfection. Soyez loyal en faicts et ditz, tenez vostre « parolle, soyez secourable à povres veufves et orphe- « lins, et Dieu vous le guerdonnera.

« La tierce, que vous soyez charitable aux povres « nécessiteux ; car donner pour l'amour de Dieu n'apo- « vrit oncques hommes. Tenez de moy, mon enfant, que « telle aumosne pourrez faire, qui grandement vous « prouffitera au corps et à l'âme. Voilà tout ce que je « vous en charge. Je crois que votre père et moy ne vi- « vrons plus guères. Dieu nous face la grâce à tout le « moins, tant que nous serons en vie, que tousjours « puissions avoir bon rapport de vous. »

« Alors l'enfant lui respondit :

« Madame ma mère, de vostre bon enseignement tant « humblement qu'il m'est possible vous remercie, et « espère si bien l'en suivre que, moyennant la grâce de « CELLUY en la garde duquel vous me mettez, en aurez « contentement. »

Cette mère parle comme l'Église, et l'Église aime comme cette mère; et cette sagesse et cet amour formaient le type de courage, de bonté, de virile candeur que l'on appelait un vrai et digne chevalier.

CHAPITRE XVII

Les ordres religieux militaires.

Les hautes idées qui avaient créé la chevalerie trouvèrent leur expression la plus parfaite dans l'institution des ordres religieux militaires, dont les membres, à la fois moines fervents et hardis soldats, alliaient la piété et la bravoure, l'humilité chrétienne et la fierté martiale, tous les exercices de la charité et tous ceux de la guerre ; mais ces derniers seulement contre les ennemis du nom chrétien.

Ce fut en 1113 que le pape Pascal II consacra cette nouvelle institution, sous le nom d'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Elle sortait d'une œuvre de charité fondée par quelques marchands d'Italie qui faisaient leur négoce en Égypte. Dès avant la conquête de Jérusalem, ils avaient bâti auprès du Saint-Sépulcre une église et deux hôpitaux destinés au pèlerins, l'un pour les hommes, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, l'autre pour les femmes, en l'honneur de sainte Marie-Madeleine. Le bienheureux Gérard, natif

de Provence, personnage de grande prudence et de grande vertu, gouvernait l'hôpital Saint-Jean, quand les croisés prirent la ville sainte. Godefroy de Bouillon et, après lui, son frère Baudouin, voyant l'utilité de cet établissement, le protégèrent et l'enrichirent. Bientôt plusieurs croisés, édifié de la piété des Hospitaliers, se consacrèrent eux et leurs biens au même service; en sorte que, non-seulement les frères furent en état de loger les pèlerins, mais encore de les escorter et de les défendre contre les avanies des infidèles. Fiers et redoutables hors de Jérusalem, en pays ennemi, ils étaient, dans l'intérieur de l'hôpital, les humbles serviteurs des malades. Durs à eux-mêmes, généreux pour les autres, il ne mangeaient qu'un pain fait de son et de grossière farine; mais leurs pauvres hôtes ne manquaient de rien.

Pour perpétuer l'œuvre, ils jugèrent bon de se fixer par des vœux, qu'ils prononcèrent entre les mains du patriarche de Jérusalem. Le pape les ayant ensuite approuvés, en les plaçant sous la protection spéciale du siége apostolique et de saint Pierre, ils prirent l'habit noir avec une croix blanche de linge terminée par huit pointes. Vers l'an 118, Raymond du Puy, de la province de Vienne en Dauphiné, élu grand-maître après la mort du bienheureux Gérard, fit les statuts suivants :

« Au nom du Seigneur, ainsi soit-il ! Moi, Raymond, serviteur des pauvres de Jésus-Christ, et supérieur de l'hôpital de Jérusalem, de l'avis de tout le chapitre, des

frères clercs et laïques, j'ai dressé ces statuts dans l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. J'ordonne d'abord que tous les frères qui se dévouent au service des pauvres observent les trois vœux qu'ils font à Dieu, savoir : la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, c'est-à-dire, le vœu de vivre sans avoir rien en propre, et qu'ils n'exigent rien comme leur étant dû, si ce n'est du pain, de l'eau et le vêtement qu'on leur promet; et que leur habillement soit vil, parce que les pauvres, desquels nous faisons gloire d'être les serviteurs, ne sont couverts que de vieux haillons, et qu'il est honteux que les serviteurs soient mieux vêtus que les maîtres. »

Raymond prescrit ensuite des règlements dont la sévérité étonne. Les frères ne voyageront jamais seuls, mais ils auront toujours un ou deux compagnons que le maître désignera ; ils s'observeront les uns les autres pour ne rien faire qui puisse scandaliser le prochain ; ils iront demander les aumônes où on les enverra ; ils ne resteront jamais dans les ténèbres; ils ne feront que deux repas par jour, et s'abstiendront de manger de la chair le mardi et le samedi, non plus que dans tout le temps compris entre la Septuagésime et Pâques; ils garderont le silence à table, ne boiront pas après Complies. S'ils pèchent publiquement contre les mœurs, ils feront une pénitence publique : le coupable sera dépouillé de ses habits et fustigé le dimanche quand le peuple sort de la messe, à la vue de tout le monde; et si on le garde dans la maison à cause de son repentir,

on le traitera néanmoins pendant un an comme un étranger. Pour les fautes moins graves, il ordonne de jeûner au pain et à l'eau et de manger à terre pendant quarante jours. Le frère à qui l'on trouverait quelque argent qu'il aurait caché au maître, sera fustigé très-rudement, en présence de tous les frères, son argent attaché au cou ; de plus, il fera quarante jours de pénitence, pendant lesquels il jeûnera, le mercredi et le vendredi, au pain et à l'eau.

Telle était l'humilité de ces guerriers, et la discipline qu'ils acceptaient volontairement pour avoir l'honneur de servir Jésus-Christ dans la personne des malades, des affligés et des pauvres. La récompense terrestre de leur sacrifice, la voici : « Quand un frère meurt, tous « ceux de la même maison offriront pour lui à la messe « un cierge et un écu qui sera pour les pauvres. On « chantera pour lui trente messes. Les clercs réciteront « pour lui le Psautier, et les laïques diront cent cin- « quante fois le *Pater.* »

Ainsi fut fondé le premier ordre militaire. Le second, celui du Temple, prit naissance en même temps et aux mêmes lieux. Quelques bons chevaliers, désirant se vouer à la vie religieuse sans quitter les armes, s'offrirent au patriarche de Jérusalem pour garder les chemins contre les voleurs et leurs partisans, principalement pour la sûreté des pèlerins. Les principaux étaient Hugues des Payens et Geoffroy de Saint-Aldemar, Français. Le roi de Jérusalem leur donna un logement dans

le palais qu'il avait près du temple, d'où ils reçurent le nom de Templiers. Ils n'étaient encore que neuf, lorsqu'ils vinrent en France, au concile de Troyes, pour demander une règle. Saint Bernard, présent à ce concile, fut chargé de la rédiger. On y consacra leurs premières habitudes. Ils entendaient l'office divin tout entier le jour et la nuit, et quand ils étaient empêchés par le service, ils y suppléaient par un certain nombre de prières. Pour chacun de leurs confrères morts, ils priaient pendant sept jours, et, pendant quarante jours on donnait à un pauvre la portion du défunt. Ils faisaient maigre quatre jours par semaine, le vendredi en aliments de carême, c'est-à-dire sans œufs ni laitage. Chaque chevalier pouvait avoir trois chevaux et un écuyer. Ils ne chassaient point. Le surplus se résumait dans le serment qu'ils prêtaient à leur profession, en la manière suivante :

« Je jure que je défendrai, par mes paroles, par mes armes, par toutes les voies qui me seront possibles et la perte même de ma vie : les mystères de la foi, les sept sacrements, les quatorze articles de foi, le Symbole des apôtres et celui de saint Athanase, l'Ancien et le Nouveau-Testament avec les explications des saints Pères reçues par l'Église, l'unité de la nature divine et la trinité des personnes en Dieu, la virginité de la Vierge Marie avant et après avoir mis son Fils au monde. De plus, je promets obéissance au Grand-Maître de l'ordre, et soumission selon les statuts de notre bienheureux

Père Bernard. J'irai combattre outre-mer toutes les fois qu'il y aura nécessité. Je ne fuirai jamais devant trois infidèles, quand même je serais seul. J'observerai une chasteté perpétuelle. J'assisterai, par mes paroles, mes armes et mes actions, les personnes religieuses. En témoignage de quoi, je jure volontairement que je garderai tous ces engagements. Ainsi, que Dieu me soit en aide et les saints Évangiles ! »

L'ordre des Templiers s'accrut en peu de temps d'une manière prodigieuse. On cherchait la pénitence et le dévoûment, en ces âges de foi, comme dans le nôtre on cherche le plaisir et la fortune. Saint Bernard fait un grand éloge de ce nouveau genre de milice, inconnu aux siècles précédents. Il le fonde sur le double combat qu'on y livre aux ennemis corporels et aux ennemis spirituels, et sur les motifs qui animent les chevaliers dans l'œuvre des armes. Ils n'agissent, dit-il, par aucun mouvement de colère, de vaine gloire ou d'avarice; et ainsi ils font la guerre du Christ, leur Seigneur, sans craindre de pécher en tuant leurs ennemis, ou de périr s'ils sont tués eux-mêmes. Soit qu'ils donnent le coup de la mort, soit qu'ils le reçoivent, ils ne sont coupables d'aucun crime. S'ils tuent l'infidèle, c'est le profit du Christ; s'ils sont tués, c'est le leur. Il ne faudrait pas néanmoins, ajoute saint Bernard, tuer même les païens, si l'on pouvait les empêcher par quelque autre voie d'insulter les fidèles ou de les offenser; mais dans le cas présent, il est plus expé-

dient de les mettre à mort, afin que la verge des pécheurs ne frappe point les justes. Saint Bernard n'approuve la guerre contre les infidèles que pour la défense de la chrétienté.

Il décrit ensuite la vie des chevaliers du Temple, soit dans leurs maisons, soit à la guerre. En tout lieu ils obéissent. Toutes leurs démarches sont réglées par le supérieur. Dans la nourriture et le vêtement on évite le superflu, on ne consulte que la nécessité. Ils vivent en commun, dans une société agréable, mais modeste et frugale, n'ayant rien en propre, pas même leur volonté. On dirait que tous ne font qu'un cœur et qu'une âme, tant ils conservent soigneusement entre eux l'union et la paix. Jamais oisifs, quand ils ne vont point à la guerre, ce qui est rare, ils raccommodent leurs armes et leurs habits. Sans acception de personnes ni de noblesse, ils rendent l'honneur au plus digne. On n'entend parmi eux ni murmure ni parole indécente; ils rejettent les jeux et les spectacles, mènent une vie mortifiée, se coupent les cheveux et sont ordinairement couverts de poussière et brûlés du soleil. Lorsque l'heure du combat approche, ils s'arment de foi au dedans et de fer au dehors, et après s'être préparés à l'action avec soin, quand il est temps de donner, ils chargent vigoureusement l'ennemi, mettant leur confiance au Dieu des armées; agneaux et lions tout ensemble, moines et soldats, ils ont la mansuétude des premiers, la force et la valeur des seconds.

Tels étaient les Templiers à leur origine. A ce tableau, saint Bernard ajoute un trait qui le rend plus admirable encore, mais qui explique pourquoi l'ordre dégénéra si promptement de sa vertu première : c'est que beaucoup de ceux qui s'y engagèrent y cherchaient la pénitence et expiaient les fautes et les crimes d'une vie débordée. C'était un grand bien alors, puisqu'au lieu de ravager et d'opprimer le pays comme ils avaient fait, ils fournissaient un grand et puissant secours à la Terre-Sainte. Cependant, de pareilles vocations ne pouvaient toutes se soutenir, et par leur grand nombre elles devaient vicier l'institut.

Il est facile, aujourd'hui que ces ordres ont péri, de trouver les causes de leur décadence, de rappeler leurs fautes, d'ajouter la calomnie et la dérision à celles que l'histoire a constatées. C'est le rôle de petits esprits, et ils y réussissent de manière à le jouer longtemps. L'homme sérieux, l'homme de cœur n'en éprouvera pas moins d'admiration et de reconnaissance pour ceux qui ont osé concevoir un tel idéal de dévoûment et qui ont pu s'y soutenir. Les ordres militaires ont rendu à la religion et à la société des services immenses, par la protection qu'ils ont donnée à l'Eglise, c'est-à-dire à la science et à la justice; par les doctrines d'humanité et d'humilité qu'ils ont introduites dans la profession des armes, par l'étude spéciale de l'art militaire sur terre et sur mer, par la confraternité des nations chrétiennes représentées sous leur bannière. L'ordre Teutonique

fut le rempart de l'Europe civilisée contre les invasions du Nord; l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, devenu plus tard l'ordre de Rhodes et enfin de Malte, après avoir été jusqu'au dernier moment l'appui de la chrétienté en Palestine, a été son armée navale permanente contre les Musulmans : et plût à Dieu qu'il existât encore, et que Malte fût encore en ses mains!

Quant à la chevalerie, malgré la raillerie immortelle qui grimace sur son souvenir, toute âme généreuse saura l'honorer comme une des plus nobles inspirations de l'esprit chrétien et militaire. Cervantès avait sans doute un brillant esprit; mais si l'on veut le mettre dans la même balance avec Boucicaut ou Bayard, je ne crois pas qu'on le trouve de poids. En dépit du ridicule, toute réflexion faite, un homme de bien, forcé de choisir, aimerait mieux être le héros de son livre que d'en être l'auteur. Otez les aventures grotesques, il n'y a plus, d'un côté, qu'une folie qui fait honneur à la nature humaine, et de l'autre une misanthropie amère qui s'amuse des bons tours que la ruse, la poltronnerie et la rapine savent toujours jouer à la franchise et à la probité. Pour l'honneur de Cervantès, je pense qu'en homme de lettres ennuyé du long succès de la sottise, il a voulu se moquer des romans de chevalerie plutôt que de la chevalerie elle-même, qui n'avait plus de raison d'être et qui n'était plus lorsqu'il a lancé sa satire. Mais si cette satire a atteint l'esprit chevaleresque et l'a fait baisser dans le monde, qui le pardonnera jamais au

génie de Cervantès? Un hasard de lecture me fit une fois parcourir le même jour le premier volume de *Don Quichotte* (le seul qu'on puisse lire sans fatigue) et le récit de la mort de Marie-Antoinette dans l'*Histoire des Girondins*. Ah! c'est là, c'est dans ce lugubre épisode qu'il faut voir ce que la moralité publique peut gagner aux belles imaginations de ces railleurs, si habiles à couvrir de risée les hommes qui tentent l'impossible pour l'amour de Dieu, de l'honneur et des opprimés! Au sein de Paris, au sein de la France, à la face du ciel, pendant de longs jours, on insulta, on assassina une femme, une reine; on la traîna au supplice à travers la foule innombrable : et ni pendant le procès ni le jour du meurtre, il ne se trouva un homme, un don Quichotte, pour essayer de sauver la reine, ou du moins lui faire l'hommage de sa mort!

Les grands hommes d'esprit font de certaines choses que ne voudraient pas faire les autres grands hommes. *Don Quichotte* est l'œuvre d'un mécontent. Je suis bien sûr qu'Albuquerque, qui avait autant de littérature que Cervantès, eût-il eu autant de loisir, n'eût jamais songé à se rire des extravagances chevaleresques. Cet esprit si pénétrant et si sérieux aurait repoussé avec horreur la pensée de tourner en dérision et de faire bâtonner, durant trois ou quatre volumes, la valeur et la probité. Il avait été lui-même accusé de folie, lorsque, concevant les pensées qui ont donné au Portugal un empire dans les Indes, le peu qu'il en laissait voir

étonnait les plus fiers courages. On le traita plus mal que Cervantès ne le fut jamais. Un vice-roi le fit saisir, lui, gouverneur! et jeter en prison. Il fut obligé d'écrire de longues apologies pour se faire pardonner d'avoir conquis Goa; on lui refusa la récompense honorifique qu'il sollicitait pour avoir l'autorité nécessaire à l'affermissement de ses conquêtes. Tandis qu'il combattait à l'ardeur du soleil et que ses travaux ajoutaient à la couronne portugaise ces royaumes indiens pleins de richesses, Goa, Malacca, Ormuz, la perle du monde, les poètes de Lisbonne rimaient contre lui des épigrammes, en se promenant au frais sous les orangers. Dans ces persécutions et dans ces indignes traverses, songeait-il à se plaindre et à laisser là son fardeau? Non, il mûrissait et exécutait, au péril de sa vie, les plans qu'il avait formés pour la gloire du nom chrétien et du nom portugais. Et lorsqu'enfin, quittant Ormuz bien conquis, et voyant autour de lui dans cet empire immense les principales têtes subjuguées, il apprit que le couronnement de tant de travaux et de tant de succès était sa disgrâce et le triomphe de ses rivaux, songea-t-il à se plaindre?... Il se tourna vers l'Eglise *pour achever de mourir.*

Voilà, hommes d'esprit, ce que c'est que l'homme de cœur.

CHAPITRE XVIII

Jean Corvin. — Condé. — Turenne.

Avant de quitter les âges chevaleresques, nommons encore un de ces hommes qui surent allier parfaitement l'esprit chrétien et l'esprit militaire, et qui méritèrent ainsi que Dieu daignât les employer au salut de l'Europe.

Après la prise de Constantinople, Mahomet II se regardait comme assuré de la conquête de l'Occident et bientôt maître de toute la chrétienté. Il s'avança dans la Hongrie avec 150,000 combattants et mit le siége devant Belgrade, le 13 juin 1456, comptant bientôt planter son étendard sur les murs de Vienne, et de là voler à Rome. Mais deux hommes, qui se connaissaient et qui s'aimaient, deux vieillards animés du même zèle pour la cause de Dieu, l'arrêtèrent à ce premier pas. L'un était Jean Corvin, communément appelé Huniade, vayvode de Transylvanie et régent de Hongrie, grand homme de guerre qui avait souvent battu les Turcs sous Amurat. L'autre était un capucin, Frère Jean de Capistran,

fils d'un gentilhomme de l'Anjou établi en Italie. Le pape l'avait chargé de prêcher la croisade en Allemagne. Malgré ses soixante et onze ans, il avait accepté ce rude labeur, et sa voix poussait sur le Turc des masses déterminées à vaincre ou à mourir.

Huniade rassembla en hâte tout ce qu'il avait de forces, c'était bien peu auprès de celles de Mahomet ; et il fit dire à Jean de Capistran de presser la marche des croisés. Jean arriva lui-même.

Huniade attaqua les Turcs, les vainquit et entra dans Belgrade, Jean l'accompagnait, portant dans la mêlée une croix qu'il avait reçue du pape. Cependant les Turcs revinrent à la charge et résolurent d'emporter la ville. Quoique taillés en pièces, ils ne reculaient point ; de nouveaux assaillants se présentaient toujours, passant sur les cadavres de leurs compagnons. Cette opiniâtreté leur ramenait la victoire, les Chrétiens commençaient à fléchir. Le moine s'élance, sa croix à la main, criant aux croisés de mourir plutôt que de reculer, et répétant *Victoire! Jésus! Victoire!* Les Chrétiens se raniment, fondent sur les infidèles, les enfoncent, les tuent, la bataille est gagnée. Mahomet fuit en désordre, laissant ses drapeaux, son artillerie, ses munitions et une partie de ses bagages.

Jean Corvin mourut des fatigues de la campagne. Avant d'expirer, il voulut aller recevoir le saint Viatique à l'église, disant qu'il ne méritait pas que le Roi des rois vînt dans sa maison. Tous les Chrétiens le pleu-

rèrent, et Mahomet dit qu'il n'avait plus désormais sur la terre un adversaire digne de lui. Jean Corvin est encore un de ces soldats à qui l'Europe doit une reconnaissance éternelle. Saint Jean de Capistran ne lui survécut qu'un mois. Déjà malade lui-même, il avait assisté son ami au lit de mort, et il trouva des forces pour prononcer son éloge funèbre. Heureux ceux qui ont pu entendre cet éloge du héros, prononcé par le saint! Si ce discours avait été recueilli, ce serait sans doute le plus beau traité de la vertu militaire.

Du reste, dans tout cet ordre de hautes pensées, notre langue possède des chefs d'œuvre que rien n'égale et que toutes les littératures lui envient. Dieu a voulu que la France eût en même temps de grands hommes de guerre et de grands orateurs sacrés, et qu'une amitié sainte existât entre ces illustres prêtres et ces illustres soldats. Bossuet, Mascaron, Fléchier, étaient les amis de Condé et de Turenne. Par leurs vertus, les soldats ont mérité la vénération des prêtres; par leur génie, les prêtres ont immortalisé la gloire des soldats. Condé! Bossuet! Parmi tant de généraux qui ont paru dans le monde, Condé est mis au nombre des plus grands; dans les fastes de l'éloquence publique, il n'y a rien de supérieur, rien peut-être de comparable à l'éloge funèbre de Condé par Bossuet. Quel poète a chanté pareil hymne de guerre? Quel peintre a déroulé avec de plus vives couleurs le spectacle des batailles, ce mouvant et

formidable tableau, sur lequel un grand capitaine plane ardent et tranquille, comme l'ange visible de la guerre, accomplissant irrésistiblement les ordres de Dieu? Chose étrange, que parmi les écrivains d'une nation si belliqueuse, le plus fougeux peintre de batailles soit un évêque. La puissance de ce génie qui savait tout comprendre et tout exprimer n'est pas le mot du problème : il faut se rappeler la nature essentiellement guerrière et religieuse de la France, toujours féconde en prêtres et en soldats, et communiquant aux uns comme aux autres, dans ces vocations en apparence si contraires et au fond rapprochées et unies par tant de points, ce je ne sais quoi, ce sentiment intime qui les rend frères par la pensée et par les œuvres, comme ils le sont déjà par le sang.

Dans ces pages, sans cesser d'être évêque, Bossuet semble combattre avec le héros, réfléchir avec le grand capitaine; il décrit l'art terrible des combats et l'enthousiasme du carnage; il montre la volonté de Dieu empruntant la main des hommes de guerre; avec la tendresse d'un ami et la sincérité d'un témoin, il révèle le fond de ces cœurs sublimes que Dieu suscite quand il veut abattre, borner ou relever les empires. Nous entendons tout à la fois l'âme et la conscience de la France, et l'oracle de l'éternelle vérité.

Dans la peinture si militaire qu'il fait du héros, Bossuet ne néglige pas de montrer ce qu'il savait ajouter par l'étude à son génie. Après avoir peint l'homme né

pour la guerre qui gagne une terrible et difficile bataille pour coup d'essai, il peint le général qui demande à la science de lui garantir ce que la fortune pourrait un jour vouloir lui ôter, et qui réduit en pratique les illuminations du champ de bataille, afin de profiter mieux du hasard qui le seconde, et de commander même à celui qui lui serait contraire :

« Puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons par cet endroit le génie de notre prince. Et, premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous, comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner, ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices! Le voyez-vous, comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou les princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait et, pour ainsi dire, ce qu'il

ne sait pas: tant il est sûr dans ses conséquences! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses; on l'éveille à chaque moment; car il tenait encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages: comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards menaçants, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables : toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls; tout est prêt au premier signal. En attendant, on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. On repose? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'était dans nos troupes de continuels divertissements : toute l'armée était en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le prince, par son campement, avait mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et

toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe ; c'est cé que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement. Déjà l'armée hollandaise, avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas ; tout nage dans le sang, tout est en proie. Mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant, les ennemis sont poussés partout. Oudenarde est délivré de leurs mains. Pour les tirer enx-mêmes de celles du prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais. La terreur et la désertion se mettent dans leurs troupes ; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée.

« Quoique une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions. Les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait, en nous racontant comment, en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat, lui-même, il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein ; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les *Commentaires de César*.

« Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs,

il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils. Ici tout se présente à la fois : la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris ; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté... Vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent que, si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui, tant son esprit s'élevait alors, tant son âme leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes, dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. »

Tel était le grand Condé, soldat impétueux, général savant et sage. « Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût ; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quel-

que ouvrage, qu'il n'entretînt; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. »

Mais ce serait offenser la mémoire de Bossuet et refuser à Condé lui-même toute la gloire qui lui est due, que de ne pas mettre ici le dernier trait à cette louange illustre. Quelle que fût son admiration pour l'homme de guerre, Bossuet, en présence des autels, ne voulait et ne pouvait célébrer que le Chrétien. Écoutons-le parler de la conversion, de la piété et de la mort chrétienne de Condé.

« Chrétiens, soyez attentifs et venez apprendre à mourir ; ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsque, entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeure un moment dans le silence, et tout à coup : « O mon Dieu ! dit-il, vous le voulez : votre volonté soit « faite ! je me jette entre vos bras, donnez-moi la grâce « de bien mourir. » Que désirez-vous davantage ? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avai

vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire, qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait...

« Ce que le prince commença ensuite, pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériterait d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences; et dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance : il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer; la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du

saint Viatique, qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvient des irrévérences dont, hélas! on déshonore ce divin mystère. Les Chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice: on dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères, et que le sang de notre Victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire; loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations; à la mort, vous y penserez avec confusion et saisissement. Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises; et, trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots: ah! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement! C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le Chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où, dans les efforts que fait l'Église, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste? Il

se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, dit-il, maintenant mes vrais médecins. » Il montrait les ecclésiastiques, dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés ; sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre, et, au contraire, il craignait toujours de trop donner à la nature. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes : le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disait David, ce ferme rocher où s'appuyait sa constance !

« Pour l'amour de la vérité et pour la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que, si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le voulait, et dire, avec David, ces tendres paroles : « O Dieu ! créez « en moi un cœur pur ! » à ces mots, le prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis, appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, dit-il, des mystères de « la religion, quoi qu'on ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire ; et, dans l'état où il est, il ne doit plus rien

au monde que la vérité. « Mais, poursuivit-il, j'en doute « moins que jamais. Que ces vérités, continuait-il avec « une douceur ravissante, se démêlent et s'éclaircissent « dans mon esprit! Oui, dit-il, nous verrons Dieu « comme il est, face à face. » Il répétait en latin, avec un goût merveilleux, ces grands mots : *Sicuti est, facie ad faciem*, et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se faisait-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir! »

Avec moins d'éclat, Turenne égala Condé, le surpassa peut-être, et eut au moins la fortune de le vaincre plusieurs fois, lorsque les guerres civiles les mirent en présence. Il n'y a point de héros plus éblouissant que Condé; il n'y a point de général plus grand que Turenne. Il commanda près de quarante ans et n'essuya qu'une défaite (1). Presque toujours il battit l'ennemi

(1) À Réthel. Il commandait une armée espagnole, et fut

avec des forces inférieures. Au début de sa carrière, il eut l'honneur de cette bataille de Chieri, où le comte d'Harcourt, avec 8,000 hommes, battit 80,000 Espagnols. Condé avouait qu'il lui devait le succès de Nordlingue. Il n'avait que 4,000 hommes lorsqu'il arrêta, à Gien, Condé, qui en avait 15,000 et qui venait de battre le maréchal d'Hocquincourt. Dans la campagne de 1673, il passa le Rhin avec 12,000 hommes pour aller attaquer l'électeur de Brandebourg, qui en avait 25,000 et qu'il dispersa. Dans celle de 1674, en Alsace, il se mit avec 22,000 hommes à la poursuite de 60,000, et les vainquit à Entzheim. Pour les atteindre, il avait fait trente lieues en trois jours. Cette victoire fut suivie de deux autres, et les ennemis, réduits à 20,000 hommes, repassèrent le Rhin en fuyant. Trois fois Turenne procura la paix à la France. Tout lui promettait une victoire décisive sur Montecuculli, qui était, après lui, le plus célèbre général de l'Europe, lorsqu'un boulet perdu le tua, la veille de la bataille.

Après deux siècles, le cri de douleur que la France poussa en apprenant la mort de Turenne retentit encore. Madame de Sévigné était là pour le répéter : « Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le roi en a « été affligé comme on doit l'être de la mort du plus

battu à plate couture par les troupes royales. Quelqu'un lui ayant demandé comment il avait perdu cette bataille, il répondit : « Par ma faute. »

« honnête homme du monde; toute la cour fut en « larmes, et M. de Condom (Bossuet) pensa s'évanouir. « On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau : tout « a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si amè- « rement; tout ce quartier où il a été logé, et tout Pa- « ris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'é- « motion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter « ce héros. »

« Que de soupirs, s'écrie à son tour Fléchier, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de la récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public; là on lui dresse une pompe funèbre où l'on s'attendait de lui dresser un arc de triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant soi-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure son défenseur, et la perte d'un seul homme est une calamité publique. »

L'adversaire de Turenne, lui-même, sut lui rendre un noble et chevaleresque hommage. « Le comte de Mon-

tecuculli, dit Ramsay (1), ne parut sensible qu'à la douleur, et s'écria : *Il est mort un homme qui faisait honneur à l'homme!* »

La renommée militaire de Turenne n'a rien perdu de son éclat, depuis que tant de grandes et glorieuses guerres ont ramené le drapeau français sur tous les champs de bataille où il l'avait illustré. Napoléon Ier admirait ses campagnes, les trouvait pleines d'audace, de sagesse, de génie, et fécondes en grands résultats; il disait que les militaires doivent les étudier. Il ajoutait qu'avant de faire lui-même cette étude, il avait soupçonné de l'exagération dans la haute opinion qui en est restée, mais que là il avait fallu se rendre au mérite. Il regardait Turenne comme le seul général dont l'audace se soit accrue avec les années et l'expérience. Sans rien perdre de son étonnante sagesse, il était devenu plus entreprenant à l'âge où les autres craignent davantage d'agir, et où Condé lui-même a paru moins impétueux.

Comme son héroïque rival, devenu son ami, Turenne a été loué dans la chaire chrétienne, à la face de Dieu et des hommes; et comme lui, loué à cause de sa gloire, il a mérité d'être proposé en exemple à cause de ses vertus. Après l'éloge funèbre de Condé par Bossuet, on admire encore les deux éloges funèbres de Turenne, le premier par Mascaron, évêque de Tulle, le second par

(1) *Hist. de Turenne.*

Fléchier, évêque de Nîmes. Il revit dans ces pages, plus durables que l'airain, où le gémissement sublime de la patrie se mêle à cette allégresse sainte avec laquelle l'Église loue ses enfants, parce qu'en les pleurant, elle sait pourtant qu'ils ne sont pas morts. Bossuet lui-même, parlant de Condé, n'a pas voulu oublier Turenne, dont il avait connu le cœur ; et l'on sait par quel trait de génie, évoquant tout à coup le vainqueur des Dunes, au moment qu'il venait d'élever jusqu'aux nues le vainqueur de Rocroi, il mit en présence ces deux géants couchés dans la tombe, et laissa l'auditoire et la postérité au défi de dire jamais lequel avait la plus haute stature. « Quel spectacle, s'écria-t-il, de voir et « d'étudier ces deux hommes et d'apprendre de cha- « cun d'eux toute l'estime que méritait l'autre ! Voilà « les spectacles que Dieu donne à l'univers et les hom- « mes qu'il y envoie, quand il veut faire éclater, tantôt « dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses « conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse ; car ces « divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux « qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares ta- « lents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes « extraordinaires ? »

Mais lorsque ces grands orateurs, dignes de ces grands guerriers, célèbrent si magnifiquement la gloire qui vient des armes et la mettent au-dessus de toute autre gloire humaine, parce qu'il faut pour la conquérir des qualités plus relevées et de plus rudes travaux, n'ou-

blions pas qu'ils lui donnent néanmoins sa place au-dessous de la vertu, dont les palmes seules demeureront après que toutes les autres auront péri. Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de Condé,* fonde tout son discours sur cette pensée, que parmi tant de dons supérieurs qui ornaient son héros, le plus inestimable fut la piété. « Sans ce don, qui serait-ce, dit-il, que le prince de Condé, avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? Si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, nous n'aurions ni adoucissement à notre douleur, ni confiance dans nos prières, ni soutien dans les louanges que nous lui devons. »

Fléchier parle de même à propos de Turenne : « Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre ; s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrais au rang des Scipions et des Fabius, je laisserais à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrais pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avait fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerais en vain des vertus que Dieu n'aurait pas couronnées : je répandrais des larmes inutiles sur son tombeau, et si je parlais de sa gloire, ce ne serait que pour déplorer son malheur.

« Tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, en-

nemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le révèrent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son roi même, et quel roi! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes; mais l'Écriture n'apprend que ce que l'homme pense, et l'homme lui-même n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles ; mais il sortira de ce superbe monument(1), non pour être loué de ses exploits héroïques,

(1) Des mains impies sont venues, au bout d'un siècle, troubler le repos de Turenne sous ces *marbres précieux* qui couvraient ses cendres, et que la reconnaissance de Louis XIV lui avait décernés. Mais ce que ni Fléchier ni personne de son temps n'aurait voulu croire, ces mains étaient françaises. Lorsque les tombeaux de Saint-Denis furent profanés en 1793, la populace, dans sa fureur, épargna pourtant le cercueil de Turenne; mais les inspirateurs de ce crime sureut tourner en dérision l'hommage dont un peuple brutal honorait encore la mémoire du héros que la voix publique avait mis au premier rang des grands capitaines et des hommes de bien. Le squelette de Turenne fut donné au *Jardin des Plantes* et exposé parmi les curiosités du règne animal! Il y resta jusqu'en 1796. A cette époque, par une réclamation faite au Conseil législatif, on permit que les restes du *ci-devant* vicomte de Turenne passassent au Musée des monuments, et ils devinrent une curiosité historique. La Révolution, qui mettait Marat au Panthéon, se peint là tout entière. En 1800, Napoléon Bonaparte, informé de ce scandale, fit conduire solennellement les ossements de Turenne dans l'église des Invalides, où il avait lui-même choisi sa sépulture. Il n'avait pas peur de ce voisinage.

mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu ; mais après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugements de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines ; Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes. »

Entre toutes les vertus de Turenne, Mascaron a célébré particulièrement son patriotisme.

« Il eût cru faire un larcin de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyait devoir tout entier à son prince et à sa patrie. Quel est le général d'armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui ? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrète leur fait craindre les avantages de la cause commune, lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas, ou qu'il y a du danger qu'elle en soit ou obscurcie ou balancée? Notre héros, défait de ces pernicieuses maximes, donnait ses désirs et ses craintes aux entreprises où il ne pouvait contribuer de ses soins et de sa personne. Il pratiquait sur ce point ce qu'il disait judicieusement en d'autres rencontres, qu'il fallait toujours craindre l'ennemi éloigné, et ne le

craindre plus dès qu'il est présent. Ce capitaine intrépide et assuré contre l'ennemi qu'il avait en tête, portait ses craintes et ses désirs partout où le roi portait ses armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogne: semblable à ce sage et généreux Caton, qui, sans rien craindre pour lui-même, craignait pour toutes les parties de la République romaine: *Cunctisque timentem, securumque sui.*

« Hasarder sa réputation pour son prince, renoncer à sa propre gloire pour l'intérêt de l'État, c'est le plus grand sacrifice qu'un grand capitaine puisse faire à son maître, et c'est, Messieurs, ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux dernières campagnes. Il y a un an que nous lui voyions faire le personnage de cet illustre Romain qui fut appelé l'épée de la République. Avec un nombre inégal, et un désavantage qui le menaçait presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat à toute heure les ennemis. Cette année, au contraire, il se réduit au personnage de cet autre Romain qui fut appelé le bouclier de la République. Quoique le nombre et la valeur de ses troupes semblassent lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats et des batailles différent de lui-même dans la conduite, mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son prince et pour le bien de l'État. Il y a un an qu'il était en deçà du Rhin, où il fallait, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France, et pour cela les poursuivre et les battre

sans relâche ; cette année il était au-delà du Rhin, et il lui suffisait de maintenir l'armée du roi, et d'assurer le repos de sa patrie.

« Avouez, Messieurs, que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque pour l'intérêt de sa gloire particulière il ne devait, ce semble, que se couvrir du bouclier; se couvrir simplement du bouclier, lorsqu'il pouvait en apparence se servir avec tant de gloire de l'épée; enfin, s'exposer au danger et à la honte d'être vaincu, lorsque le service du roi demandait qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre; fuir les occasions de combattre et de vaincre, lorsque pour le service du roi il suffisait de n'être pas vaincu, est une chose si rare, si singulière, si héroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modèle, et qu'elle ne sera jamais imitée.

C'était *trop de vertus pour n'être pas chrétien*, comme disait, du temps de Turenne, un des héros de Corneille. Turenne était né calviniste, et pendant longtemps rien ne fut capable de l'ébranler dans la bonne foi de son erreur, ni la conversion du duc de Bouillon, son frère aîné qu'il aimait et qu'il respectait, ni les avantages immenses de fortune et de position qu'il aurait pu acquérir. « Le roi, dit Mascaron, avant la paix des Pyrénées, eût honoré la plus grande vertu de son royaume de la première charge de sa couronne, si M. de Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre en foulant aux pieds la

religion qu'il professait. » Enfin, la lumière commença d'entrer dans ce ferme et honnête esprit. Ses conférences avec Bossuet sont célèbres ; elles donnèrent lieu au livre intitulé : *Exposition de la foi.* « Il n'oublia rien, continue Mascaron, durant un long temps, pour reconnaître le fort et le faible de sa première religion, qui, par une grâce singulière de Dieu, lui était devenue suspecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna ; il frappa à la porte de la vérité par les prières et par les larmes ; il se défia d'autrui et de lui-même, et, s'abandonnant tout entier à la conduite de Dieu qu'il cherchait avec tant de sincérité, il triompha dans son esprit de la vieille erreur, que le malheur de son éducation y avait établie ; il triompha dans son cœur de la mauvaise honte, qui parmi les hommes fait passer pour faiblesse un changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu. Il mit sa gloire à entrer avec autant d'humilité que de courage dans le sein de cette Église, qui, charmée de ses vertus, soupirait depuis si longtemps après l'acquisition d'un tel fils.

« M. de Turenne avait une foi si vive et si pleine, que tout lui paraissait grand et majestueux dans l'Église. Il avait de la vénération pour les plus petites pratiques de la religion, dont les enfants du siècle ne font que de froides railleries ; il regardait ces observances religieuses avec les mêmes sentiments qu'il faut considérer dans la nature les œuvres de Dieu, qui n'est pas tellement grand dans les ouvrages qui sont sortis de ses

mains, qu'il ne soit encore admirable dans les plus petits. Si vous ne voyez pas cette grandeur, mondains, c'est qu'il y a deux sortes de vie dans le monde, l'une toute spirituelle, et l'autre toute dans les sens. Ces deux vies sont également incompréhensibles l'une à l'autre, parce qu'il y a un chaos impénétrable entre les deux ; et comme les saints ne peuvent pas comprendre que les hommes, faits pour jouir de Dieu, s'occupent tout entiers du néant des créatures, les hommes charnels de leur côté ne peuvent donner le prix qu'il faut à tant de saintes pratiques d'humilité et de pénitence, qui leur paraissent comme un rien dans la religion. Vous croyez, Messieurs, que c'est moi qui ai fait la distinction de ces deux vies, et que je l'ai même empruntée de quelque contemplatif éclairé. Me croirez-vous, Messieurs, quand je vous dirai que je n'ai fait en cela que redire fidèlement les sentiments de M. de Turenne, et les vues saintes et justes que sa foi lui donnait sur toutes les choses de la religion ? Et, en vérité, je n'ose vous blâmer de la peine que vous avez à le croire ; car enfin est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque et sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités ? Non, Messieurs, non, ni la chair ni le sang ne pouvaient lui avoir révélé de si grandes et de si sublimes vérités ; c'était le Père céleste qu'il servait avec une foi si pure et une religion également éloignée de la dureté et de l'hypocrisie.

« Ne pensez pas, Messieurs, que notre héros perdît à

la tête des armées, et au milieu des victoires, ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants, où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel ; c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : *C'est moi qui me suis fait moi-même!* Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

« M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il

y avait un Dieu au-dessus de sa tête que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait ses prières; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyait que le sien serait sans force et sans défense, s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la divine Victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces âmes dures à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait pas.

« Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait autour de lui des cris de victoire; en vain ses officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès; il arrêtait tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : *Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus.*

« Aussi, comme il reconnaissait que toutes les vic-

toires venaient de Dieu, il s'efforçait de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oubliait rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie : M. de Turenne la rendait douce, raisonnable et religieuse. Quels ordres ne donnait-il pas, quels efforts ne faisait-il pas pour arrêter le carnage, qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare ; pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles, et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus glorieuses victoires ? »

Ramassons dans l'historien de Turenne quelques traits de ce caractère à la fois si grand et si aimable.

Son désintéressement paraissait avec éclat au milieu de l'avidité qui était déjà le vice dominant du siècle. Il laissa en mourant beaucoup moins de bien qu'il n'en avait reçu de sa maison, quoiqu'il eût commandé les armées pendant plus de trente ans. « Je n'ai jamais pu « comprendre, disait-il, le plaisir qu'on peut trouver à « garder des coffres remplis d'or et d'argent. S'il me « restait à la fin de l'année des sommes considérables, « j'en aurais mal au cœur, comme si au sortir de table « l'on me servait un grand repas. » On ne trouva à sa mort que cinq cents écus dans sa cassette. Non content de donner beaucoup, il était ingénieux à cacher sa main, pour épargner à ceux qu'il obligeait la honte de rece-

voir, et pour éviter que l'amour-propre ne dérobâ quelque chose à sa vertu.

Il aimait la vérité, la cherchait, la disait de toutes choses et de lui-même, sans vanité, sans honte, sans affectation, comme s'il se fût agi d'un autre. Sa réputation de bonne foi était tellement établie, que tout le monde, alliés, ennemis mêmes, se tenaient en sûreté lorsqu'ils avaient sa parole. Aussi ne la donnait-il jamais que bien assuré de la garder; et, plutôt que de prendre un engagement qu'il aurait craint de ne point remplir, il aimait mieux s'exposer au mécontentement des ministres, au déplaisir du roi, et à se voir abandonné par les troupes.

Tout ce qui l'entourait ressentait les effets de son humanité et se louait de sa justice. Il ne laissait échapper aucune occasion de faire connaître le talent, et de cacher et d'excuser les fautes de ceux qui servaient sous lui. Lorsqu'un officier dont la capacité lui était connue avait été battu à la tête d'un détachement, il le consolait et lui fournissait l'occasion de remporter quelque avantage. Il formait ainsi et conduisait à perfection le mérite naissant qu'une autre manière d'agir aurait pu faire avorter.

En campagne, il paraissait autant père de famille que général : on eût cru que les soldats étaient ses enfants. Il savait descendre jusqu'à eux sans s'abaisser, se familiariser sans rien perdre de sa dignité. On craignait plus ses reproches que ses châtiments; son approbation

était la récompense la plus enviée. L'armée de Turenne, dans ces temps où la discipline était loin d'avoir la perfection où elle est arrivée, offrait le modèle d'une république parfaite. Chacun connaissait son devoir, et tous le suivaient par envie de plaire au général, par honte de manquer au père commun, par un amour sincère de la gloire, qui se transmettait depuis le chef jusqu'au dernier membre. Souvent il marchait à pied à la tête de ses soldats, se nourrissait comme eux, partageait toutes leurs fatigues, et ne leur demandait jamais que ce qu'il faisait lui-même. Il veillait à ne les point laisser oisifs; mais il observait un milieu sage entre un mouvement excessif et l'inaction. Il pourvoyait à tous leurs besoins, et plus d'une fois il se refusa le nécessaire, soit pour leur donner des marques de sa libéralité, soit pour n'être pas mieux traité qu'eux lorsqu'ils souffraient.

Il était bon et serviable à toutes gens; malgré son extrême délicatesse sur les prérogatives de sa maison, il avait horreur des maximes monstrueuses que les grands se sont faites, pour s'autoriser à usurper sur les autres hommes une autorité tyrannique et à les mépriser, comme si la naissance, les dignités ou les richesses donnaient d'autres avantages solides que celui de pouvoir faire plus de bien. En faisant respecter les distinctions établies pour conserver l'*ordre civil,* il n'oubliait jamais que, selon la *loi naturelle*, les hommes ne sont réellement distingués que par la vertu et le mérite.

Il combattait sans ambition, il triomphait sans orgueil, défendant le pillage, conservant les fruits de la terre, épargnant le plus possible le pays ennemi. Aussi était-il respecté et souvent béni à l'étranger comme en France. Les Allemands, pendant plusieurs années, laissèrent en friche le champ où il fut tué. Ils respectèrent le vieux arbre sous lequel il se reposa peu de temps avant sa mort, et ne voulurent point le laisser couper; l'arbre n'a péri que parce que les soldats de toutes les nations en détachèrent des morceaux par respect pour la mémoire de ce grand homme.

Les idées qu'il s'était formées du véritable héroïsme le lui avaient fait placer dans une élévation d'âme qui nous rend inaccessibles aux passions des autres, et qui nous donne sur les nôtres un empire absolu. Il n'eût de sa vie aucun démêlé personnel. Il servit, au commencement, sous des chefs pour lesquels il ne put avoir toujours une grande estime; dans la suite, quelques-uns de ses officiers n'en méritaient pas davantage; il commanda avec des généraux d'humeur difficile ou jaloux de sa gloire : parmi tant de sujets d'impatience, il n'a jamais offensé personne, ni montré le moindre emportement; il ne lui est même pas échappé un mot indiscret. Quoiqu'il fût né doux et patient, une modération si constante ne pouvait être le seul effet du naturel. S'il parut quelquefois s'en écarter, ce ne fut jamais que dans des occasions où il s'agissait de soutenir contre les préventions ou les fausses vues des ministres les

intérêts de l'État : alors, sans ménager les siens ni ceux de sa maison, il parla toujours avec la fermeté d'un citoyen qui ne craint rien, sinon de manquer à la justice ou à la patrie.

La sobriété lui avait conservé toute sa vigueur dans un âge avancé ; il la regardait comme un moyen également propre à maintenir les forces du corps et à augmenter celles de l'esprit. Il mangeait peu, et ses repas étaient fort courts : par là il se procurait la liberté de travailler en tout temps, et s'était rendu infatigable d'esprit et de corps.

Sa modestie l'élevait au-dessus de toutes ses autres vertus. Il *était au niveau du grand* et n'avait pas besoin d'efforts pour y atteindre. Dans la conversation, il ne parlait presque jamais de lui ; s'il y était forcé, c'était avec tant de réserve, qu'il paraissait ignorer son mérite et la haute idée que les autres en avaient. Lorsqu'il racontait les batailles où il n'avait pas réussi, il se servait toujours de cette expression : *Je perdis* ; quand il parlait de ses victoires, il disait toujours : *Nous gagnâmes*.

La nature avait donné à Turenne le grand sens, la pénétration, la justesse, la profondeur, toutes les qualités solides. Elle lui avait refusé ce feu de génie, cette imagination vive, qui font l'agrément de l'esprit. Ce défaut de vivacité l'empêchait de saisir promptement les objets ; mais par des réflexions continuelles, il les découvrait avec plus de netteté, et les embrassait dans

toute leur étendue. Il voyait clairement le but auquel il fallait tendre; il y allait par les voies les plus simples; et sans être trop fécond en expédients, il ne manquait jamais de choisir le meilleur. « L'habileté, disait-il, est « d'aller à ce qui fait parvenir à la fin. Plus on passe « par-dessus les petites choses qui se rencontrent en « chemin, plus on est capable. » Dans les affaires pressantes, il se déterminait sans balancer. Lorsqu'il n'était pas pressé d'agir, il délibérait longtemps. Il ne faisait et ne disait rien d'inutile, mais n'oubliait rien de nécessaire. Tous ses ordres étaient clairs et précis, parce qu'il concevait nettement et n'était jamais troublé par le péril.

Il avait acquis des connaissances si étendues dans l'art de la guerre, qu'il en calculait même les hasards. Il savait remédier aux inconvénients, profiter des avantages, s'accommoder aux temps, aux lieux, aux circonstances, trouver des ressources quand tout semblait perdu. Il laissait mûrir une entreprise avec patience, souffrant la critique et le blâme plutôt que d'éventer son secret. Il prévenait les ennemis, devinait ce qu'ils feraient, par ce qu'ils devaient faire d'après la connaissance qu'il avait de leur caractère, de leur situation, de leurs talents. C'est ainsi qu'il se rendait maître des événements : art suprême du général, où peu de généraux ont excellé autant que lui. Tous ses mouvements étaient ajustés au temps, au pays et à la saison. La grande connaissance qu'il avait du théâtre de la guerre, la peine

qu'il prenait d'aller lui-même reconnaître les ennemis, la justesse du coup d'œil, l'ont rendu incomparable pour choisir un camp. Aussi, avec un nombre de troupes fort inférieur, il a souvent résisté aux ennemis les plus formidables. Au commencement d'une action, on ne remarquait en lui rien d'extraordinaire. A proportion que l'affaire s'engageait, il changeait de contenance: on le voyait s'élever et s'animer, mais sans perdre cette liberté d'esprit qui le faisait juger de sang-froid, pourvoir à tout et profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il choisissait si bien son terrain, qu'il n'a presque jamais été forcé de combattre, toujours libre de prendre son moment et de commencer la bataille. Dans la disposition des troupes, il rangeait les soldats de différentes nations suivant la connaissance qu'il avait de leur génie, et réglait le poste des officiers par la capacité plutôt que par le grade. Il n'excellait pas moins dans l'art de faire les siéges : il étudiait tout par lui-même, dirigeait les travaux, les visitait continuellement et voulait que les officiers fussent instruits comme lui des moindres détails. Il évitait autant qu'il dépendait de lui de prendre aucune place d'assaut, par la crainte que son humanité lui inspirait des excès où se livre le soldat en pareille occasion.

Tel était Turenne : UN HOMME QUI FAISAIT HONNEUR A L'HOMME ; et tel est, dans sa perfection, l'homme de guerre. C'est à peu près ce que l'on peut voir humainement de plus grand. Les peuples le sentent bien, mal-

gré le bruyant orgueil des *littérateurs*, qui se réservent de nos jours modestement la première place, donnant la seconde aux *artistes*. Lorsque l'on apprit la mort de Turenne, l'épouvante se répandit dans les provinces les plus éloignées, et les paysans de la Champagne se crurent à la veille d'une invasion. L'un d'eux alla presser son seigneur de rompre le bail de sa ferme, en lui disant : *Le grand Turenne est mort, et les Allemands viendront nous mettre tous à contribution.* Il n'est pas donné au génie civil de faire un pareil vide.

CHAPITRE XIX

Ce que vaut la gloire humaine.

« La piété est le tout de l'homme, » s'écriait Bossuet en commençant et en terminant l'éloge de Condé. Ce que Bossuet ne craignait pas de dire en présence du siècle rayonnant de Louis XIV, nous ne devons pas craindre de le répéter pour nos concitoyens engagés dans le métier des armes, qui nous liront à l'ombre de leurs drapeaux, en attendant le triomphe ou la mort. Que Bossuet nous apprenne donc quelle est, lorsque la piété ne s'y joint pas, la juste mesure de ces qualités qui font les grands guerriers, et le juste prix de la gloire qu'elles donnent :

« C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute? Ces dons sont admirables : qui ne le croit pas? Mais pour confondre l'esprit humain, qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint pas d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle,

un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est Celui qui fait tout dans le ciel et sur la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? Et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a faits, nous « dit-il (1), pour orner le siècle présent, *ut ordinem sæ-« culi presentis ornaret.* » Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis, aussi bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents : c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être l'ornement de leur siècle. Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-

(1) *Cont. Julian.*, l. V, n° 14.

être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au-delà de leur attente. Cet Alexandre, qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu trouver quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux, qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles, ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des Barbares; aux ruines des monuments et de leurs ouvrages, qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et, dans le comble de leurs vœux, la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre; saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant

désirée; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi « vaine que leurs désirs : *Receperunt mercedem suam,* « *vani vanam.* »

Mais, s'écrie Bossuet avec une sainte joie, il n'en sera pas ainsi de Condé ! Mais, s'écrient avec la même allégresse Mascaron et Fléchier, il n'en sera pas ainsi de Turenne ! Et nous, à notre tour, même en ces temps moins éclairés, presque toujours, quand nous voyons mourir nos hommes de guerre, nous pouvons dire : Il n'en sera pas ainsi ! Ils n'ont pas eu pour toute récompense les vains honneurs du monde : la miséricorde divine leur a fait mériter davantage, et leur a donné mieux. « Seigneur, dit l'Église, vous avez pitié de toutes « vos créatures, et vous ne haïssez rien de tout ce que « vous avez fait. Vous dissimulez les péchés des hom- « mes, afin de leur donner le temps de faire pénitence; et « vous leur pardonnez, parce que vous êtes le Seigneur « notre Dieu. » Dieu les a attendus, et on les a vus venir pour la plupart, et de plus en plus ils viendront, ces fiers possesseurs du glaive. Ils s'agenouilleront et s'humilieront, là où s'agenouillent les enfants et les femmes; ils seront heureux de comprendre, dans la bouche du prêtre, la parole que les balles et les épées leur ont dite si souvent sur les champs de bataille sans les éclairer. Ils sauront qu'ils ne sont que cendre, que toute force, que toute gloire n'est que cendre. Et le sachant, ils béniront Dieu avec une allégresse plus douce que celle qui naissait dans leurs cœurs aux fanfares de la

victoire, parce que, connaissant leur néant, par là même aussitôt ils connaîtront leur vraie grandeur, et qu'abjurant l'inquiète vie de la chair, ils gagneront la vie immortelle de l'âme.

Trois exemples, entre beaucoup d'autres qui sont donnés de nos jours, paraîtront assez illustres pour prendre place ici.

CHAPITRE XX

Drouot.

C'est au milieu des immenses armées de l'Empire, et comme perdu dans leur multitude, où l'on fut longtemps sans le voir, qu'il faut chercher l'un des modèles les plus accomplis de la vertu militaire. La vie de Drouot, ce vétéran qui s'est éteint il y a quelques années à peine, dans une sorte d'obscurité, rassemble et montre avec une haute perfection tous les traits du mâle et saint idéal que l'on se forme en lisant le discours de l'évêque de Lescar. On y voit le courage, la constance, l'humanité, le patriotisme, la fidélité, l'oubli de soi-même, poussés à ce degré sublime où l'homme apparaît plus grand que nature, au-delà des mesures ordinaires de l'héroïsme, sur les voies de la sainteté. Lorsque Drouot mourut dans sa retraite sanctifiée par la charité et par la prière, une voix illustre de notre époque, la plus éloquente peut-être, s'éleva sur le bord de sa tombe, et, pour répondre à ce noble besoin d'admiration que les hommes éprouvent devant

tout ce qui a été vraiment grand et bon, le glorifia parmi ses concitoyens. Néanmoins, ce n'est pas à l'oraison funèbre prononcée à Nancy par le P. Lacordaire que j'emprunterai le portrait de Drouot. Je suivrai un autre panégyriste ou, pour mieux dire, un autre historien.

Il y a en ce moment, dans les rangs de notre armée, un loyal soldat qui est en même temps un habile et savant écrivain, et que je regarde à tous égards comme l'un des signes heureux du temps où nous vivons : on le nomme le colonel Ambert (1). Qu'il reçoive ici le cordial salut d'un homme qui ne le connaît pas personnellement, mais dont le cœur, en l'écoutant, a souvent battu d'une joie profonde et, je l'ose dire, toute fraternelle. M. Ambert a le courage d'écrire tous les quinze jours dans un journal, sur les choses et les questions militaires, des articles qui ne sont pas seulement pleins de bon sens, pleins d'érudition, et d'un excellent style, mais encore animés et quelquefois enflammés d'une ardeur vraiment chrétienne. Ils m'ont rappelé bien souvent, et sans doute aussi à d'autres, ce mot qui termine un des puissants fragments de Pascal : *Si ce discours vous plaît, sachez qu'il vient d'un homme qui s'est mis à genoux avant de l'écrire.* L'illumination et l'émotion de la prière se sentent, en effet, dans ces pages où brûlent à la fois la poudre et l'encens, aujourd'hui aussi fougueuses que la mêlée, demain ordon-

(1) Aujourd'hui général.

nées et touchantes comme une procession, et dans lesquelles brillent côte à côte, ainsi qu'on le vit à la bataille de Belgrade, l'épée de Huniade et le crucifix de Jean Capistran. N'ai-je pas raison de dire qu'il y a là un signe, et un signe précieux ? Ce militaire, si peu embarrassé du respect humain, annonce que l'armée, trop longtemps soumise à cette idole, ne la trouve plus digne de ses hommages, et se tourne vers des pensées plus en rapport avec sa mission de salut. M. Ambert a raconté la vie de Drouot. Il lui appartenait de peindre une telle figure, et c'est ce portrait que je vais copier.

Drouot était fils d'un pauvre boulanger de Nancy, déjà père d'une nombreuse famille. « L'enfant fut tout « naturellement formé pour la guerre ; car le père en « fit un travailleur, un homme prêt à la peine, aux pri- « vations, à l'obéissance, tandis que la mère lui donnait « une âme aimante, un cœur généreux, une intelligence « droite, par l'enseignement religieux, source et prin- « cipe de toutes les sciences vraies. » Dévoré de l'ardeur d'apprendre, il lisait la nuit, à la lueur du four qu'il avait allumé. Son père et sa mère lui disaient : « Nous travaillerons un peu plus, afin que tu puisse t'instruire. » Cette bonté l'animait d'un tel courage, qu'il devint bientôt le meilleur élève du collége de Nancy. A dix-sept ans, il songea à entrer dans les ordres sacrés, où le poussait un double amour, l'amour de Dieu et l'amour de l'étude. La Révolution éclata et lui ferma

la porte du sanctuaire. Elle ne lui ferma pas la voie du sacrifice. Il avait souhaité d'être chartreux, il se fit soldat.

Dans l'été de 1793, une nombreuse jeunesse accourait à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne, où Laplace faisait l'examen public des aspirants au grade d'élève sous-lieutenant. On voit entrer un petit paysan, l'air ingénu, chaussé de gros souliers, un bâton à la main : c'était Drouot. L'examinateur croit qu'il se trompe de salle ; le jeune homme répond qu'il vient comme les autres pour être examiné. Chacun s'attend à un divertissement. Laplace l'interroge, le presse, pousse l'examen au-delà des limites assignées, va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal : il reçoit des réponses toujours nettes, précises, intelligentes, et enfin, charmé, il embrasse le candidat et lui annonce qu'il est le premier de la promotion. Bientôt après, Drouot, lieutenant au 1er régiment d'artillerie, était à Hondschoot, enlevait une batterie; et recevait publiquement les éloges du général en chef Moreau. Il devint promptement capitaine, et prit sa part aux victoires de l'armée de Sambre-et-Meuse.

La guerre, disait le marquis de Feuquières, est un métier pour les ignorants : c'est un art pour ceux qui en étudient les principes. Les officiers du régiment de Berry faisaient écrire cet axiome au frontispice de tous les livres de leur bibliothèque. Drouot le connaissait. Toujours employé, parce qu'il était propre à tout, il ne

négligeait jamais l'étude, et on ne pouvait lui donner un emploi où il ne se distinguât. Après la paix de Lunéville, il vint à Paris suivre les cours de Vauquelin. A quelque temps de là, il était modestement capitaine d'habillement à La Fère, aussi bon administrateur qu'on l'avait vu brave soldat et savant mathématicien. Chargé de l'instruction du régiment, il trouva encore du temps pour composer de beaux travaux sur la métallurgie. Il ne négligeait ni la littérature ni l'histoire. Une chose lui parût toujours indigne de ces efforts et même de ses pensées : son propre intérêt.

Il était capitaine depuis dix ans, il avait fait dix campagnes de guerre, sa réputation de brave égalait sa réputation de savant, lorsqu'il fut nommé chef de bataillon, et enfin, en 1808, lieutenant-colonel. Napoléon, malgré tant de mérite, n'avait pas encore paru le remarquer. Mais à Wagram, au plus fort de l'action, Napoléon, qu'inquiète un mouvement de l'ennemi, s'écrie : *Drouot! où est Drouot?* Drouot accourt avec cent pièces d'artillerie et tombe bientôt blessé ; mais il reste à son poste, et la victoire y vient. L'Empereur le fit colonel sur ce champ de bataille.

Pour exprimer de quelle manière Drouot comprit et remplit ses devoirs dans le grade de colonel, M. Ambert trouve un de ces mots que l'on aime à répéter : « Il n'oublia pas, dit-il, *qu'il avait charge d'âmes.* » Le bon Drouot se plaisait dans cette situation de chef de corps, ou plutôt de chef de famille. « Je ne désirais pas aller

au-delà, écrivait-il lorsqu'il fut nommé général de brigade; je suis affligé de mon changement d'état. » — « Cependant, ajoute le biographe, ses compagnons de « l'heure du départ présidaient au sort des batailles, et « les destinées des peuples reposaient sur leurs têtes. « Lui restait colonel, et ne s'en étonnait pas. Fils d'une « mère chrétienne, Drouot savait que, si Dieu avait sur « lui quelques desseins pour la gloire de la patrie et le « salut du souverain, sa tâche serait marquée du doigt « de Dieu et sa destinée tracée. Il faisait tout afin de « mériter, laissant le reste à la volonté de Dieu. »

L'heure vint, trop tôt pour ses désirs! Le régiment de Drouot faisait partie de l'expédition de Russie, et lors de la retraite, le mérite du chef apparut dans tout le corps. « Les soldats de Drouot, mieux vêtus que les autres, mieux soignés, doués d'un moral supérieur, supportaient plus énergiquement les fatigues. Le colonel faisait le rapport chaque matin comme à la garnison. Tous les jours, quel que fût le froid, il se rasait publiquement. Il soutenait le moral de sa troupe rien que par cette action si simple. Lorsque le régiment voyait le colonel inaccessible aux choses extérieures, lisant, écrivant, soignant sa toilette. chaque soldat se redressait par une sorte d'instinct imitatif. Combien de fois ne le vit-on pas combattre un fusil à la main! Cependant il avait toujours son épée au côté, et n'abandonna jamais sa tenue; aussi fut-il toujours obéi, toujours respecté. L'Empereur, témoin de toutes ces choses, dit

un jour au milieu des neiges : *Drouot est le sage de la grande armée.* »

Drouot avait ramené jusqu'en Pologne tous ses canons. L'Empereur le fit général de brigade, et l'attacha à sa personne en qualité d'aide-de-camp. « Bientôt la « France fut étonnée d'apprendre, au bruit des compa- « gnes de 1813 et 1814, qu'elle possédait, depuis long- « temps, le premier officier d'artillerie de l'Europe. Elle « sut que le coup décisif des batailles de Lutzen, de « Bautzen, de Wachau, avait été porté par ces immenses « batteries de cent et cent cinquante bouches à feu, que « le général Drouot rassemblait et conduisit avec une « dextérité fabuleuse, et qui suppléaient, par leur ac- « tion soudaine, à l'infériorité numérique de nos ar- « mées. Elle admira un mérite si lent à se produire ; « elle en aima l'à-propos si touchant ; elle considéra « Drouot comme le dernier rejeton de cette généreuse « lignée qui avait commencé à Jemmapes et qui devait « finir à Waterloo (1). »

Aux affaires de Lutzen, de Kaya, de Dresde, de Wachau, dans les défilés de Hanau, aux journées de La Rothière, de Champaubert, de Mormant, de Vauxclairs, de Craonne, Drouot étonna l'Empereur lui-même. Se souvenant à Sainte-Hélène de ces grandes choses et de

(1) Le P. Lacordaire.

ces grandes heures, Napoléon disait qu'il n'existait pas deux officiers dans le monde pareils à Murat pour la cavalerie et à Drouot pour l'artillerie. Aussi, cet homme modeste, qui était resté si longtemps dans les grades inférieurs, devint la même année général de brigade, général de division, comte de l'Empire, et grand officier de la Légion-d'Honneur. L'Empereur lui avait dit : « Vous serez mon ministre de la guerre, » et l'opinion le nommait déjà maréchal de France. Plus soigneux de sa gloire, Dieu lui réservait l'éclat de l'adversité.

L'Empire tomba, et le vide se fit autour de l'Empereur. Mais Drouot était de ces hommes dont le cœur s'élève lorsqu'ils voient baisser la fortune. Il écrivit à un ami: « J'accompagne Sa Majesté à l'île d'Elbe, et je ne quitte « point dans l'adversité le souverain que j'ai aimé et « bien servi dans sa prospérité. Je renonce à ma patrie, « à ma famille, à mes affections les plus chères. Le sa- « crifice eût été mille fois plus grand de renoncer à la « reconnaissance. »

À l'île d'Elbe, Napoléon demanda un jour à Drouot quelle était sa fortune. Il répondit qu'il avait 2,400 francs de rente. « C'est trop peu, reprit Napoléon. Il ne faut pas qu'après moi mes amis se trouvent dans le besoin, quand ils ont négligé leurs intérêts pour les miens et pour ceux du pays. Je vais vous donner 200,000 francs.
— Non, sire, s'écria le général. On dirait que l'Empereur Napoléon, dans l'adversité, a été obligé d'acheter

des amis, et l'on dirait de moi que j'ai accompagné Votre Majesté pour de l'argent. »

Il avait poussé le dévoûment jusqu'au sacrifice de sa liberté : il le poussa jusqu'au sacrifice de son opinion, et jusqu'au péril de ses jours. Lorsque Napoléon quitta l'île d'Elbe, Drouot désapprouvait cette entreprise. Mais, disait-il plus tard, devant le conseil de guerre où il avait à se défendre pour ce fait contre une accusation capitale, « abandonner le souverain à qui j'avais promis fidélité me paraissait lâche. Pendant les jours qui ont précédé l'embarquement, j'ai été combattu, d'un côté par le désir de m'éloigner, de l'autre par la honte d'abandonner, dans un moment de danger, le chef dont j'avais jusque-là partagé le sort. J'ai pris le parti que me dictaient l'honneur et la fidélité. »

Il était major-général de la garde impériale à Waterloo. Ce jour-là il monta seize chevaux sans ressentir la moindre fatigue. La force morale communiquait à son corps faible et presque débile une indomptable énergie. « Il répondait à tous, donnait ses ordres, observait les positions, écrivait, se précipitait en avant au milieu des boulets, revenait auprès de l'Empereur, lui adressait quelques paroles et repartait au galop pour s'enfoncer dans des nuages de fumée.

Après ce cruel jour de Waterloo, une douleur capable d'ajouter à celle de voir ainsi crouler l'Empire et presque la patrie, vint déchirer le noble cœur du soldat.

Ce ne fut pas d'être traduit devant un tribunal militaire comme accusé de haute trahison. Cette suite ordinaire des révolutions, ces erreurs ou ces fatalités qui obligent le parti victorieux à punir la fidélité et à demander compte de l'accomplissement du devoir, ne pouvaient ébranler une âme qui avait délibéré de choisir le péril plutôt que l'ingratitude. Drouot subit l'accusation, l'emprisonnement, le procès, comme il avait subi les autres vicissitudes de la guerre, qui se continuait ainsi. Acquitté à la majorité de faveur de trois voix contre quatre, il fut réveillé par son défenseur, qui vint lui en donner la nouvelle. Il dormait pendant qu'on délibérait sur sa vie, et il continua son somme tranquillement, comme il l'avait commencé. Mais la douleur qui ne s'assoupissait point dans ce cœur généreux, c'était de n'avoir pu partager le nouvel exil de Napoléon. « Je ne désire « qu'une chose, avait-il dit un jour à l'Empereur : c'est « de me retirer dans ma ville natale, et d'habiter la pa-« roisse où j'ai été baptisé. » Il ne formait plus ce modeste vœu ; ses désirs se tournaient vers le lointain rocher de Sainte-Hélène. Après avoir vu sans jalousie passer devant lui tous ses compagnons de départ, pour la première fois il connaissait l'envie : il enviait le sort de ceux qui avaient pu se perdre avec son Empereur dans cet exil profond, dans cette prison qui ne laissait aucun espoir d'un autre retour.

Drouot se remit à l'étude. La même pensée le dominait sans cesse : rejoindre l'Empereur ! Jusqu'en 1820,

il n'avait reçu aucun traitement, lorsqu'à cette époque le gouvernement, qui l'appréciait, lui fit offrir la position de disponibilité. Déterminé à partir pour Sainte-Hélène, il crut devoir refuser. On liquida cependant sa pension, et Louis XVIII, en signant l'ordonnance, voulut honorablement qu'on lui payât l'arriéré depuis le jour où il avait cessé de figurer au budget. C'était une somme de 60,000 francs. Drouot répondit par un refus formel, tout en exprimant sa reconnaissance. « Vraiment! s'écria Louis XVIII, je ne trouverais pas le pareil dans tout mon royaume! » Drouot écrivait depuis: « Je n'ai point accepté la demi-solde ni le traitement de disponibilité qui me furent offerts sous la Restauration. Mon refus a été dicté par la crainte de me voir rappeler à l'activité et de me trouver dans la nécessité de rentrer dans les emplois et les honneurs, lorsque mon bienfaiteur gémissait prisonnier sur un rocher de l'Atlantique. »

Lui aussi, ce bienfaiteur, ce grand captif, désirait la présence de l'homme de bien qui lui gardait un cœur si fidèle. En 1820, Napoléon demanda que Drouot lui fût accordé. Le gouvernement répondit qu'il ne s'y opposait pas. Toutefois, les passeports n'arrivèrent à Nancy qu'en 1821. Drout, enfin, au comble de ses vœux, fit activement ses préparatifs de départ. Une nouvelle le surprit lorsqu'il allait se mettre en route, la plus grande nouvelle que pût recevoir l'Europe, la plus terrible que pût recevoir Drouot: Napoléon était mort!... Drouot en

fût écrasé; il resta sans pensée, presque sans courage. «L'Empereur est mort, disait-il, et je ne l'ai pas revu!...» Il sortit de la ville, erra quatre heures dans les bois, et, la nuit venue, il entra dans une église où il resta, priant Dieu pour l'Empereur. Quoiqu'il ait vécu encore longtemps, on peut dire que c'est là qu'il termina sa vie. A partir de ce moment, Drouot fut en réalité un religieux, un contemplatif, faisant sa principale occupation de la méditation et de la prière. Mais dans cette retraite auguste, dans ce permanent triomphe de la foi, de l'humilité, de la patience et de la charité sur tous les vains désirs du monde, quel exemple pour le monde! que de batailles livrées et gagnées contre toutes les forces ennemies de la vérité religieuse et morale! et qu'il servait encore noblement ses concitoyens, ce vétéran glorieux qui leur donnait un tel exemple!

Drouot avait constamment refusé de reparaître à la vie publique. En 1830, cependant, des troubles ayant éclaté à Nancy, il se fit transporter malade à l'Hôtel-de-Ville : sa présence rétablit l'ordre. Dans ces mauvais jours, il accepta le commandement des 3e et 5e divisions militaires et se rendit à Metz. Dès qu'il ne se trouva plus nécessaire, il revint à Nancy, où il fut nommé lieutenant de l'artillerie de la garde nationale. « Dieu seul, dit M. Ambert, sait les services que rendit « en cette circonstance à la religion et à la patrie le « nom vénéré de Drouot. »

En 1833, une épreuve cruelle vint le frapper : par

suite d'une ancienne blessure, il perdit la vue; et comme s'il fallait pour la splendeur de cette vertu qu'aucune douleur physique ne lui fut épargnée, bientôt le pauvre aveugle, atteint de paralysie, put à peine se mouvoir. Il ne faiblit pas et ne se plaignit pas, et Dieu ne l'abandonna pas. Il eut pour s'éclairer la lumière éternelle du Seigneur (1); il continua de s'occuper de Dieu, des pauvres et de la France. Ce fut alors qu'il composa son beau mémoire sur les fortifications de Paris. Il dictait aussi quelques lettres, rares et graves et toutes remplies de la sérénité de son âme. « Arrivé « près du terme de ma carrière, disait-il dans l'une de « ces lettres, j'attends en paix qu'il plaise au Seigneur « de me rappeler à lui, et de m'admettre, comme je « l'espère, dans le séjour où seront récompensés ceux « qui ont bien aimé et bien servi leur patrie. » En écoutant ces paroles, on se rappelle la promesse de l'Écriture Sainte : Heureux celui qui attend en silence le salut de Dieu.

Les revenus du général Drouot, avec sa retraite et son traitement de la Légion-d'Honneur, se montaient à 11,475 fr. Il avait réglé ainsi ses dépenses : 9,075 fr. pour les malheureux; 2,400 fr. pour lui. Mais souvent il prenait sur ce faible reste pour donner aux pauvres. Il disait en souriant que lorsqu'il ne lui resterait rien,

(1) *Non erit tibi sol ad lucendum per diem; sed erit tibi Dominus in lucem sempiternam.* (Is. LX, 19.)

il emprunterait aux pauvres un des lits qu'il avait fondés pour eux dans les hôpitaux. Depuis qu'il faisait partie de la Légion-d'Honneur, il en distribuait la pension aux soldats légionnaires les plus pauvres, leur laissant croire que cette grâce venait du gouvernement. Napoléon, par son testament, lui avait légué 100,000 fr. Il n'en toucha que 60,000, qui furent donnés jusqu'au dernier sou aux vieux soldats de l'Empire. Ses charités étaient pleines de sagesse et de prévoyance. Il fonda des demi-bourses à l'école primaire de Nancy, des rentes pour les filles pauvres, des lits de vieillards à l'hospice Saint-Julien, des lits d'orphelins à l'hospice Saint-Stanislas, des lits d'incurables, etc. Enfin, il donna jusqu'aux broderies de son grand uniforme. Son frère lui disait : « Laissez à vos neveux ce noble souvenir. » Il répondit : « Ces broderies leur feraient peut-être oublier qu'ils sont les petits-fils d'un boulanger. »

Les souffrances de Drouot augmentaient. Pour les supporter, il lui fallait la résignation du Chrétien et le courage du soldat. Enfin, il sentit qu'elles allaient finir : « J'attends tous les jours la mort, disait-il un « soir, et puisque telle est la volonté de Dieu, je m'en « réjouis; car je vais retrouver mon père, ma mère et « mon Empereur. » Ce furent presque ses dernières paroles : il mourut avant le jour.

Il y a bien des rayons dans l'auréole de Napoléon Bonaparte : il y a des guerres, des codes, des monuments, d'immenses triomphes, d'immenses malheurs.

La tendresse de Drouot n'est pas indigne d'être comptée parmi les couronnes qui ceignent ce front victorieux, et la gloire de son cœur est qu'un tel homme l'ait tant aimé.

CHAPITRE XXI

Bugeaud.

Nous l'avons tous vu : nous savons qu'il avait la taille des grands citoyens et des grands guerriers, et il a eu la gloire d'être employé à l'œuvre de Dieu. Qu'on me permette de reproduire des pages que j'écrivais il y a douze ans, l'esprit occupé de la mission que le maréchal Bugeaud commençait glorieusement à remplir, et qu'il a poussé si loin. On saura mieux combien cette mission était difficile, et quel chemin nous avons fait en tous sens.

« Les derniers jours de l'Islamisme sont venus : notre siècle lui verra quitter les rivages de l'Europe, non-seulement de cette vieille Europe qu'il a jadis envahie et si longtemps menacée, mais de cette Europe nouvelle et agrandie, qui est née partout où l'Europe ancienne a porté la Croix.

« Attaqué sur tous les points, le croissant se brise et s'efface. Dieu le refoule ; il l'envoie, au temps marqué,

périr dans les déserts, d'où il est sorti. Des calculs établis sur l'Apocalypse de saint Jean et sur la prophétie de Daniel assignent au règne de Mahomet une durée de treize siècles. Le treizième siècle n'est pas achevé, et voici que Byzance va retomber aux mains chrétiennes. Alger, dans vingt ans, n'aura plus d'autre Dieu que le Christ; dans vingt ans, Alexandrie sera européenne. Où n'ira pas la Croix quand Alexandrie, Alger, Constantinople, seront des points de départ? Il ne faut pas objecter l'indifférence des peuples et la politique impie des princes. L'indifférence des peuples n'a qu'un temps; l'impiété des princes n'a qu'une heure. Un quart de siècle peut changer la face du monde, et qu'importent les desseins des hommes contre les dessiens de Dieu! Les conquêtes que l'Europe ne voudrait pas faire pour la foi, elle les fera pour le commerce; les missionnaires iront à la suite des marchands comme ils allaient à la suite des croisés. Nous croyons nous livrer au négoce, nos achevons les Croisades. Nos marchands incrédules termineront l'œuvre des fervents Chrétiens du moyen âge. Toute terre où ils s'établissent pour être chez eux, est une terre où l'on dit la messe, où l'on baptise les enfants, où l'on fait le catéchisme, où les saints, quel qu'en soit le nombre, servent et glorifient le vrai Dieu. Il y a là une civilisation au voisinage de laquelle l'Islamisme ne peut tenir. Comme aux bêtes des forêts, il lui faut un rempart de soituldе. A mesure que la civilisation chrétienne se

forme, il s'affaiblit, il s'éloigne, il va chercher des civilisations inférieures. Son croissant est un astre de nuit : que les déserts l'accueillent jusqu'à la pleine clarté qui doit l'éteindre absolument ! Il fera tomber les fétiches et leur survivra peu. Déjà l'on peut considérer son rôle comme fini, non-seulement dans l'Algérie, où règne aujourd'hui la Croix avec la France, mais dans toute cette partie de l'Afrique que baigne la Méditerranée. *Mare nostrum !* Le sang des compagnons de saint Louis répandu sur les plages de Tunis est un vieux titre que nous serons contraints de faire valoir un jour. Entre notre province de Tlemcen et l'Espagne, qui se régénérera, parce qu'elle est catholique, l'air manquera aux prétendus descendants du calife, qui font peser sur le Maroc leur sceptre brigand. Quel sera l'agent de ces révolutions prochaines ? Le commerce ? la guerre ? les discordes intérieures ? Je l'ignore, mais je sais que les événements ne manquent jamais aux desseins de Dieu. C'est le dessein de Dieu d'en finir avec l'Islamisme ; tout y concourra. Pour l'Algérie, déjà l'œuvre divine est consommée. Quand même ce sol ne resterait pas à la France, du moins l'Islamisme l'a perdu. L'Europe ne se laissera pas arracher un royaume que nous lui avons appris à conquérir, et que la vapeur relie à son continent comme un pont relie entre elles les deux rives d'un fleuve. Anglaise, italienne, espagnole, allemande ou française, l'Algérie est possession chrétienne, elle n'est plus musulmane, et ni Tunis ni le Maroc ne sau-

raient l'être longtemps. Voilà ce que Dieu a fait : grâces lui soient rendues de s'être servi de nos mains ! Quoi qu'il arrive, nous pouvons prendre le récit inachevé des Croisades et, aux *Gesta Dei per Francos*, ajouter une noble page écrite de notre sang.

« La France, il est vrai, semble n'avoir pas eu l'intelligence du grand rôle dont elle s'est vaillamment acquittée. Elle a voulu travailler pour sa gloire, non pour la gloire de Dieu. Dans ses conseils, lorsqu'elle prodiguait à regret, pour une conquête jugée désastreuse, ses trésors et ses soldats, jamais elle n'a dit qu'elle voulût conquérir un royaume à l'Évangile. Telle n'a été la pensée ni de ses hommes d'État, ni de ses hommes de guerre, ni de cette foule qui, par la presse ou par la parole, se rue incessamment dans les délibérations publiques. Quelles railleries contre la voix qui se fût élevée pour développer ces idées d'un autre temps ! Quand le pape, instituant l'évêché d'Alger, parla de rendre aux siéges des Eugène et des Augustin leur ancienne gloire, on ne vit là que des formules surannées. La question était de savoir si la conquête serait une bonne ou une mauvaise affaire. L'orgueil de nos armes, les profits de notre commerce, faisaient la matière du débat. Les uns dépeignaient comme une terre promise ces provinces encore inconnues ; les autres n'en traçaient que des tableaux lamentables, additionnaient les dépênses, comptaient les morts, et demandaient qu'on leur montrât le fruit de tant de sang versé,

de tant d'or englouti. Nulle réponse! Le gouvernement partageait en secret l'avis des plus désespérés. On restait, néanmoins ; on s'obtinait, ou plutôt on cédait à la pression de cette opinion ignorante qui ne voulait point entendre parler de retraite, jurant que la France abandonnerait des trésors. Ainsi l'Algérie fut conquise, et la Croix prit possession de ce nouveau domaine. Les erreurs de l'opinion, peut-être l'ambition militaire, plus encore la faiblesse du gouvernement, y contribuèrent tour à tour. C'est un fardeau, c'est une gloire. Il y avait deux partis : l'un qui se lassait du fardeau, l'autre qui se souciait peu de la gloire. Dieu nous a donné la gloire et le fardeau.

« J'ai vu l'Algérie à une époque où le grand résultat, aujourd'hui visible, était encore douteux, en 1841. Le maréchal Bugeaud venait d'être nommé gouverneur. J'ai été son hôte, presque son secrétaire, durant les six premiers mois de son administration. Après dix ans d'efforts, l'œuvre de la conquête semblait moins avancée qu'aux premiers jours. Les Arabes étaient organisés et, jusqu'à un certain point, vainqueurs. Nous avions mal gouverné, mal administré, mal guerroyé. Point de colonisation, Nous possédions çà et là, sur le littoral ou à peu de distance dans l'intérieur, quelques villes, ou plutôt quelques murailles; mais nous y étions prisonniers. La guerre grondait aux portes d'Oran et de Constantine; il fallait du canon pour aller d'Alger à Blida, une armée pour ravitailler nos garnisons captives

de Medeah et de Miliana. Cette armée, en marche, était bloquée par une autre armée invisible, qui ne laissait aucun Arabe communiquer avec les chrétiens. Abd-el-Kader nous avait joués dans les négociations, il nous jouait à la guerre. On ne le voyait nulle part, on le sentait partout. Laissant à la fatigue, au soleil, à la pluie, le soin de nous vaincre, jamais il n'offrait, jamais il n'acceptait le combat. Lorsque, après l'avoir longtemps poursuivi sans l'atteindre, l'armée française, dépourvue de vivres, accablée de lassitude, jalonnant le chemin de ses morts, revenait confier aux hôpitaux, qui ne les rendaient plus, la masse effrayante de ses malades et de ses blessés, Abd-el-Kader avait gagné une bataille. J'ai vu ces lamentables files de l'ambulance s'allonger dans les ravins néfastes de Mouzaïa ; j'ai vu Cavaignac mangeant ses chevaux dans Medeah, Lamoricière affamé dans Oran, Duvivier bloqué dans Setif; j'ai vu le colonel d'Illens échappé, lui *douzième*, des 1,200 hommes qui formèrent la première garnison de Miliana, et portant encore sur son visage les traces de la maladie qui lui avait tué son monde. Ainsi se faisait la guerre, et telles étaient les garnisons. Embusqués dans les passages difficiles, l'ennemi, invisible, nous tuait quelques hommes à coup sûr; mais le soleil, mais la pluie, mais la nostalgie et la faim combattaient pour lui et suffisaient à borner nos entreprises. Nous avions organisé avec mille peines un lourd convoi, fruit de dépenses énormes ; nous le traînions cinq à six jours sans tirer

un coup de fusil, nous remplacions des captifs mourants par d'autres captifs que décourageait déjà l'aspect de leurs prédécesseurs, et il nous restait à engloutir dans des asiles infects des centaines, des milliers de fiévreux, dont la moitié mouraient en une semaine et le reste plus lentement. Voilà ce que nous appelions notre colonie d'Alger : un hôpital dans une prison !

« Les indigènes avaient le secret de cette impuissance. Ils ne doutaient pas que nous en vinssions bientôt à nous décourager d'une lutte ruineuse... Abd-el-Kader, aussi remarquable comme politique que comme homme de guerre, les entretenait dans cet espoir et portait au plus haut degré leur confiance et leur ardeur. Le sentiment religieux venait encore enflammer le sentiment national. La guerre contre nous n'était pas seulement patriotique, elle était sainte. Elle obtenait des sacrifices qu'il faut savoir honorer. Quelques-uns de ces Arabes ont combattu en héros et sont morts en martyrs. Envahisseurs de sol, détestés à ce titre, nous étions encore haïs et méprisés comme infidèles, comme impies. On nous reprochait nos mœurs, nos blasphèmes, notre religion fausse, plus encore notre irréligion. Aucune alliance n'était sûre pour nous. Abd-el-Kader, le héros de l'Islam, avait le cœur même de nos auxiliaires musulmans. Plus d'un soldat, égaré le soir à quelques pas de la colonne, a péri de la main des Douairs, nos alliés, qui se lavaient ainsi du crime de nous servir. Un de nos plus utiles officiers, parfaitement versé dans la langue

et dans les usages arabes, m'a dit avoir entendu souvent des cavaliers auxiliaires déplorer entre eux leur situation; ils enviaient le sort des braves morts en combattant contre nous. « Qu'ils sont heureux, disaient-ils, Dieu les a récompensés! » Et le lendemain, on signalait de nouvelles désertions. Cette tribu des Douairs, qui, sous les Turcs, tenait en respect toute la province d'Oran, était réduite à 6 ou 700 cavaliers. Le vieux Moustapha, leur chef, n'aurait eu qu'un mot à dire pour les emmener tous à l'ennemi; sa haine passionnée contre Abd-el-Kader l'a seule retenu jusqu'à la fin sous nos drapeaux.

« Un soulèvement était imminent à Constantine. De dangereuses intrigues se tramaient de tous côtés; Abd-el-Kader avait la main partout et recevait les avances des chefs que la France avait comblés de faveurs. Nous n'étions sûrs de personne, sauf peut-être de quelques kaïds pillards qui foulaient les tribus à l'abri de notre autorité. Sans se tourner les premiers contre nous, ils n'auraient pas manqué cependant de se mettre du parti de la révolte à son premier succès.

« Aucune terre n'était cultivée nulle part, si l'on excepte quelques jardins situés sous le fusil des villes, où l'on récoltait un peu de légumes qui se vendaient à prix d'or. La viande, les fruits, le pain, le fourrage, tous les objets de consommation, venaient par mer. Chaque jour, à table, le gouverneur calculait avec amertume la somme que le repas que nous venions de faire

avait coûté à la France, sans compter le sang. Lorsqu'on lui parlait de la colonisation et des colons d'Alger, il se répandait en railleries poignantes contre ce mensonge. A peu d'exceptions près, il n'y avait d'autres colons dans l'Algérie que les fonctionnaires, des agioteurs et des cabaretiers.

« Les mœurs! on imagine assez quel pouvait être le côté moral d'une population de militaires mêlée d'aventuriers, gouvernée par des généraux déjà préoccupés de la guerre et des affaires! C'était la France sans police et sans hypocrisie.

« On continuait d'écrire en France des merveilles de l'Algérie; mais chacun s'avouait que les choses ne pouvaient aller ainsi longtemps, que c'était une tromperie infâme, que ces mensonges ne remédiaient point au péril, qu'enfin, bientôt, si l'on ne changeait de voie, il faudrait honteusement lever le pied. Là-dessus on était d'accord. Pour éviter un tel affront, que faire? Les systèmes les plus absurdes et les plus contraires sur la guerre, sur l'administration, sur la colonisation, étaient proposés, essayés, accrédités, malgré leur insuccès général. Les Arabes avaient trouvé le secret de nous détruire: nous n'avions pas trouvé celui de les atteindre; et comme nous mourions sans combattre, nous semions sans récolter. »

Telle était la situation de l'Algérie lorsque Bugeaud y arriva, impopulaire et rendu presque ridicule par les

injures de la presse ; redouté des colons à cause de sa probité, des généraux et des fonctionnaires à cause de sa volonté ; traité de despote, d'esprit grossier et chimérique. En France, il avait contre lui toute l'opinion libérale ; en Algérie, tout le monde, sauf le soldat, qui comptait peu.

S'il y a quelque chose d'amirable ici-bas, c'est le spectacle d'une grande volonté aux prises avec de grandes difficultés. L'autorité par elle-même n'est rien. Il y des esprits lâches qui la possèdent et qui n'osent pas l'employer ; il y a des esprits incertains qui hésitent à s'en servir, ou qui la faussent et la brisent par des coups maladroits. Nulle arme n'est plus délicate. C'est la volonté qui fait tout. Mais la volonté, à son tour, n'est qu'entêtement et violence lorsque le bon sens ne la dirige pas. L'homme de bon sens est ferme en ses desseins, parce qu'ayant d'avance pris de justes mesures, prévu les obstacles, calculé leur force de résistance, aucun embarras ni ne l'étonne, ni ne le détourne : il marche à son but. Mais le bons sens nécessaire en ces grands emplois de la volonté humaine, où se forme-t-il? où prend-il son assurance contre les passions qui peuvent le surprendre, contre les obstacles qu'il doit vaincre, contre les périls certains qu'il doit braver? Le bon sens alors, c'est l'amour de la vérité, le zèle du bien, l'immolation au devoir : c'est la vertu. Le bon sens du maréchal Bugeaud lui montra tout de suite ce qu'il avait à faire ; sa vertu ne recula pas devant cette tâche immense.

Je dis sa vertu, non pas son courage. Il existe un courage que le maréchal Bugeaud n'avait pas alors, ou n'avait que par effort de vertu. Il craignait l'opinion, et il la craignait sous sa forme la plus méprisable. Cet homme, que toutes les morts ensemble n'auraient pas effrayé, redoutait les journaux et s'inquiétait de ce qu'ils pouvaient dire. A la vérité, c'était une puissance dont il avait cruellement ressenti les coups. Il lui devait une renommée de rustre et de furieux qui entrait pour une grande part dans les embarras de sa situation. Malgré tout, il avait tort sans doute de tant la craindre; mais enfin il la craignait. Il la brava, résolu d'agir comme si elle n'était point. Et aussitôt il déploya tout d'un coup toute son autorité, sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait dire en Algérie et écrire en France.

Les brillants généraux d'Afrique avaient fait la guerre sans profit, mais non sans gloire, et jouissaient d'une popularité qui les encourageait à parler un peu trop librement du nouveau système d'occupation et de guerre que le gouverneur comptait employer. Il les fit venir et leur déclara qu'il ne voulait de leur bravoure et de leurs talents que s'il pouvait compter sur leur entière obéissance; qu'autrement, il saurait se passer d'eux.

Comme si ce n'était pas assez de ces bicoques meurtrières où les garnisons périssaient rongées par la fièvre et l'oisiveté, on avait encore imaginé d'établir dans l'intérieur, sous prétexte de maintenir la circulation et de

garder la colonisation, aussi chimériques l'une que l'autre, des camps qui rendaient le même office : il résolut d'abandonner toutes ces *conquêtes*, lorsqu'il ne pourrait pas les rendre assez fortes pour se mouvoir librement dans un vaste rayon autour d'elles, et *substituer la portée des jambes à la portée du fusil.* On avait agité sérieusement la question d'enceindre d'une sorte de muraille de la Chine toute la plaine de Metidja. Un tel projet le faisait rougir : *On garde en avant*, disait-il, *et non en arrière.* Ces deux axiômes ont conquis l'Algérie.

Enfin, les colons d'Alger, ces agioteurs et ces vivandiers qui établissaient à la portée des camps les colonies que les camps devaient garder, jouissaient, grâce à la protection des journaux, de beaucoup d'immunités qui leur permettaient de peu sentir les maux de la guerre. Le gouverneur les mit sous une discipline moins complaisante, et exigea d'eux tous les services qu'ils pouvaient rendre, au risque de les charger un peu. On l'a considéré comme un ennemi de la société civile. Il aimait beaucoup, il aimait tendrement le paysan qui cultive la terre, solde l'impôt et fournit des soldats : il avait moins de tendresse pour l'industrie en général, surtout pour les débits de vin et de liqueurs fortes. Il imposa au patriotisme de ces colons le soin d'aider l'armée dans la garde des villes, et l'obligation de fournir à ses transports dans l'intérieur toutes les bêtes de somme dont ils pouvaient disposer.

Toutes ces mesures firent jeter des cris ; mais elles atteignirent le résultat qu'il cherchait et qui était le secret de la guerre d'Afrique : rendre l'armée plus forte, plus mobile, lui permettre d'étendre et de prolonger partout son action, de fatiguer l'ennemi qui la fatiguait depuis si longtemps, de joindre enfin cet ennemi jusqu'alors insaisissable. Le joindre, c'était le vaincre.

Tout changea de face en peu de temps, grâce à cette volonté indomptable, secondée par une indomptable vigueur de corps. A la ville, le maréchal, levé à trois heures du matin, avait expédié les affaires de bureau quand les employés commençaient leur journée. En campagne, on peut dire qu'il ne dormait pas, et qu'il faisait le premier essai de toutes les privations. Afin d'utiliser toutes les bêtes de somme pour transporter les approvisionnements qui permettraient de séjourner loin de la côte dans le pays ennemi, il avait réduit les officiers au plus strict bagage. Tout le sien tenait sur un seul mulet. Point de tente. Il couchait à la belle étoile, comme le moindre soldat. Qui pouvait dès lors refuser un sacrifice, ou se plaindre d'une gêne ?

L'esprit du maréchal s'élevait à tout et descendait à tout. Il n'accordait pas moins d'importance à un détail d'équipement, de campement ou d'hôpital, qu'à un plan d'expédition. Vingt usages ingénieux qui allégent les fatigues de la marche et les privations du bivouac viennent de lui. Ses soins pour le soldat et l'amitié que lui portait le soldat sont restés célèbres. Il fallait entendre

les soldats parler du *père* Bugeaud, de leur *vieux père.* Il fallait l'entendre lui-même parler de cette race si bonne, si patiente si dévouée, de ce meilleur sang de la France, disait-il, qu'on ne devait pas répandre en vain ; c'était son chapitre favori. Quand le soir, au bivouac, après avoir dîné de sa ration, assis par terre, il énumérait ce que la patrie demande au paysan, et ce que le paysan lui donne sans se lasser et sans se plaindre ; ce désintéressement parfait, ce courage simple, ce labeur perpétuel, il était plus éloquent que tous les princes de la tribune : c'était le père de famille qui se glorifiait avec amour de ses enfants.

Tant de nobles efforts eurent leur légitime récompense. L'horizon algérien s'éclaircit. Nos garnisons, fortifiées et approvisionnées, sortirent de cette captivité où les maladies et la faim les consumaient; poussèrent partout des colonnes équipées à la légère, qu'aucun obstacle n'arrêtait plus; réduisirent l'ennemi à se jeter dans le désert, l'y poursuivirent à toutes les distances, et, enfin, plus agiles que lui, l'atteignirent et le ruinèrent sans espoir de se relever. Abd-el-Kader avait dit longtemps avec raison : « Mon trône est la selle de mon cheval, mes remparts sont les montagnes, le désert est ma forteresse, j'ai pour artillerie le soleil. » Il perdit tous ces avantages devant une armée pleine de l'esprit de son chef, dont les fantassins étaient devenus plus rapides que les cavaliers arabes sans rien perdre de leur ancienne solidité, et qui, par un autre prodige,

supportaient mieux que les Arabes eux-mêmes les ardeurs brûlantes et les intempéries de ce redoutable climat. Les Français, en effet, ne se contentaient pas d'aller partout, ils allaient en tout temps. Par les plus dévorantes chaleurs de l'été, par les plus épaisses pluies de l'hiver, en des saisons où les Arabes n'avaient jamais cru que l'on pût combattre, ils arrivaient, ils tombaient sur l'ennemi qui se croyait à l'abri de leurs coups. Une habile manœuvre l'enveloppait avant qu'il pût songer à la fuite, on ne le laissait fuir que pour l'atteindre mieux, on le gagnait à la course. Bugeaud avait trouvé le moyen de frapper dans ses intérêts cette population belliqueuse qui n'a ni villes, ni arsenaux, ni manufactures, ni fleuves, ni, pour ainsi dire, champs cultivés; il parvint à ruiner ces nomades qui, au premier cri d'alarme, arrachant quelques pieux, roulant quelques toiles, chargeant sur des bêtes de somme quelques légers paniers, et poussant devant eux leurs troupeaux, ont déjà fui avec tout ce qu'ils possèdent, et ne laissent à l'ennemi qu'un sol aride, dont les entrailles cachent leurs greniers.

Le cercle magique où nous avait ensevelis la politique d'Abd-el-Kader fut rompu. Le secours matériel et moral qu'il tirait du Maroc cessa par la leçon que cet empire reçut à la bataille d'Isly. Alors, le fanatisme mulsuman s'inclina devant la force, devant la victoire, devant l'intérêt. La ligue des tribus se brisa; cette grande unité hostile se divisa en fractions qui vinrent

traiter avec le vainqueur. Nous trouvâmes de nombreux alliés, dont la plupart eurent assez de prévoyance pour rester fidèles dans les soulèvements terribles qui éclatèrent à diverses reprises, et qui furent tantôt domptés par la guerre, tantôt épuisés par une politique aussi vigoureuse que la guerre elle-même.

Mais quoique la guerre fût la chose essentielle, le maréchal aurait cru n'avoir rien fait s'il n'avait fait que la guerre. Il poussait avec une égale vigueur la colonisation, sa colonisation à lui, celle qui crée des champs et non des cabarets. — Quand donc, disait-il, ce sang fera-t-il enfin germer du blé ! Quand verrai-je d'honnêtes villages à la place de ces ignobles amas de guinguettes et de brelans ! Quand pourrai-je remplacer ces cabarets qui tuent nos soldats, par de bonnes maisons où les vétérans élèveront leur famille avec le produit de la terre qu'ils auront conquise et cultivée !

Il faisait ouvrir des routes, planter des arbres ; il traçait le plan de ses chers villages, sur les emplacements qu'il avait choisis pour la défense et pour la culture, avec l'œil exercé du général et du laboureur. Il recommandait aux chefs de corps, lorsqu'il les avait établis dans un camp destiné à devenir une ville, de mettre leurs soldats au travail de la terre pour leur donner une occupation salubre et créer en même temps des ressources à l'armée. C'est ainsi que, grâce à son génie, à son activité, à son patriotisme, la guerre d'Algérie a

planté plus qu'elle n'a arraché, et que le désert s'est vu fleurir.

Un jour, visitant un de ces camps situés dans des lieux éloignés où nous ne pensions guère, en 1841, nous établir sitôt, le commandant voulant lui ménager une surprise agréable, le conduisit, sans le prévenir, devant un champ que ses soldats avaient défriché. C'était une luzerne magnifique, et qui par sa hauteur et son épaisseur témoignait également de l'excellence de la culture et de la qualité du sol. Le maréchal lui-même, quoique grand agronome, ayant fait des merveilles en ce genre dans son Périgord qui en est enrichi, n'avait rien vu de si beau. Il regarda les agriculteurs avec une émotion silencieuse, qui les paya bien de leurs peines ; puis, enfin, détachant son ceinturon et donnant son épée à tenir, il se coucha tout de son long sur cette luzerne, l'embrassant de ses deux bras, comme pour remercier d'un saint et reconnaissant baiser la terre nourricière, qui ne refuse pas ses trésors à la sueur des hommes.

Voilà le *Père Bugeaud;* et je ne sais pas qui serait tenté de le trouver plus grand à Isly, salué de son armée victorieuse, que là, dans cette humble posture. Ce que j'ose affirmer, c'est qu'un faisceau de drapeaux ennemis, ramassés sur le champ de bataille, lui eût paru à peine un trophée plus précieux que cette première luzerne semée par ses soldats.

« Il faut, disait-il, que nous fassions une France

nouvelle, par l'épée et la charrue. » J'osais lui répondre qu'il oubliait une chose, et la plus importante, la Croix; car l'épée et la charrue, sans la Croix, n'auraient pas fait l'ancienne France. Il n'avait point encore les hautes idées dont la Croix est la source et le centre. Enfant d'une époque malheureuse, élevé dans les champs et dans les camps, toujours occupé de quelque lutte ou guerrière ou politique, il avait comme tant d'autres, moins pardonnables que lui, traversé les choses humaines sans y voir Dieu, du moins, sans voir l'Eglise de Dieu. « On nous a mal élevés, me disait-il plus tard, lorsque son ferme et juste esprit, réfléchissant sur nos derniers troubles, y reconnaissait les conséquences de l'oubli et du mépris de la vérité première; on nous a mal élevés et nous avons fait fausse route, et la société s'est perdue. Mais, reprenait-il, du moins n'ai-je pas à me reprocher d'avoir jamais haï ni attaqué la religion. » C'était vrai, et modeste; il aurait pu ajouter : « Loin de l'attaquer, je l'ai servie. »

Dieu l'avait traité comme ceux qu'il aime. Il avait mis dans son cœur des tendresses infinies pour tout ce qui est bon et pur, dans son âme des respects pour tout ce qui est grand; dans sa maison, à son foyer, il avait placé des vertus simples, douces, chrétiennes, pleines d'empire sur son cœur.

Ce farouche soldat, dont les journaux se plaisaient à faire de ridicules et odieux portraits, était l'époux et le père le plus tendre, l'ami le plus dévoué, le patron

le plus généreux, l'un des rares hommes que j'ai vus oublier aisément l'ingratitude et l'injure. Cet ambitieux n'aspirait qu'à vivre en paix au sein de sa famille, dans le patrimoine qu'il avait noblement maintenu par son travail. Eloigné pour le service public de cette famille si chère et de ces champs si aimés, il allait au combat portant sur sa poitrine une médaille de la sainte Vierge, que lui avait donnée sa plus jeune fille; et tous ceux qui l'entouraient ont pu se convaincre du prix qu'il attachait à ce talisman. Quel bon sourire illuminait son mâle visage, lorsque le soir, en le quittant, je lui disais : « Maréchal, pensez au Dieu que l'on prie à Excideuil ! »

Sans se révéler encore tout à fait, ce grand Dieu se fit bientôt mieux connaître. Lorsque la bonne situation des affaires militaires en Algérie permit au maréchal de s'appliquer davantage à celles de la colonisation, il vit bientôt que la vie des sociétés se compose d'une quantité de besoins auxquels la religion seule peut pourvoir. D'autres, avant lui, avaient repoussé brutalement la main de l'Eglise, même en présence de ces maux criants et de ces plaies terribles que nulle autre main n'a le privilége de guérir. L'Eglise s'offrit à lui comme elle s'était offerte aux autres : il la reçut d'abord, puis il l'encouragea, puis il la seconda. Jamais sans lui les Trappistes n'auraient pu surmonter les difficultés de leur établissement à Staoueli. Un pauvre prêtre, ne consultant que sa charité, s'était chargé de

faire vivre quelques centaines d'orphelins qui vaguaient dans Alger. Le maréchal l'admira et fut bientôt son plus utile patron. Tout à coup on vint lui révéler une étrange découverte : ce prêtre était un Jésuite ! En ce moment-là, les Jésuites étaient désignés en France par la presse, par la tribune et par le corps enseignant, comme le plus grand péril de la société ; et il y avait des gens en Algérie qui les estimaient plus à craindre que les Arabes. Le maréchal se contenta de demander au donneur d'avis s'il se chargerait des deux cents orphelins que le Jésuite parvenait à nourrir.

Ses désirs étaient accomplis. Il avait pacifié l'Algérie, ou plutôt il l'avait véritablement conquise, y laissant toutes choses en bonne voie et pour la guerre et pour la paix. Sa renommée était de celles qui font taire la haine. Il semblait n'avoir plus qu'à terminer en paix, dans la sainte douceur des affections de famille, une existence glorieuse et toujours utile, à qui de longs jours paraissaient encore promis. La révolution de Février éclate : Louis-Philippe appelle le maréchal Bugeaud, lui demande de le sauver, puis l'abandonne et le désarme, et le condamne à la plus amère douleur peut-être qu'il pût éprouver, celle de voir l'armée se dissoudre et baisser les armes devant une poignée de populace qui allait choisir les maîtres du pays.

Lorsque l'abdication de Louis-Philippe termina la lutte à peine provoquée, le maréchal se retira seul, mais sans crainte, à cheval, en habit militaire. Passant

près d'un groupe de gens du peuple, il s'entendit nommer avec une expression menaçante. Il revint sur ses pas et s'arrêta devant ces hommes : « Oui, leur dit-il, je suis Bugeaud ; c'est moi qui ai battu les Arabes et donné l'Algérie à la France. Que me voulez-vous ? » Ils baissèrent les yeux, et il reprit lentement son chemin.

Le nouveau pouvoir fit comme ces hommes : il baissa les yeux devant la gloire du maréchal et n'osa le proscrire. Retiré dans ses champs, il attendit, en méprisant d'indignes outrages et d'indignes ingratitudes, que la France eût besoin de lui. Ceux qui se souviennent de ces tristes jours se souviennent aussi de la force que son nom tout seul donnait aux vaincus de Février, et de la crainte qu'il inspirait aux vainqueurs. Il ne faudrait pas d'autre exemple, pour montrer ce que c'est qu'un seul homme de guerre dans toute une nation. Les esprits se tournaient vers lui pour la présidence de la République : *Non*, dit-il, *je donne ma voix à Louis-Napoléon*.

Sa pensée était bien loin de lui-même, et toute pour la patrie. Il n'ignorait pas le grand rôle auquel pouvaient d'un moment à l'autre l'appeler et les besoins publics et la confiance générale que l'on avait en lui : sans ambition, sans faiblesse, sans ressentiment, il se tenait prêt et souhaitait de n'être pas nécessaire. Également au-dessus de toute passion de gloire et de toute crainte de l'opinion, trop sage et trop grand pour n'être pas content de sa fortune, il ne faisait d'autre rêve que

de rétablir en France le pouvoir, c'est-à-dire la paix, et, si cette œuvre ne lui coûtait pas la vie, de jouir enfin lui-même de la tranquillité qu'il aurait donnée à tout le monde.

Ce fut dans ces sentiments que la mort vint le chercher, prêt à la guerre, souhaitant la paix, conseillant la paix, travaillant à la paix.

Quel coup dans Paris, et bientôt dans toute la France, quelles alarmes, mais, hélas! quelle infâme joie, quand le bruit se répandit que le maréchal était malade, que l'on désespérait de le sauver, qu'il allait mourir! C'était en 1849, dans ce ténébreux chaos de conspirations, de séditions, de révolutions, de guerre, qui menaçait l'Europe d'un écroulement prochain au milieu d'un embrasement universel. Qui remplacera Bugeaud? Son nom était un rempart, et son épée une frontière. Qui prendra sur les jeunes généraux cette autorité que tous lui reconnaissent? Qui donnera à l'armée cette confiance, et qui lui inspirera ce respect dont elle a besoin? L'on estimait si haut le maréchal, que tout semblait ruiné s'il manquait. Et ainsi la France éprouvait la vérité de cette parole, prononcée jadis sur le cercueil de Turenne: « La mort d'un seul homme est une calamité publique. »

Quant à lui, jugeant d'un regard plus calme le monde qu'il allait quitter, appréciant avec son double sens de paysan et de soldat la puissance militaire et populaire du nom de Bonaparte, il augurait mieux de l'avenir. Il

dit au Président de la République, qui était venu le visiter : « Dieu ne m'a pas jugé digne de vous aider « dans les grandes choses que vous ferez pour le salut « de la France. »

Ce furent ses derniers mots pour la vie publique. Après les avoir prononcés, il se recueillit et fit face à la mort, bravement, simplement, sincèrement, et tel, en un mot, qu'il avait toujours été. Depuis longtemps son âme était toute chrétienne. S'il y manquait encore quelque lumière, elle vint en ce moment-là. Dieu ne tarda pas davantage à se révéler au grand qui s'était plu avec les petits, au puissant qui avait secouru les faibles, à l'homme de guerre qui avait aimé la paix, et qui par là, dans la simplicité de son cœur, semblable au centenier de l'Évangile, avait servi le Maître qu'il ne connaissait pas. Ce bon Maître vint donc à lui. Croyant fervent et tranquille, le maréchal Bugeaud se confessa, communia, et bientôt après s'endormit dans l'éternelle paix du Seigneur.

CHAPITRE XXII

Saint-Arnaud.

Un soir de l'hiver de 1847, lorsque tout le monde sentait déjà que le règne de Louis-Philippe allait finir, et finir par quelque catastrophe, plusieurs personnes, réunies dans un salon où se trouvait le maréchal Bugeaud, parlaient de ces périls prochains, de cette catastrophe presque certaine, de l'anarchie qui en serait la suite. « Qui se lèvera, disait-on, qui nous sauvera ? » On parcourait le catalogue des orateurs et des hommes politiques. « Ne cherchez point par là, dit le maréchal : l'homme qui nous sauvera fume en ce moment sa pipe dans quelque bivouac de l'Algérie. »

Si l'on avait demandé au maréchal de nommer cet homme, il aurait répondu que Dieu seul savait son nom ; mais parmi ceux dont il aurait attendu le plus de résolution et de persévérance, je ne doute point qu'il n'eût placé Saint-Arnaud. Il connaissait tous ses officiers et particulièrement celui-là. C'était celui à qui

il avait le plus souvent confié des opérations qu'il jugeait difficiles et qui demandaient, avec toutes les qualités de l'homme de guerre, toutes celles de l'homme de gouvernement.

Son estime et son amitié pour Saint-Arnaud étaient anciennes. Il l'avait connu sous-lieutenant. Dès le premier jour, à travers une grâce et une vivacité d'esprit peu communes, il remarqua en lui un fonds d'instruction encore plus rare, et des aptitudes militaires du premier rang. Des bourrasques de jeunesse lui avaient fait délaisser sa carrière pour courir le monde, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Orient. Dans ces aventures, il n'avait jamais négligé l'étude, et ses connaissances littéraires étaient étendues. Il parlait et il écrivait fort bien le latin, l'italien et l'anglais. Maintenant, ayant assez jeté au vent ces bouffées d'ardeur surabondante, il venait reprendre le joug. Il le portait gaîment, reconquérant sans impatience le temps perdu. L'expiation fut longue : il attendit jusqu'en 1841 le grade d'officier supérieur.

Il vint alors en Afrique, assuré que le maréchal Bugeaud lui ferait faire son chemin comme il aimait qu'on le fît, comme lui-même voulait le faire, à travers le feu. En 1851, il était général de division. C'est ce que l'on appelle un avancement rapide. Il est vrai. Mais en Afrique, l'avancement se fait à cheval. De 1841 à 1851, cela fait dix ans. Donc, en dix ans de combats sans relâche et de fatigues sans repos, en dix ans d'éloigne-

ment de la patrie, au milieu des balles et des embuscades, marchant le jour dans les sables à l'ardeur du soleil, passant les nuits sous la tente et souvent à la belle étoile, si l'on n'est tué, ni amputé, ni perclus, et si l'on a du mérite, on peut, du grade de chef de bataillon, monter à celui de général de division.

J'ai vu un moment Saint-Arnaud, au début de cette laborieuse escalade. S'il y avait dans toute cette jeune et belle armée d'Afrique un officier qui fût plus que les autres le type de l'ardeur et de la bonne humeur militaire, c'était lui. L'intelligence brillait dans ses yeux, la plaisanterie française voltigeait sur ses lèvres. Il était maigre, agile, ferme et vif dans sa démarche comme dans ces discours, prompt à la conception, prompt à l'entreprise, capable de la tactique la plus patiente et du stratagème le plus hardi. « Voyez Saint-Arnaud, disait le maréchal : c'est l'homme qui peut aller partout et se faire suivre partout. Il aura toujours toutes les qualités nécessaires dans le rang qu'il occupera, et toutes les ressources possibles dans le lieu où il se trouvera. »

On sait si Saint-Arnaud a vérifié cet horoscope. Lorsque ses camarades d'Afrique accoururent à Paris, par des motifs que je suis loin de condamner et qui pouvaient être puisés dans les plus hautes inspirations du patriotisme, il se tint à l'écart, laissant passer ceux que désignait leur plus ancienne renommée. Si le dévoûment était nécessaire en France, en Afrique aussi il en fallait.

Il y avait là, et du côté de la discipline et du côté de l'ennemi, des périls de plus d'un genre, auxquels s'ajoutait toute cette émigration des anciennes têtes de l'armée.

Plus tard, un appel lui fut fait, dans une de ces circonstances critiques où l'homme n'a de conseils à prendre que de sa conscience : il risqua sa situation, son avenir, sa liberté, sa vie, tout ce que l'on expose dans le jeu des révolutions. Il mit son bras au service de l'homme suscité pour faire de grandes choses, qui était bien réellement alors le dernier rempart visible de l'ordre social : et la France, qui se voyait avec angoisse fatalement poussée à l'anarchie, respira libre et forte sous la protection du pouvoir restauré en un jour. Ainsi s'accomplit en partie la prédiction du maréchal Bugeaud, et une épée venue d'Afrique fut l'instrument qui nous rendit la paix civile.

Parvenu au plus haut grade et à la plus haute autorité dans l'armée, maréchal et ministre, le brillant zouave de 1841 déploya, comme Bugeaud l'avait si bien dit, toutes les qualités qu'exigeaient un pareil poste et un pareil rang. Et l'on peut voir par là quelle est cette école de la guerre, où les hommes se forment ainsi. Peut-être n'y deviennent-ils pas grands orateurs; mais ils apprennent à obéir, à commander, à agir, à aimer l'ordre, à le faire respecter. Nos officiers d'Afrique étaient si essentiellement pénétrés des principes de gouvernement, que ces principes l'emportèrent même

chez ceux qui avaient embrassé de fausses doctrines politiques, et furent presque toujours plus forts que les exigences de leur parti et de leur propre opinion?

Le sens supérieur du maréchal Saint-Arnaud jeta un nouvel éclat dans le poste de commandant en chef de l'armée d'Orient. Il partit, malade déjà, pour cette expédition qui comptera parmi les plus glorieuses et les plus laborieuses qu'aient jamais faites les armées françaises. La bataille de l'Alma n'en est en quelque sorte que le facile moment. Avant ce beau jour, c'est un long enchaînement de fatigues et de souffrances au milieu desquelles se détachent deux épisodes terribles, le choléra et l'incendie de Varna. Gallipoli avait été un des points d'arrêt de Saint-Arnaud, dans les pérégrinations aventureuses de sa jeunesse. Il se retrouvait maréchal de France, à la tête d'une belle et brillante armée, en spectacle au monde entier, là même où vingt-cinq ans auparavant il avait passé sous-lieutenant démissionnaire, pauvre, et peut-être, lorsqu'il daignait y penser, assez incertain de l'avenir.

Mais ce repos fut de courte durée. Le choléra, la peste, la fièvre jaune, éclatent à la fois dans l'armée française et la déciment. Le nombre des morts s'élève à plusieurs centaines par jour, et en peu de temps, les trois fléaux, comme trois faucheurs dans un champ épais, moissonnent des milliers d'hommes. Quelle que soit l'admirable organisation des hôpitaux militaires, quel que fut le céleste dévoûment des aumôniers de l'armée et des Sœurs

de la Charité accourues de toutes leurs résidences du Levant, il n'existait aucun moyen de conjurer un pareil désastre. Ce qu'il était possible de faire, on le fit. Le dévoûment du maréchal ne pouvait surpasser celui des Sœurs de Charité : il l'égala. On le vit s'installer dans les ambulances, ne les quitter que pour satisfaire à ses autres devoirs, et revenir aussitôt, calme, vigilant, animant chacun par son exemple, rassurant tous les esprits par sa fermeté. L'armée admira la conduite de son chef et lui voua dès lors cette confiance si nécessaire, que rien ne remplace et qui peut remplacer tout, mais que les grands capitaines ont seuls le secret d'inspirer pleinement, par la raison que les grands capitaines ne sont pas seulement de grands esprits, mais des hommes de cœur.

Dans la morale héroïque de l'armée, courir sur l'artillerie, enfoncer les carrés, escalader les retranchements, ce sont choses du métier; braver mille fois la mort n'est qu'un devoir, et la rencontrer presque un gain : tout le monde fait cela; et l'on ne songe pas plus à louer le général d'être ferme sur le champ de bataille, qu'on ne songe à lui reprocher de faire écraser un régiment pour amortir le choc de l'ennemi. Mais que dans le camp épuisé de fatigue, ce général veille encore lorsque tout repose; que dans le camp ravagé par la maladie, il soit le plus tendre et le plus diligent des infirmiers; qu'il aille, auprès d'un pauvre soldat pestiféré, braver cette mort obscure qui, en lui ôtant la vie comme

aux autres, lui ôtera de plus le commandement, la gloire et le souvenir de la postérité; qu'il s'expose pour arracher à un ennemi invisible quelques-uns de ces soldats qu'il jettera demain par milliers dans une tempête de fer et de feu : à ces traits les armées reconnaissent l'homme de cœur, celui qui, sans rien refuser aux terribles nécessités de la guerre ne sera cependant prodigue que de sa propre vie. Et l'armée donne son cœur à l'homme de cœur, et dans toute âme de soldat le général paternel trouve quelque chose des sentiments d'un fils.

A ce sentiment de reconnaissance déjà formé, les terribles scènes de l'incendie de Varna ajoutèrent l'admiration. Il y eut un moment où le feu, poussé par un vent terrible, atteignit presque la poudrière des Français, sur laquelle se répandait déjà une pluie embrasée. Le péril était immense pour l'armée et pour la ville. Néanmoins, avec beaucoup d'ordre et beaucoup de courage dans les travaux, tout espoir n'était pas perdu d'empêcher l'explosion. Le général en chef monta sur une terrasse, à quelques pas du dépôt des poudres, entre ce volcan et le foyer de l'incendie. Là, dans un nuage de fumée et d'étincelles, d'une voix calme, il ordonna les manœuvres qui pouvaient couper le feu. Qui eût osé abandonner le général? Nos soldats, animés par sa présence, firent des prodiges, et Dieu vint à leur secours : le vent tourna. Mais le poste de commandement

que Saint-Arnaud avait choisi dans cette rencontre était tel que personne ne resta près de lui. Il y demeura seul, pour le salut de tous.

« Messieurs, disait Napoléon au conseil d'Etat, la « guerre n'est point un métier de roses. Vous ne la con- « naissez ici, sur vos bancs, que d'après la lecture des « bulletins ou le récit de nos triomphes ; vous ne con- « naissez pas nos bivouacs, nos marches forcées, nos « privations de tout genre, nos souffrances de toute es- « pèce. » On ne connaît guère mieux les préparatifs et, si je puis ainsi parler, la mise en train de la bataille; on ne sait guère ce qu'il faut d'art, de constance et de génie à l'homme qui commande, rien que pour arriver à ce moment où la victoire se prononcera. « Achille, di- « sait encore Napoléon, était fils d'une déesse et d'un « mortel : c'est l'image du génie de la guerre. La partie « divine, c'est tout ce qui dérive des considérations mo- « rales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre « adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat, qui est « fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit « l'être. La partie terrestre, c'est les armes, les retran- « chements, les positions, les ordres de bataille, tout « ce qui tient à la combinaison des choses matérielles. » Si jamais général eut besoin de cette sorte d'inspiration par laquelle la résolution se prend au delà de la portée ordinaire des calculs humains, ce fut au moment où il fallut se décider enfin sur l'expédition de Crimée. Il

paraissait également impossible de ne la pas tenter et de l'accomplir. Dans les derniers conseils tenus à Varna, presque tous les avis étaient contraires. Les médecins rendaient mauvais témoignage de l'état sanitaire de l'armée et de la flotte; les chefs trouvaient que le moral était mal remis des secousses de la maladie; les amiraux redoutaient l'inconstance de la saison: il y avait à craindre de ne pouvoir arriver, d'arriver et de ne pouvoir débarquer, de commencer le débarquement et de ne pouvoir l'achever; enfin, on manquait de renseignements certains sur les forces de l'ennemi et sur les abords de la ville. Ainsi, toutes les chances menaçaient de tourner contre nous. Mais, d'un autre côté, si l'on ne faisait rien, quel échec à la face du monde, quelle humiliation pour les drapeaux alliés, quelle démoralisation certaine de l'armée, condamnée à passer l'hiver dans l'inaction, dans la boue et dans les maladies: bref, quels avantages en tous sens laissés à un ennemi si disposé à se croire inattaquable et si habile à le persuader! Les généraux en chef délibérèrent sur tous ces périls: Saint-Arnaud, comptant pour beaucoup la justice de la cause européenne, résolut de suivre les ordres que lui ordonnaient de prendre le parti le plus courageux, convaincu que ce parti était aussi le plus sage. Les armées mirent à la voile, et presque au même instant, l'Europe apprit leur départ, leur arrivée et leur victoire sur les bords de l'Alma.

Hélas! presqu'en même temps aussi, elle apprit que

le héros de cette prodigieuse campagne avait cessé de vivre. Les navires qui nous apportaient ses bulletins, si pleins d'ardeur guerrière, étaient suivis de celui qui ramenait son corps inanimé. Il avait décrit la bataille comme il l'avait gagnée, du même souffle ardent et puissant, et ce souffle était son dernier soupir. Comment peindre l'émotion, l'admiration publique à cette nouvelle, qui mêlait soudain tant d'affliction à tant de joie? On savait bien que le maréchal était malade, affaibli, miné par de cruelles souffrances; mais qui eût pensé que la mort était là, si près, et qu'un homme pût à ce point la voir et l'oublier, ou plutôt lui commander d'attendre?

Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes: à force de volonté, il lui arrachait quelques jours, quelques heures. Quels jours et quelles heures! Les jours de l'arrivée en Crimée, les heures de la bataille! *Tant il est vrai qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime!* Au dernier terme d'une maladie de langueur, lorsque la vie fuyait de ce corps épuisé, souvent secoué par des crises terribles, il se prodiguait aux malades dans son camp ravagé par l'épidémie, il organisait cette expédition incomparable, il en surmontait les obstacles, il plantait son drapeau sur le sol ennemi, il restait douze heures à cheval, il donnait à la France une victoire, il dictait ces rapports et ces ordres du jour aussi beaux que son triomphe! Il faisait mieux : avec une humanité sainte et une abnégation sublime, il pre-

nait soin des blessés ennemis, vantait le courage de ses soldats et célébrait le mérite éminent du général qui allait lui succéder, n'oubliant, parmi tant de malheurs et tant de gloire que sa propre gloire et son propre malheur.

Il s'avance à travers l'ennemi rompu, il voit les murs de Sébastopol, et s'arrête là, comme s'il eût dit à la mort : « Maintenant, tu peux venir ! »

On le regrette, on ne peut le plaindre. Cette fin est si belle après ce mâle combat contre la mort présente et inévitable, après ce grand service rendu à la famille européenne, après ces récits héroïques ! Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires. Trois nations inclinent sur sa tombe leurs drapeaux reconnaissants ; et une quatrième, qui croyait, la veille encore, dominer toutes les autres, se souviendra de lui au jour qui marque le déclin de ses destinées. Entre l'empire ottoman, qui se relève transformé pour affranchir l'Église, et la Russie, qui s'écroule pour la délivrer, sur ces flots qui furent aussi son champ de bataille et dont les caprices formidables n'ont pas effrayé son courage, il meurt dans l'un des plus splendides linceuls où la victoire ait enveloppé ses favoris.

C'est assez pour la gloire humaine, et ceux qui n'en connaissent et n'en désirent point d'autre peuvent trouver que le maréchal Saint-Arnaud a été comblé.

Mais son âme était plus grande et ses désirs plus

hauts; et en le retirant pour quelques heures des soucis du commandement et du bruit des armes, la Providence lui a voulu donner ce que sans doute il lui demandait: le temps d'humilier son cœur.

Ce grand général était un sincère et fervent Chrétien.

Il avait une de ces âmes pénétrantes qui ont besoin de la vérité et qui la cherchent; une de ces âmes franches et fortes qui ayant vu la vérité, ne la fuient pas et ne la diminuent pas, mais la suivent et l'embrassent d'un éternel amour.

Un an après le 2 décembre, l'empire étant proclamé et établi, Saint-Arnaud, maréchal de France, ministre, grand écuyer de l'Empereur, parvenu enfin au faîte dangereux des prospérités humaines, agitait dans son cœur le grand problème de la vie et de la mort; et, voyant que de toute chose il ne reste rien que Dieu, il s'inclinait devant Dieu.

C'était durant son séjour à Hyères. Il demanda le digne curé de cette ville. Sans circonlocutions ni détours, simplement, devant tous ceux qui étaient là, il lui dit qu'il voulait se confesser. Le bon prêtre, surpris, tombe à genoux et rend grâces en pleurant à Dieu, qui daigne aussi se révéler aux puissants du monde. Trop malade encore pour quitter sa chambre, le maréchal fit ses pâques chez lui, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de garde à sa porte.

Qu'on l'écoute lui-même à cette date. Une lettre destinée à la plus étroite intimité de la famille, le peint tel qu'il avait été et tel qu'il était, enjoué au milieu des plus vives douleurs, plein de hautes pensées au milieu de son enjoûment.

« Marseille, 30 mars 1853.

« Cher frère,

« Me voici installé à Marseille, aussi bien que possible pour n'être pas chez moi. Il ne me manque que de la santé et des forces. Cela pousse, mais bien lentement au gré de mes désirs. Je crois que l'on m'a laissé trop longtemps jeûner, et mon sang s'est appauvri hors de toute proportion. Je suis plus maigre qu'un clou. Le docteur Chargé travaille à me remplumer.

« La partie religieuse de ta lettre, frère, m'a fort touché. Chez les hommes de cœur, chez les hommes de bien, Dieu finit toujours par parler, parce que sa voix est la seule vérité, la seule consolation. Une fois cette voix sainte entendue, on ne prête plus l'oreille à autre chose. J'ai été tout naturellement conduit à Dieu par la voie ordinaire que parcourt la faiblesse humaine : la douleur, la méditation, la prière. Dieu ne m'a pas repoussé, et tu peux être sûr que je ne ferai plus un pas en arrière. A la fougue, à l'irritation qui me dominaient, ont succédé le calme et une gravité peut-être trop sérieuse, mais qui tient encore à ma maladie. J'ai tant souffert ! J'espère retrouver bientôt une douce gaîté ; mais je ne me dissimule pas que toutes mes idées sont graves et sérieuses. Je lis beaucoup l'*Imitation de Jésus-Christ*, et cet admirable livre, qui me pénètre d'admiration, m'inspire aussi une

défiance pénible de mes propres forces. Dieu me donnera-t-il assez de puissance de volonté, assez de persévérance, pour rester dans cette noble voie qu'il me montre? C'est ce que je lui demande tous les jours avec ferveur (1). »

Rendu aux affaires, il se tint parole. Le maréchal de France ne négligea pas les devoirs du chrétien. Il les remplit en homme qui devait l'exemple. Saint-Arnaud n'était pas de ceux qui se dédoublent, chrétiens dans leur vie privée, sans religion dans leur vie publique, faisant profession de tolérance, mais en réalité n'osant pas exiger que sous leur autorité le mal tolère au moins le bien. Ministre de la guerre, il avait rétabli la messe aux camps; général en chef, il organisa tout de suite une aumônerie pour son armée. S'il avait vécu, il aurait reconnu l'insuffisance de cette organisation; il n'eût pas rejeté le dévoûment des prêtres qui après lui, hélas! sollicitèrent en vain l'entrée du bivouac et du champ de bataille. Ses lettres de cette époque montrent une âme aussi chrétienne que guerrière. La dernière, adressée au P. de Ravignan, son confesseur, exprime bien ce caractère généreux.

« Au quartier général, à Old-Fort (Crimée),
le 18 septembre 1854.

« J'ai reçu ce matin même votre bonne lettre, datée du

(1) Lettre à M. Ad. de Forcade.

20 août, et je ne perds pas un instant pour vous remercier de vos prières. Elles ont été écoutées.... Depuis le 14, je suis débarqué heureusement en Crimée avec toute l'armée, qui est superbe et dans les meilleures dispositions. Nous briserons demain les colonnes russes qui nous attendent à l'Alma, et qui ne m'empêcheront pas de m'établir sous Sébastopol le 22 ou le 23 au plus tard.

« Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout.... »

Quelques jours après, en effet, les colonnes russes étaient brisées, les armées alliées avaient pris position sous Sébastopol, et Saint-Arnaud était mort, mais doublement victorieux. On peut répéter la parole de Bossuet : « Il y a des occasions où la gloire de mourir courageusement vaut mieux que la victoire. La gloire « soutient la guerre. Ceux qui savent courir pour leur « pays à une mort assurée y laissent une réputation de « valeur qui étonne l'ennemi, et par ce moyen ils sont « plus utiles à leur pays que s'ils demeuraient en vie. » Saint-Arnaud avait plus d'une fois exprimé la même pensée à ceux qui le pressaient de consulter ses forces et de ne point partir. Voilà ce que Dieu met dans les âmes qui se donnent à lui ; c'est ainsi qu'il honore ceux qui l'honorent, qu'il sert ceux qui le veulent servir, qu'il les relève, qu'il les grandit jusque dans cette humiliation de la mort, terme inévitable de toute prospérité humaine, mais en même temps dernière prospérité

des cœurs qui ont connu Dieu. Il les soutient de sa force dans tous les combats, il leur inspire des actions sublimes, et lorsqu'ils échangent la figure de ce monde pour la réalité des récompenses éternelles, leur nom s'ajoute au patrimoine d'honneur de la patrie.

CHAPITRE XXIII

Une garnison en Algérie.

Mais sortons des éclatants triomphes et des belles morts. Ce n'est pas là toute la guerre. Les défaites, les déroutes mêmes n'en sont pas les plus lugubres tableaux, et l'on ne connaîtrait ni tout le courage ni toute la résignation qu'il faut au soldat, si l'on ne considérait que ces rapides scènes, toutes terribles et sanglantes qu'elles sont. La guerre sait exiger d'une manière plus cruelle encore le sacrifice de la vie : elle a des supplices muets, des morts lentes et obscures ; elle emporte des victimes dont il ne reste plus trace, et qui disparaissent en silence, sans être consolées dans leur agonie par la pensée qu'au moins elles périssent sacrifiées utilement.

Le récit qui va suivre m'a été fait en 1844, par le colonel d'Illens, vieux soldat de l'Empire, mort en Algérie, sur le champ de bataille, peu de temps après.

J'étais de l'expédition qui chassa de Miliana Moham-

med-ben-Embarrek, lieutenant d'Abd-el-Kader. Notre général se décida sur l'heure à garder cette petite ville, agréablement située, mais en ruine. On m'y laissa avec 1,200 hommes. Je n'avais pu prendre aucune disposition. Il n'y en avait guère à prendre, vu l'insuffisance des approvisionnements. A la hâte on déposa des vivres, quelques munitions, quelques outils, et l'armée repartit aussitôt. Je la vis, non sans un serrement de cœur, s'éloigner et disparaître derrière les collines qui entourent Miliana. Ma responsabilité me pesa dès lors douloureusement. Si du même coup d'œil j'avais tout vu, devinant le sort qui attendait mes malheureux soldats, je serais devenu fou.

J'examinai en détail notre séjour, je puis dire notre prison. Nous étions cernés de toutes parts ; l'armée n'avait pas fait quatre lieues que déjà on nous tirait des coups de fusil. L'inventaire des ressources que le lieu pouvait offrir ne fut pas long. Nous trouvâmes trois petites jarres de mauvaise huile et deux sacs contenant quelques centaines de pommes de terre. Pas un lit, pas une natte, pas une écuelle. Les Arabes avaient brisé ce qu'ils n'avaient pu emporter. Ils avaient démoli et essayé de brûler. Toutes les maisons offraient des traces récentes de l'incendie. Enfin, au milieu du désert, nous n'aurions pas été plus dépourvus. Chaque pas que je faisais à travers ces funestes masures me révélait un nouveau péril. Une odeur infecte régnait partout ; de toutes parts la ville était ouverte à l'en-

nemi. L'on vint me dire que les spiritueux manquaient pour corriger la crudité de l'eau, que les vivres étaient avariés, qu'ils seraient insuffisants. Mais cette dernière circonstance m'inquiéta peu : je prévoyais trop que la fièvre et la mort nous préserveraient de la famine. Plusieurs de mes soldats étaient déjà souffrants. Je les voyais silencieux, tristes, l'œil abattu : j'avais fait d'autres garnisons; je n'ignorais pas ce qu'annonçait cette attitude, je connaissais ces regards !

Nous étions au milieu de juin. Par une chaleur de 30 degrés Réaumur, il fallait travailler sans cesse, assainir la ville, réparer la muraille, faire faction, se battre, garder enfin le troupeau, notre unique ressource, que les Arabes tentaient continuellement d'enlever. La masure que nous appelions l'hôpital se remplit de fiévreux, la plupart couchés sur la terre nue; pour les plus malades on réservait des matelats formés de quelques débris de laine ramassée dans les égoûts où les Arabes l'avait noyée avant de s'enfuir, et que nous avions tant bien que mal lavée.

Cependant, jusqu'aux premiers jours de juillet, le moral et la santé se soutinrent. Nous pûmes à peu près suffire aux excessives fatigues qu'exigeaient les travaux urgents. Mais juillet nous amena une température de feu. Le thermomètre monta au soleil jusqu'à 58 degrés centigrades. Le sirocco, un horrible vent qui brise les nerfs, qui étouffe et qui empoisonne, souffla vingt-cinq jours sans relâche. Notre prison devint une fournaise

fétide. Les maladies éclatèrent avec une violence formidable : la dyssenterie, la fièvre pernicieuse, la fièvre intermittente, tombèrent à la fois sur nous.

Beaucoup moururent, personne ne fut épargné. Plus ou moins, chacun eut quelque atteinte : tous les officiers, sauf un seul, tous les médecins, tous les administrateurs et employés, tous les sous-officiers et soldats anciens et nouveaux, acclimatés ou non. A peine, en certains moments, aurais-je pu trouver 150 hommes capables d'un service actif.

Les factionnaires que l'on menait à leur poste, il fallait leur donner le bras. Ces pauvres soldats, dont le visage défait s'inondait à chaque instant de sueur, sentaient leurs jambes se dérober. Tout bas, lentement, ils disaient à l'officier, avec un regard qui demandait grâce : « Mon lieutenant, je ne peux plus aller, je ne peux plus me tenir. — Allons, mon ami, répondait l'officier, qui souvent n'était pas en meilleur état, un peu de cœur ; c'est pour le salut de tous ! Place-toi là, assieds-toi. — Eh bien, oui, répondait le malheureux, content de cette permission, je vais m'asseoir. » On l'aidait à défaire son sac, il s'asseyait dessus, son fusil entre les jambes, ouvrant sur l'espace cet œil morne qui déjà ne voit plus. Ses camarades s'éloignaient, la tête baissée. Bientôt le sergent arrivait, et de la voix sombre qu'ils avaient tous : « Mon lieutenant, il faut un homme. — Mais il n'y en a plus. Que le pauvre *un tel* reste encore une heure. — *Un tel* a monté sa dernière garde ! » Il fallait con-

duire, souvent porter, un mourant à la place du mort.

Braves enfants! je n'ai pas eu à punir un seul acte d'insoumission. Mais je ne pouvais leur ordonner de vivre! Quelques-uns devinrent fous. Ceux que la nostalgie avait attaqués, ceux dont le cœur était plus tendre, les jeunes soldats qui se rappelaient une mère, une sœur, une fiancée, furent atteints les premiers et ne guérirent pas. Après eux moururent tous les fumeurs. Le manque absolu de tabac était pour ces derniers la plus cruelle des privations. Mettant à profit je ne sais quels souvenirs, je fis faire comme je pus, avec des feuilles de vigne et une autre plante, une espèce de tabac qu'ils reçurent comme un présent du ciel. Malheureusement, mon invention vint trop tard.

Il fallait tous les jours combattre quelque nouveau danger, satisfaire ou plutôt tromper quelque nouveau besoin. Afin de lutter contre les désastreux effets de la nostalgie, j'avais organisé une section de chanteurs qui, deux fois par semaine, essayaient de récréer leurs camarades, en leur faisant entendre les airs et les refrains du pays. Les uns riaient, les autres pleuraient. On écoutait les chanteurs avec un douloureux plaisir. Quand ils avaient fini, beaucoup regrettaient plus amèrement la patrie absente. Je me demandais si cette distraction, toujours si impatiemment attendue, n'était pas plus nuisible qu'utile. Mais je n'eus point à réfléchir là-dessus longtemps! La maladie et la mort fermèrent

la bouche des chanteurs, et les oreilles de ceux qui les écoutaient.

Je n'avais pas craint la famine : elle nous menaça. Le pain détestable et malsain que nous tirions d'une farine avariée fut près de manquer, faute de boulangers. Comme nos chanteurs, comme nos jardiniers qui n'avaient pas vu lever leurs semailles, les boulangers étaient morts ou malades. Les compagnies se sont trouvées presque sans officiers, l'hôpital sans médecin et sans infirmiers. Les forts, les faibles, ceux qu'on avait guéris, ceux qui semblaient devoir résister à tout, venaient par masses encombrer cet hôpital, d'où j'avais fait déjà enlever tant de cadavres.

Les Arabes soupçonnaient notre détresse et nous attaquaient sans relâche : leurs balles venaient mordre à ceux que la maladie n'avait point entamés. Nos pauvres soldats faisaient bonne contenance, et l'ennemi était encore notre meilleur médecin. Les fiévreux enviaient le sort de leurs amis qui mouraient d'une blessure. Ils se faisaient conter les traits de courage qui tenaient les Bédouins en respect. Un jour, un brave garçon, un carabinier nommé Georgi, se précipita seul au milieu de trente Kabyles qui attaquaient nos avant-postes : il en perça plusieurs de sa baïonnette et mit les autres en fuite, les contraignant de lui laisser leurs blessés. Ce fut fête dans la garnison et dans l'hôpital; l'action de Georgi fit plus que tous les médicaments. Mais de telles prouesses étaient rares. Pour poursuivre l'en-

nemi, il fallait plus de jambes qu'il ne nous en restait. Nous avions à faire beaucoup pour n'être pas absolument bloqués dans nos murs. Au bout de trois mois, vers la fin de septembre, il devenait très-difficile de ravitailler les postes avancés. Officiers, médecins, gens d'administration, tout le monde prit le fusil; je le pris moi-même, et je dus aller à l'ennemi suivi d'une quarantaine d'hommes, la plupart à peine convalescents.

Tout se tournait contre nous. Les fruits que nous offraient les arbres étaient dangereux et se changeaient en poison. L'approche de l'automne n'adoucissait pas cette température qui nous avait dévorés. La mortalité allait croissant. Je remarquai que les Arabes, voulant s'assurer de nos pertes, venaient la nuit compter les fosses dont nous entourions les murs de la ville, et nous en creusions de nouvelles tous les jours! J'ordonnai qu'on les fît plus profondes, et qu'on mît dans chacune plusieurs cadavres à la fois. Les soldats obéirent; mais leur force épuisée ne permit pas qu'ils creusassent bien avant. Un matin, ceux qui devaient remplir à leur tour ce lugubre office vinrent tout effarés me dire que les morts sortaient de terre! En effet, la terre n'avait pas gardé son dépôt. Elle était inhospitalière aux morts comme aux vivants. La fermentation de ces cadavres l'avait soulevée; elle rendait à nos regards les restes décomposés de nos camarades et de nos amis. Imaginez l'effet de ce spectacle sur des imaginations

déjà si frappées. Malade et me traînant à peine, j'allai présider au travail qu'il fallut faire pour enterrer nos morts une seconde fois; et afin que mes ordres fussent mieux remplis, je continuai de conduire désormais ces convois, chaque jour plus lamentables. En vain je m'armais de toute ma force : je ne pouvais m'y faire. Je m'étais attaché à ces soldats si bons, si malheureux, si résignés, si braves. Des enfants n'auraient pas mieux aimé leur père; un père n'aurait pas davantage regretté ses enfants. Je n'ai pu un seul instant m'endurcir à cette douleur, je ne m'endurcirai jamais à ce souvenir!

Enfin, que vous dirai-je? lorsqu'on est venu nous relever, le 4 octobre, j'en avais enterré plus de huit cents... Les autres, ceux qu'on emmena ou qu'on emporta, étaient atteints, et le chemin fut jalonné de leurs sépultures. Ni l'art des médecins, ni la joie de leur délivrance, ne les purent remettre. Ceux qui parvinrent jusqu'aux hôpitaux de Blidah ou d'Alger y succombèrent, victimes d'un mal incurable. Au sortir de Miliana, il ne s'en était pas trouvé cent qui fussent en état de marcher quelques heures, pas un qui pût porter son sac et son fusil. Lorsque, plusieurs mois après, je quittai l'Algérie pour venir me rétablir en France, il y en avait encore, à ma connaissance, une trentaine de vivants. Qui sait s'ils vivent aujourd'hui? Je fus un des moins maltraités, et je m'en ressens encore... Eh bien! nous n'avons pas cessé de travailler, nous avons mis la place en état de défense, nous avons établi un bel

hôpital. Tout le monde, jusqu'au dernier moment, a rempli son devoir. Toujours l'ennemi nous a respectés et redoutés. La discipline a été jusqu'au bout parfaite; l'union, la concorde, le dévoûment, n'ont cessé de régner entre nous. Au milieu de nos fatigues, de nos privations, de nos indicibles misères, il n'y a eu que vingt-cinq déserteurs, mais tous de la légion étrangère; pas un Français!

On fut cruel pour nous. Notre martyre contrariait un système auquel on était alors très-attaché, il parlait trop haut contre l'incurie de cette occupation : les rapports officiels gardèrent le silence. On s'est borné à dire que « la garnison de Miliana, éprouvée par le cli-« mat, avait été relevée. » *Eprouvée par le climat!...* En effet!

Moi, pourtant, je reçus un témoignage d'estime. On exprima le désir de me voir conserver le commandement supérieur de la nouvelle garnison. Quoique bien malade, j'acceptai : le devoir parlait, j'étais au courant, je suis un vieux soldat, je n'ai pas plus de raisons qu'un autre pour tenir à la vie. Ce qui me creva le cœur, ce fut de voir le peu de précautions que l'on prit pour éviter aux nouveaux venus le sort de ceux qu'ils remplaçaient. Miliana était comptée pour une *conquête*, on tenait à la conserver. On tenait moins à conserver ceux qui la gardaient! Nous perdîmes encore du monde, moins pourtant que la première fois; mais nous n'obtînmes pas beaucoup plus de remercîments, et je suis

encore lieutenant-colonel. Ce n'est pas tout de faire son devoir : il faut être *heureux*. Je ne l'ai pas été.

Le colonel se retira. — Que pensez-vous de ceci? demandai-je à un jeune officier qui avait assisté à l'entretien.

— C'est la vérité, me répondit-il avec une gaîté un peu sombre. Ce bon colonel a passé de mauvais moments, et on l'a gaillardement oublié. Tout le monde n'a pas les bons postes, les bons postes ne sont pas toujours les plus périlleux. D'après Napoléon : « Les « premières qualités du soldat sont la constance et la « discipline; la valeur n'est que la seconde. » Constance et discipline, cela veut dire patience dans l'ambition, oubli de soi-même. Tout soldat doit regarder sa vie de l'œil dont la regarde le chef qui tient le moins à la vie du soldat. C'est au chef d'y réfléchir, s'il a de la conscience et s'il entend son intérêt. Il peut tendre l'arc; tant pis pour lui s'il le brise. Le soldat doit obéir. En somme, Miliana est conquise. Je ne sais comment on s'y comporte aujourd'hui. Je soupçonne que les jeux et les ris n'y tiennent pas encore leur cour, et que d'Illens trouverait son bel hôpital encore passablement peuplé, mais Miliana est conquise, et c'est un nom tout aussi sonnant que beaucoup d'autres à graver sur la pierre tumulaire, dans une couronne de laurier. Si cela peut faire plaisir à celui qui dormira sous

la couronne, quelle peine voulez-vous que cela fasse à ceux qui dorment sans couronne et sans nom autour de Miliana, même à ceux qu'on a enterrés deux fois? Insensé qui s'obstine à vouloir que tous les hommes soient justes! Plus insensé qui croit que Dieu ne l'est pas! Par malheur ceux-là sont en nombre.

CHAPITRE XXIV

Le mal de l'âme à la guerre.

En Afrique, j'ai pu examiner de près la nostalgie, le *terrible mal* dont le colonel d'Illens m'avait parlé, et qui n'est pas seulement le fléau des garnisons.

Terrible mal, véritablement! pareille à l'oiseau en cage, qui, après d'inutiles efforts pour briser ses barreaux, se tapit dans un coin, l'œil fixé sur l'espace où il ne peut s'élancer, ainsi l'âme se sent dans une prison et veut absolument sortir. Rien ne la détourne plus de sa contemplation désespérée. Bientôt le corps subjugué par cette morne passion, languit, s'épuise. Viennent alors des rêves de mourant, pleins d'injustice et de douleur. On se trouve abandonné du monde; on accuse tous ceux que l'on regrette, comme s'ils avaient conspiré cruellement de n'être pas là, comme s'il dépendaient d'eux d'apparaître pour vous empêcher de mourir. On leur demande pardon, et l'on s'irrite encore parce qu'ils ne peuvent pas recevoir cette réparation d'une injure qu'ils n'ont pas connue. Rien n'expri-

mera l'énergie avec laquelle la pensée du malade s'élance vers ces chers absents. Il se donne un funeste soin de prévoir tous les maux qui les peuvent frapper ; il les plaint sincèrement de ces maux imaginaires, il pense aussitôt qu'il s'inquiète d'eux et qu'ils sont indifférents. Ou leur infortune ou leur oubli, toujours il sent son cœur broyé sous cette meule. Il l'arme de pointes nouvelles, il la rend plus pesante, jusqu'à ce que la pression implacable étouffe toute joie et toute espérance.

Et en dépit de la raison, en dépit de l'impossible, on veut partir, on veut retourner aux lieux où s'en va le cœur, non pas dans quelques jours, non pas demain, mais toute de suite : ce serait trop d'attendre une heure. Hélas! et l'on sait qu'il faut attendre des années!

Point de remède à ce délire. On souffre, et l'on veut souffrir; on pleure, et l'on veut pleurer; on est fou de tristesse, et l'on ne veut qu'accroître sa tristesse et sa folie. Ne pouvant fuir, ne pouvant s'envoler, on se fait une joie de mourir. Mourir est une espérance : on échappera par la mort.

Les spectacles nouveaux ne sont d'aucun secours. Ou par leur étrangeté, rendant plus sensible au malade l'éloignement qui le tue, ils irritent son ennui jusqu'à la rage ; ou par leur ressemblance, ils l'écrasent d'une émotion qu'il ne peut supporter. Une haie, un arbre, un champ de blé, lui rappelleront son village ; mais où

est sa maison ? et si la maison lui apparaissait, qui lui montrerait sa mère ?

Parmi ces malheureux qui, durant les marches accablantes, se retirent à l'écart, se couchent sur le chemin et se font sauter la cervelle, beaucoup sont des nostalgiques.

Souvent, au sortir du bivouac, lorsque les premières lueurs du jour teignaient l'horizon, si quelque peu d'herbe se trouvait sous nos pas, si quelques arbustes égayaient le ravin, si le vent de l'aurore nous apportait cette bonne odeur qui s'exhale des blés mûrs, un frémissement de joie me faisait oublier les fatigues de la nuit. Cette nature, si belle à si peu de frais, me rappelait des courses matinales faites au devant du soleil. J'oubliais et l'Afrique et la guerre, et les pensées tristes qui s'étaient dirigées vers les absents. Mon cheval m'emportait jusqu'aux lointains éclaireurs, et la trompette qui sonnait derrière nous, à l'avant-garde, n'était que l'écho des fanfares de mon cœur content. Mais cette bouffée passait : je songeais à nos soldats. Ces fraîches clartés de l'aube, ces brises odorantes, ces buissons couverts de rosée, c'était la poignante image de tous leurs biens perdus. Ainsi jadis ils se mettaient en route dès le matin, non le fusil sur l'épaule, non le sac au dos et d'un pas tyrannisé par le tambour, mais avec l'heureux sentiment de leur liberté. L'alouette chantait ; ils répondaient au chant de l'alouette en sifflant un air de chanson. Ils ne portaient que la faulx du moissonneur

ou la joyeuse hotte des vendanges. Ils n'allaient pas, en affrontant la mort ou les blessures pires que la mort, chercher le lit de cailloux du bivouac : ils étaient assurés de retrouver la chaumière ou l'étable et le paisible sommeil du travailleur. Quelle richesse, une botte de paille, un toit, et quelques heures de bon somme, sans inquiétude du temps qu'il fera pendant la nuit ! Je les regardais. Quoique beaucoup d'entre eux, peut-être par l'effet de mes propres préoccupations, me parussent tristes, je trouvais qu'ils portaient courageusement leur peine. Mais le soleil montait. A six heures du matin, la chaleur était déjà lourde. La contrée devenait aride et difficile. Il fallait traverser des ravins étouffants, franchir des plaines de sable ou de pierres roulantes, des espaces sans bois, sans herbe, sans limites. Plus rien maintenant ne ressemblait à la France. Quelques heures avaient rétabli cette distance effroyable, un moment oubliée. C'est alors que le désespoir envahissait quelques-uns de ces pauvres cœurs ; c'est alors que l'arrière-garde avait peine à rallier les traînards, et que les officiers couraient tantôt à l'ambulance demander des cacolets, tantôt au colonel, pour lui annoncer qu'un homme de leur compagnie s'était tué.

C'est alors aussi que je sentais avec une double angoisse, comme chrétien et comme citoyen, le véritable crime dont les chefs de la société se rendent coupables envers nos soldats ; non pas, certes, en exigeant d'eux, pour le bien de la patrie, tant de souffrances et tant de

sacrifices ! mais en ne s'occupant pas d'y mettre les adoucissements et les consolations qui seraient en leur pouvoir.

J'ai dit qu'aucun secours n'était possible à ces malheureux condamnés à l'exil et à la captivité. Je n'ai pas besoin d'ajouter comment je l'entends : aucun secours humain, sans doute ; car quelques aises et quelques distractions de plus, quelques privations de moins, comptent peu en de pareils travaux. Les chanteurs du bon colonel d'Illens ne guérissaient pas leurs compagnons et ne se guérissaient pas eux-mêmes. C'est au fond du cœur, c'est dans l'intime de l'âme qu'il faut porter le remède : et qui peut aller là, sinon la parole de Dieu ? Voilà le secours efficace. Il n'y en avait pas alors de plus dédaigné. Qu'on imagine pourtant ce qu'auraient pu faire dans la garnison de Miliana le zèle et la charité d'un seul prêtre ! Mais on songeait à tout, sauf à cela. Pour le troisième ravitaillement de Miliana, on imagina de faire une cargaison de romans-feuilletons ! Un ministre de la marine, sous Louis-Philippe, excellent homme de mer, sollicité de rétablir les aumôniers sur les vaisseaux : « A quoi bon, disait-il, puisqu'il n'y a pas de femmes ? » La plupart des généraux, il y a dix ou quinze ans, en auraient dit autant, avec la même ignorance et la même simplicité. Elèves de la philosophie incrédule, n'éprouvant pas pour eux-mêmes le besoin d'une religion, ou ne sachant pas qu'ils l'éprouvaient, ils n'imaginaient guère que la religion

pût devenir une source de force et de courage pour le soldat, une consolation pour tant de parents. Aveuglement et dureté des cœurs ! on alléguait l'économie pour se dispenser d'un tel devoir. Dans ces camps désolés, dans ces garnisons meurtrières, il en aurait coûté moins pour entretenir des prêtres qui eussent relevé le moral des soldats, qu'il n'en a coûté pour fournir le quart du vin et des liqueurs fortes employés à les abrutir ; et cet abrutissement les a souvent poussés plus vite au désespoir et à la mort.

Le maréchal Bugeaud, si bon et d'une âme si élevée, fut, je crois, le premier gouverneur qui permit à un aumônier de suivre les grandes expéditions. Pourquoi ne pas le dire ? Ce premier aumônier fut considéré plutôt comme une curiosité que comme un personnage utile. On était tenté de regretter le cheval et les vivres que coûtait cette concession faite aux désirs, « aux préjugés » de l'évêque. Mais l'expérience parla, et heureusement le Maréchal était homme à l'entendre. Il vit des mourants consolés, des faibles raffermis : la cause de Dieu fut gagnée dans son grand cœur. Cette même expérience ne fut pas perdue pour la haute raison du maréchal Saint-Arnaud, et l'on a pu voir récemment sur la flotte et dans la Dobrutscha, l'on peut voir encore dans les hôpitaux de Constantinople et dans les camps de la Crimée, à quoi servent les prêtres parmi les soldats.

Grâce à Dieu, ce que l'on osait à peine rêver et sou-

haiter, il y a dix ans, est maintenant à peu près accompli. Le prêtre et le soldat ont renoué connaissance sur le champ de bataille : ils se sont donné la main, et rien ne pourra les désunir.

CHAPITRE XXV

Arthur Guillemin.

Il me reste à montrer un de ces hommes qui, de nos jours, ont donné à l'état militaire une sorte de caractère sacerdotal. Il y a quinze ans, cette race supérieure n'avait pas encore reparu. Nous contemplions d'admirables soldats, mais ce n'était pas encore le combattant d'autrefois, le chevalier et le croisé, dévoué à une cause humainement perdue, offrant sa vie pour le seul amour du bien, n'attendant sa récompense que de son propre cœur et de Dieu.

L'âme de la France a, la première, enfanté ce véritable héros. Il a surgi des périls de l'Église trahie par les puissances humaines. Un vaillant général, devenu plus grand dans l'adversité, s'est levé contre un royaume inique. Il a demandé si le monde laisserait renverser le trône temporel du chef de la famille chrétienne. Quelques généreux enfants ont répondu. Ils ont offert leur sang, ils l'ont donné, et, jusqu'à ce jour, ils ont pu suffire.

Je n'entreprendrai point de peindre Lamoricière. Plusieurs l'ont témérairement essayé et n'ont tracé que des traits impuissants. Nos yeux, en ce moment, ne sont pas assez habitués à la grandeur morale. Elle nous étonne et ne nous inspire plus le langage qu'il faudrait. L'éloquence qu'elle exige manque aux orateurs et aux écrivains, comme la voix manque, dit-on, aux oiseaux chanteurs qui habitent les solitudes sans écho. Ce n'est pas assez d'un grand homme, il faut un grand siècle pour susciter un grand orateur. Du reste, à la place où l'histoire a écrit son nom, Lamoricière peut attendre. Ce que Dieu permet de graver sur les murs de Saint-Pierre du Vatican, il ne permet pas que le temps en efface rien. Si la poésie épique doit renaître, elle y viendra recevoir l'inspiration. Elle chantera le premier chef de la guerre sainte. Au nom de Lamoricière, elle unira le nom de Pimodan, que le zèle de la justice, l'amour de la meilleure gloire et le désir d'une belle mort ont amené sous ce drapeau, également assuré des humiliations de la défaite et de la perpétuité du triomphe. Pimodan tomba tout de suite; mais, après dix ans, son cadavre, couché en travers sur le chemin de Rome, n'a pas encore été franchi par le vainqueur.

Ne pouvant atteindre à ces hautes figures, je me contente d'esquisser une de celles dont elles furent entourées. Les soldats de Lamoricière sont sa couronne incomparable. Depuis des siècles, nul autre capitaine n'est apparu au milieu d'une pareille cohorte de jeunes

guerriers décorés du triple baptême de l'innocence, de la pénitence et du martyre ; mais dans cette élite, aucun n'a été plus pur et plus humble qu'Arthur Guillemin, lieutenant aux zouaves pontificaux, tué le 13 octobre 1867, sur le champ de bataille, pour la cause de Jésus-Christ, créateur et rédempteur du genre humain.

Arthur Guillemin commandait au combat de Monte-Libretti, où quatre-vingts hommes en attaquèrent douze cents et ne furent point vaincus. Il y trouva une mort glorieuse. Sept années auparavant, il avait été emporté prisonnier et mourant du champ de bataille de Castelfidardo. Pour le louer, ceux qui l'ont connu, n'ont eu qu'à le peindre tel qu'il s'était montré toujours, doux, humble, vaillant et pieux, digne de son drapeau sacré, aspirant à ressaisir la palme qui avait une première fois, par la volonté de Dieu, glissé de ses mains. Je n'ai rien de plus à dire. Si j'ajoute mon hommage, ce n'est pas pour sa gloire, la pourpre de son sang généreux surpasse toute parure ; c'est pour ma consolation. J'ai quelque droit de m'arrêter devant sa tombe. Il était mon ami, je pourrais dire mon enfant. La distance que l'âge mettait entre nous donnait ce caractère plus tendre à mon amitié. Je l'avais embrassé au départ, enfant timide, étonné de la vigueur de sa résolution, embarrassé, et pour ainsi dire honteux d'offrir sa vie. Depuis ce moment, nos cœurs ne se sont pas quittés. Je lisais dans son âme, il me l'ouvrait entièrement. Hélas ! plus d'une fois, j'ai osé l'exhorter au sacrifice,

Ce héros croyait toujours que son courage avait besoin d'appui; sa vertu cherchait des leçons, lorsqu'elle donnait un si grand exemple, et il était plus reconnaissant du conseil de bien faire, qu'il ne s'estimait de l'avoir suivi.

Sa vocation militaire n'eut d'autre source que la foi. Il ne se sentait aucun goût pour les armes. Ses études terminées, il ne songeait qu'à se racheter du service et à faire choix d'une profession qui lui permît d'assister un jour ses parents. Il était intelligent, courageux, sans ambition; sa vie s'arrangeait toute seule pour le travail et pour la paix. Il entendit la voix du Vicaire de Jésus-Christ qui demandait du secours, il partit. Ce ne fut point sans réflexion et sans angoisses. Ses parents pourraient avoir besoin de lui; il redoutait surtout les alarmes de leur tendresse, plus vives que celles de leurs intérêts, dont il savait que ces cœurs généreux feraient peu de compte. Il partit néanmoins. Ni un mot, ni un soupir n'essayèrent de le détourner. La vraie race de la Croix est vivante; nos jours flétris de tant d'amoindrissements ont du moins cela de bon qu'ils l'ont montrée aux autres et à elle-même. On l'a reconnue et elle s'est reconnue; elle donne des rejetons à couper!

Il arriva des premiers, et prit de bon cœur les humbles offices du soldat. Il était un peu musicien; on le fit clairon. Il sonna avec allégresse, devant Pie IX, les premières fanfares qui lui annoncèrent que ses enfants d'au-delà des monts et d'au-delà des mers étaient sous

les armes. Il fut ensuite caporal instructeur, puis caporal d'ordinaire. C'était son grade à Castelfidardo.

Ces jours de début lui avaient laissé un souvenir ravi. On n'éprouvait aucune fatigue, on vivait en plein enthousiasme, en plein idéal. Ils étaient là quelques centaines, divers de conditions et de contrées, qui s'aimèrent bientôt comme des fils de la même maison. Ils sentaient qu'ils faisaient une grande chose. Ils avaient toutes les forces de la vie, tous les élans de la jeunesse, toutes les flammes de l'amour; ils étaient enivrés de l'espérance de mourir pour leur amour. Quel rêve plus enchanté que d'être à Rome, jeune et fort, et une arme au flanc, comme défenseur de ces beautés et de ces majestés, élu de Dieu pour les garder au genre humain! Ils vivaient dans ce rêve. Sous ce beau ciel où la prière universelle accourt de tous les horizons, entre le Vatican et le Capitole, à genoux sur les tombeaux sacrés, ils voyaient les palmes des martyrs à la portée de leurs mains.

Guillemin m'a dit que, lorsqu'il revêtit pour la première fois son uniforme, il avait éprouvé un sentiment analogue à celui que doit éprouver le prêtre habillé pour l'autel. Il était armé pour Jésus-Christ, armé pour être une victime honorable et sainte! A des degrés différents, c'était là l'esprit dominant du bataillon. Il n'éteignait pas les enchantements particuliers de la vie militaire; tout au contraire, il en accroissait le charme et la durée. Ces jeunes gens aimaient l'éclat de leurs

armes dans la splendeur du ciel romain ; ils aimaient l'honneur qu'elles feraient à leur patrie ; ils aimaient le son de leurs clairons se mêlant au son des cloches de la ville éternelle, et donnant à l'appel au combat l'accent de l'appel à la prière.

A Castelfidardo, Guillemin, après avoir longtemps combattu, tomba, la poitrine traversée d'une baïonnette piémontaise. En recevant le coup, il renouvela l'offrande de sa vie, et perdit aussitôt connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il était étendu sur l'autel de la grande église de Lorette, remplie d'autres blessés. A quelque distance, par terre, sanglant, la tête appuyée sur les marches d'un confessionnal, il vit le séminariste Guérin, son plus intime ami. Celui-là, maintes fois, s'était offert en réparation des injures de la France envers le Sacrement de l'autel. Ils échangèrent quelques mots pour regretter de n'être pas morts, mais Guérin était déjà exaucé.

Guillemin échappa aux hôpitaux piémontais. Il put revenir en France. Ce fut un terrible voyage. Il n'était pas guéri, il manquait d'argent, il craignit d'expirer en chemin. Puisqu'il avait un reste de vie, il désirait le donner encore à son drapeau. Enfin, il gagna la maison paternelle, heurta et tomba sur le seuil. On crut longtemps qu'il ne se relèverait pas. Un acte de foi de sa mère le sauva. Elle le fit porter au lieu de naissance du bienheureux Labre, son compatriote, pria, et obtint sa guérison. Lorsqu'il fut rétabli, toute frémissante, les

yeux baissés pour contenir ses larmes, devinant ce qu'il redoutait de lui dire, elle parla la première : « Va, je le sais, et je pense comme toi : il faut retourner ! » Quelques jours après, il avait rejoint le bataillon décimé.

Mais ce n'était plus le même temps, et lui déjà n'était plus le même homme. A travers ces événements, la maturité était venue à grands pas ; l'enchantement tombait devant l'obscurité insondable de l'avenir ; le devoir, jadis brillant et aimable, se faisait laborieux. Guillemin comprit que l'horrible nuage dont la malignité révolutionnaire a enveloppé Rome, n'était pas de ceux que quelques hommes de bonne volonté peuvent déchirer à coups de baïonnette. Pouvait-on seulement espérer un combat ?

Désormais, le devoir du zouave n'était plus de combattre. Il consistait, pour un temps indéterminé, à monter la garde, et non pas même dans Rome, d'où la politique excluait toujours une grande partie des volontaires, mais dans les languissantes petites villes du territoire laissé au Saint-Siége. C'était à ce métier de garnison, à cette oisiveté tourmentée et fatigante qu'il fallait sacrifier les plus fécondes années de sa vie. Il eut à soutenir une lutte longue et qui l'humiliait, pour ne point se retirer à l'expiration de son engagement. Il considérait son intérêt, celui de sa famille, l'inutilité apparente de sa persévérance, les embarras trop certains où il se verrait plus tard, sans état, sans for-

tune et sans jeunesse, après avoir subi tant de dégoûts.

C'était le sacrifice, l'âpre et héroïque sacrifice, qui était demandé au soldat de la croix.

Guillemin sortit victorieux de cette tentation. Son âme était faite pour ne refuser aucune forme décourageante du dévoûment, et pour s'y complaire encore lorsqu'elle en était accablée. Il se résolut donc d'étouffer tout intérêt propre, de s'oublier, d'attendre autant que le Pape croirait avoir besoin d'un soldat.

Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Réservant à son témoin la plus haute récompense, la récompense même que le blessé de Castelfidardo n'osait plus espérer, il ne le priva pas, en attendant, du secours qu'il donne à toute âme engagée dans la voie de la justice. Guillemin en connut la rectitude, si peut-être, par une épreuve qu'il pouvait soutenir, il n'en vit pas toute la beauté. Ce n'était plus le chemin des fleurs des premiers jours, mais c'était le chemin du grand devoir. Il y sentit sa force, il goûta ce contentement profond et assuré, de l'homme à qui sa conscience applaudit. « En effet, disait-il, sommes-nous juges des volontés de Dieu, et faut-il qu'il les conforme à nos désirs? Il comblera nos désirs en nous donnant le ciel. Ici-bas, laissons-lui la conduite ; c'est lui qui connaît les bons chemins. Je crois à présent que nous servirons aussi bien l'Église et nous-mêmes en dévorant l'ennui des heures de garde, qu'en faisant luire nos épées. »

Il resta donc « au poste », et j'ai connu tout ce que cette expression triviale peut exprimer d'abnégation, de patience et de foi. Il eut des mauvais jours à passer, des aridités intérieures, des maladies, des lassitudes, point de défaillance. Il rencontra l'injustice : il était trop homme pour ne pas la ressentir, trop chrétien pour ignorer qu'elle a son prix. Il ne permit pas à sa légitime colère de briser cette épée qu'aucun dégoût n'avait pu faire tomber de ses mains. Il voyait avec indifférence s'envoler les dernières illusions : l'occasion du sacrifice était le seul présent qu'il désirât de la vie, et s'il daignait regretter quelque chose des joies qui avaient passé près de son cœur, c'était de n'être pas mort sur cet autel de Lorette, où les Piémontais l'avaient laissé comme une hostie tombée du tabernacle violé.

Ce sentiment se manifestait jusque sur son visage, qui avait été charmant et qui devenait austère. A vingt-neuf ans, sans avoir rien perdu de sa candeur, ayant gardé aussi toutes ses ardeurs, mais contenues et muettes, patient envers les hommes et envers le sort, doux et vigilant jusqu'à la tendresse pour ses jeunes compagnons d'armes, il avait tout le sérieux de la maturité. Dans le cercle assez étendu de ses relations, on le comptait du petit nombre des hommes que chacun honorait le plus.

Repris en ces derniers temps de la fièvre d'agir, il s'était demandé s'il ne devait pas entrer dans une autre

milice, échanger son épée pour le bâton de l'apôtre, et porter dans ses mains l'Eucharistie au lieu du fer. Il fit une retraite sous la direction d'un prêtre expérimenté, repassa sa vie, sonda jusqu'au fond son cœur et son âme, et soumit tout à la décision de Dieu. La réponse fut d'attendre. Il se tint content. Il n'y avait plus rien de lui-même dans sa situation, qu'un acquiescement parfait à la volonté divine. Il était venu par esprit de foi, il avait persévéré par esprit de sacrifice, il continuait par esprit d'obéissance, désintéressé de la vie et de la mort, et même de sa vertu. Gravissant vers la hauteur du dévoûment chrétien, il avait atteint cette élévation sublime de la pure obéissance, où l'amour de Dieu demeure et augmente dans la privation de toute joie sensible : « obéissant jusqu'à la mort. »

C'est ainsi que je l'ai vu à Rome, où je lui disais adieu le lendemain des solennités du Centenaire. Je partais plus que jamais pénétré de respect pour cette vertu sans faste et sans alliage. Je me rappelle la dernière fois que je l'ai rencontré sous les armes. C'était dans la grande basilique, commandant le poste d'honneur qui gardait la chaire de saint Pierre, exposée à la vénération des fidèles. Que ce souvenir m'est précieux aujourd'hui, et que Guillemin me semblait là bien à sa place !

Si j'avais connu alors la prochaine tentative des Garibaldiens, il me semble que j'aurais eu le pressentiment de sa mort. En vérité, l'œuvre de Dieu était faite en

lui ; il était achevé et mûr, prêt pour le dernier combat, ou plutôt pour la couronne. Car, le véritable combat, son âme forte l'avait livré, elle avait remporté la victoire, et la belle mort du champ de bataille n'en était que l'enviable prix. Là aussi, ce même jour, gardant la chaire du prince des Apôtres, se trouvaient sans doute quelques-uns de ces jeunes héros qui devaient tomber autour du chef dont ils égalaient la valeur. En ce même jour encore, devant le même autel, j'ai vu à genoux un autre homme, un autre martyr dont le front touchait déjà la couronne ; celui-là était un prince du monde et de l'Église, le cardinal Altieri, évêque d'Albano, réservé au martyre de la sainte charité. O Rome, mère des vertus !

On connaît le combat de Monte-Libretti ; je n'ai pas à retracer cette scène immortelle. Dans son cadre restreint, elle sera l'une des grandes pages de l'histoire contemporaine ; l'Église lui communiquera sa durée, elle inspirera longtemps l'art et la poésie ; à la petitesse des moyens et à la grandeur du résultat, le monde y reconnaîtra le doigt de Dieu. Ils étaient quatre-vingts, les ennemis douze cents, avec l'avantage de la position autant que du nombre.

Nos soldats du Christ n'ont pas hésité, et ils ont vaincu ; mais par quelle constance dans le combat, par quelle sûreté de coups, par quels miracles de valeur, par quelle assistance d'en haut ! Dieu, qui a donné ce triomphe, en a voulu étendre la gloire à plusieurs na-

tions. Il a disposé les choses et distribué les palmes de telle sorte que les morts et les blessés représentent la plupart des peuples catholiques. Guillemin commandait cette cohorte sublime, et lui donnait l'exemple. Après lui, Quélen, un autre Français, digne de sa patrie et de son nom déjà illustre, percé de dix blessures, reçut une mort victorieuse, demeurant couché sur le champ de bataille, non comme un cadavre qui va se dissoudre, mais comme ces pierres de choix dont on construit des remparts.

Les chefs tombaient, un autre, d'un grade inférieur, prenait leur place et montait à leur niveau. De Back, qui soutint le dernier effort, appartient à la Belgique. Un Hollandais, ayant étendu quatorze cadavres autour de lui, à bout de forces, non de courage, ne voulut pas tenter la fuite et se mit humblement à genoux pour mourir. Le clairon qui sonnait encore la charge quand sa main fracassée l'empêchait de combattre, était un fils de Rome. Colingridge avait donné sa part du sang de l'Irlande. Ainsi ces généreux enfants, servant la même patrie immortelle, honoraient tous leur patrie d'ici-bas.

La dernière parole de Guillemin, adressée à son clairon, blessé à côté de lui, est le mot de la journée, le mot de toute cette admirable petite armée pontificale dont il était l'un des types les plus accomplis : « Crie avec moi *vive Pie IX!* tu pourras combattre encore! » On retrouve à Guillemin tout entier, son courage, sa foi, son amour à l'épreuve de toute blessure et plus fort que la mort.

Dieu prolonge les œuvres des bienheureux qui ont souffert et qui sont morts pour la justice, et leur tombe est un berceau d'où s'élancent, tout formés et robustes, de nouveaux vengeurs du droit.

Et maintenant le voilà dans la paix, dans la gloire, ayant reconquis par un second martyre sa place légitime entre les martyrs de Castelfidardo. Le front paré d'une double couronne, il combat encore, car son exemple animera longtemps ses frères, et l'amour triomphant a mis sur ses lèvres la prière que l'enfer ne vaincra jamais.

CHAPITRE XXVI

Prêtre et soldat.

Guillemin, comme tant d'autres soldats, avait été élevé par des prêtres (1).

Deux mains ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances : la main du prêtre et la main du soldat.

Parcourez toutes les époques glorieuses et fécondes de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à nos jours : ces deux mains travaillent d'accord à la même œuvre ; elles s'entr'aident plus ou moins, mais elles s'entr'aident. Voyez les temps bâtards, les jours malheureux : elles sont divisées. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon.

Union de la force et de la foi sous Clovis, sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Louis XIV : quels hommes de guerre ! quels d'hommes d'Église ! Division,

(1) Au collége d'Aire-sur-la-Lys, tenu par les prêtres de la société de Saint-Bertin.

pour ne pas remonter plus haut, pendant le XVIIIe siècle : quels abaissements ! quel pas en arrière fait la civilisation chrétienne ! D'un côté, la Pologne est partagée, une nation catholique disparaît; de l'autre, les Missions sont interrompues, et une partie du monde retombe dans la nuit. Rupture à la fin de ce siècle néfaste ; nous n'avons que des victoires de vengeance; nous portons partout la mort et nous sommes à la veille de périr. Un héros, un grand homme de guerre paraît: il tend la main à l'Église, il rétablit le culte, et tout l'ordre social se relève, et le règne de cet homme est un torrent de victoires. Il s'oublie dans cette prospérité; sa main, jadis secourable à l'Église, lui devint ennemie et cruelle : sa prospérité cesse, il tombe, mais laissant un nom immortel. Deux dynasties se succèdent, sous lesquelles l'esprit antireligieux domine, tantôt contre la volonté du prince, tantôt avec son concours : trente-cinq années de vaines discussions, de médiocres entreprises, d'agitations stériles, et deux révolutions qui emportent ces deux dynasties sans que l'armée les défende ! Un nouveau pouvoir surgit du tombeau de l'homme de bataille, se signale par un grand service rendu à la religion : et tout soudain la France, depuis vingt ans si effacée, si descendue aux yeux des peuples, couvre trois nations de son drapeau, fait flotter son pavillon sur toutes les mers, se montre la première dans une lutte qui sera l'une des grandes dates de l'Europe et du monde !

Dans cette guerre qu'elle fait sans but d'ambition, pour la liberté menacée de la famille des peuples, la France paraît avec un caractère qui n'est qu'à elle sur la terre. Ses camps renferment des prêtres et des Sœurs de Charité, ses hôpitaux s'ouvrent aux blessés ennemis. Elle a deux armées : une armée de guerre, une armée de miséricorde et de pardon. Comme une mère chrétienne, la patrie française a soin de l'âme de ses enfants en péril de mort. Elle ne dédaigne pas les plus obscures victimes de sa gloire. Bénis et réconciliés à leur Dieu, ceux qui meurent sans récompense terrestre, et qui disparaissent dans les flots ou sur la terre étrangère, peuvent cependant se consoler de mourir. On fait le catéchisme et on célèbre le saint sacrifice sur les vaisseaux français, voués à la protection de la Mère de Dieu. Les généraux mourants réclament le sacrement de pénitence ; les soldats commencent à donner autant d'exemples de piété et d'humanité que de courage : ils portent au feu, sur leur poitrine, l'image de Marie. On l'a trouvée sur le porte-drapeau de la bataille de l'Alma : il la portait à côté du portrait de son père, et c'étaient là les deux cuirasses sous lesquelles battait ce cœur vaillant. Qui osera mesurer les complaisances de Dieu ? Qui dira les pensées qu'il éveille au dernier moment dans ces âmes intrépides ? Si tous ceux qui gardent ces signes sacrés n'y mettent pas la foi qu'ils devraient avoir, du moins c'est le souvenir de la maison paternelle, c'est le don d'une mère, d'une sœur, d'une fa-

mille qui prie pour eux et dont ils respectent déjà la piété. Quel que soit son sentiment particulier, le soldat qui porte un signe de dévotion n'a pas rompu avec la foi qui le lui donne, et n'est pas un ennemi de Dieu.

Mais que disent ces prêtres qui exercent le ministère divin sur la flotte et dans les camps? Que disent ces religieuses qui, pour l'amour de Dieu, vont affronter les périls de la peste et de la guerre? Ils disent que la bonne âme du soldat est droite, franche, dévouée, naturellement chrétienne. Quand ils lui parlent de Dieu, ils n'ont à craindre ni insulte, ni raillerie, ni refus. La main du prêtre et la main du soldat se joignent, et quelque chose de grand se prépare! Lorsque Donoso Cortès, en quelques coups de pinceau d'une incomparable énergie, traçait cette belle ressemblance du prêtre et du soldat, qui n'est nulle part aussi sensible qu'en France, sa parole a retenti dans toutes les têtes intelligentes comme la prophétie des choses que nous voyons.

La France est une nation croyante et fière : elle enfantera toujours des prêtres et toujours des soldats; elle les enfante de semblable nature, hardis, entreprenants, se portant du même cœur aux grandes et rudes entreprises, aux Missions et aux Croisades, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la justice, pour l'amour de la gloire. Nul peuple n'a donné autant de sang aux idées : la pensée humaine vogue à travers le monde sur un large fleuve de sang français.

On peut dire que le Français, dans l'excellence de sa nature, naît prêtre ou naît soldat. L'épée est pour lui comme un huitième sacrement, créé exprès à son usage et qui le rend meilleur. Vingt fois l'épreuve a été tentée : elle a toujours réussi, quand on l'a voulu. On a ramassé la populace des villes, tout ce qu'il y a au monde de plus railleur, de plus insoumis, de plus turbulent, et l'on a pu en tirer une bonne troupe. A peine ont-ils le sabre au flanc et l'uniforme sur les épaules, ces gamins, ces rebelles, deviennent autres : les voilà aussi orgueilleux de leur joug de fer qu'ils l'étaient de leur sauvage liberté. Dès lors, ils sont accessibles à des idées qui n'avaient auparavant aucun chemin pour saisir leur intelligence. On peut leur parler de devoir, d'obéissance, de respect; on peut leur parler de Dieu. Ils reviennent à l'instinct national, qui est l'accord de la force et de la foi.

Le prêtre et le soldat ont pour première loi l'obéissance, pour premier devoir le dévoûment, pour principale habitude le sacrifice. Ils ne s'appartiennent pas : ils appartiennent chacun spécialement à une chose qui mérite un amour sans borne, l'un à l'Eglise, l'autre à la patrie, et tous deux en même temps à ces deux choses à la fois. Ils ont tous deux une règle haute, noble, inflexible, qu'ils n'ont pas faite, qu'ils ne peuvent défaire, qui les soutient et les relève. Leurs intérêts propres, leurs affections privées, disparaissent devant l'intérêt général, en vue duquel est exclusivement

tracée cette règle sainte. Qu'est-ce qu'un soldat? C'est un moine par la régularité, par la sobriété, par les privations, par l'abandon à la volonté du supérieur. Que le soldat soit chrétien, il n'y a pas d'état qui se rapproche plus de l'état monastique. On chercherait en quoi la caserne diffère du couvent, si le tambour y donnait le signal de la prière. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent, ceux qui parlent de la *licence des camps*. Ils n'ont guère vu de camps! On s'y couche de bonne heure, à la belle étoile ou sous une tente légère; on se lève de grand matin; on travaille tout le jour; on se prépare à la victoire et on l'espère, mais en présence de la mort. Voilà la licence des camps. Cela ne ressemble pas au bal de l'Opéra, ni au cabaret de madame Grégoire; et l'on peut même y trouver quelque chose de plus rude qu'aux labeurs du négoce, de la politique ou des sciences.

Qu'est-ce que le prêtre, surtout le moine, c'est-à-dire le prêtre élevé à toute la hauteur d'abnégation que comporte la vertu humaine? C'est le soldat par excellence, que l'on met aux postes les plus difficiles, que l'on envoie aux plus grands dangers, que l'on jette en pionnier de la civilisation chrétienne dans les glaces du pôle, dans les déserts de l'équateur, dans les savanes de l'Amérique; à qui l'on dit d'aller attaquer les sauvages, les hérétiques, les incrédules. Et il y va, et il y meurt. Quand il est mort ou par les fatigues, ou par les supplices; quand il a été lacéré par les fouets,

consumé par les flammes, dévoré à belles dents, d'autres accourent à sa place, ambitieux du même sort, jusqu'à ce qu'enfin, sur les ruines de ces tribunaux sanglants, sur les cendres de ces bûchers, ils élèvent la Croix : comme le soldat, sur les décombres de la forteresse ennemie et sur les cadavres de ses frères, plante son étendard vainqueur!

Il y a une race de milieu, nouvelle en France, pervertie à de détestables écoles, inféconde, sauf en sophismes et en falsifications, qui ne donne pas de soldats, qui ne donne pas de prêtres, qui les hait l'un et l'autre, et qui a fait des livres et des lois pour les séparer. Elle veut que le soldat s'éloigne du prêtre et que le prêtre ait peur du soldat. Entre ces deux fils du même père, sortis presque exclusivement de la chaumière et du château, cette race avait élevé le mur de ses haines et de ses préjugés. Le camp était fermé au prêtre. Ne fallait-il pas que le pauvre soldat vécût et mourût philosophiquement, comme ces penseurs qui n'éprouvent aucun besoin de croire en Dieu, et qui tiennent que les fonctions et les douleurs de la vie n'ont besoin ni de ce secours ni de ces consolations?

Fais tomber cette barrière qui n'est pas assez détruite encore, ô France! renverse-la du pommeau de ta noble épée. A tes soldats qui vont mourir, donne pour compagnons et pour amis les ministres du Dieu vivant. Que le Dieu des armées marche avec tes armées. Parmi ces cités mouvantes qui flottent comme des na-

vires à travers des tempêtes de fer et de feu, il y a des cœurs à raffermir, des fatigues à réparer, des âmes à épurer : c'est l'œuvre du prêtre. Nos soldats errants sur la terre d'Afrique, maintenant toute semée des ossements de leurs frères, seront-ils moins braves et moins heureux pour entendre parler de la patrie absente et de celle que la mort peut leur donner demain? Perdront-ils quelque chose de leur courage à savoir qu'ils conquièrent un peuple à Jésus-Christ, et que si le bâton de maréchal leur échappe, il ne dépend du hasard, ni de l'ennemi, ni d'aucune puissance humaine, de leur faire perdre la palme des martyrs !

La France est si véritablement guerrière et chrétienne, que devant la piété militaire les droits même de la raillerie expirent. Qui oserait railler Turenne? Partout où l'homme de guerre voudra être chrétien, il le sera impunément : ou plutôt l'opinion se tournera pour lui, par un instinct qui est l'instinct même de la grandeur nationale. On ne sait plus pourquoi, mais on comprend que la piété dans l'état militaire est la perfection du courage et de la discipline, et que cette perfection est l'élément invincible de toutes les grandes choses que veut faire et qu'aime à faire le pays. *Partout,* dit Xénophon *où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances?* Après cette phase de mesquinerie et d'épuisement où nous étions tombés, l'armée seule nous a donné quelques hommes. S'ils eussent été tous

chrétiens ; si dans ces camps où ils ont rêvé, ils avaient prié et pensé ; si au lieu d'émousser leur bon sens naturel sur l'obscure phraséologie des idéologues en tous genres, ils l'avaient fortifié aux saines lumières de la foi qui ouvrent les mystères de l'homme et de la société ; si, au lieu d'être libéraux, démocrates, phalanstériens et le reste, ils étaient catholiques, quels autres hommes nous aurions vus !

Mais patience ! atteinte la dernière de ce venin, l'armée le rejette la première. Parmi tant d'hommes de cœur qui portent l'épaulette, que d'hommes de foi ! Quand vous voyez verdir les branches du figuier, dites que l'été est proche ! Je m'en fie à ces Chrétiens qui savent être de la milice de Dieu dans la milice du monde. Ils ne sont pas les derniers à l'assaut des forteresses russes : ils ne seront pas les derniers à l'assaut de cette folie irréligieuse qui veut faire schisme avec le génie chrétien de la France. Devant l'invasion de ces passions brutales et de ce bel-esprit barbare qui menace encore une fois l'empire du Christ, comme au temps de Clovis, comme au temps de Charlemagne, comme au temps de saint Louis, le prêtre et le soldat se donneront la main ; et à leur ombre croîtra ce qu'il faut à la France et à Dieu : « des gens braves et de braves gens (1). »

(1) J. de Maistre.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, 71, RUE DE RENNES.

